ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde;

PAR M. JEAN DARROW, Auteur du Dictionnaire de Géographie.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DORAIN, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Suite de la Deſcription de CEYLAN.

CHAPITRE VII.

Troubles après la mort de Dom Juan : Donna Catharina prend la Régence, & épouſe Cenuwieraat, qui avoit aſſaſſiné le Prince d'Ouve : Les Hollandois envoyent une Ambaſſade au nouveau Roi, qui leur accorde de prodigieux avantages : Honneurs rendus à l'Ambaſſadeur de cette nation : Les Rois de Cotiarum & de Panua ſont accuſés de haute tra-

77776

hiſon : Le dernier eſt décapité : Mort de l'héritier préſomptif de la couronne : On ſoupçonne qu'elle eſt occaſionnée par le poiſon : Magnificence de ſes funérailles.

Deſcription de Ceylan.

Chap. VII.

APRÈS la mort du Roi Jean, il s'éleva pluſieurs factions, dont chacune fit ſes efforts pour diſpoſer du gouvernement. Les principales avoient pour chefs le Prince d'Ouve, qui aſpiroit ouvertement au trône, & Cenuwieraat, qui en qualité de frere du dernier Monarque, reclamoit la Régence, juſqu'à ce que ſon neveu fût en âge. Donna Catharina arrêta tous ces mouvements, en déclarant que ſon intention étoit de conſerver elle-même pour ſes enfants le trône qu'elle poſſédoit, & en faiſant tomber hardiment les têtes de pluſieurs des plus turbulents de ceux qui s'oppoſoient à ſon gouvernement. Cependant les peuples des pays les plus voiſins de la mer, fatigués des ravages que commettoient le Prince d'Ouve & Cenuwieraat, formerent contre cette Princeſſe une confédération avec les Portugais. Elle refuſa l'alliance qu'ils lui offrirent, ce qui

Donna Catharina prend la Régence.

auroit pu lui être préjudiciable, ſi elle n'avoit déclaré dans une aſſemblée générale des Etats que la conduite de ces Princes étoit contre les loix, qu'ils étoient des rebelles, & que leurs biens devoient être confiſqués.

Deſcription de Ceylan. Chap. VII.

Malgré cette ſentence, ils eurent peu de temps après la permiſſion de venir à la cour : l'un & l'autre avoit en vue d'épouſer l'Impératrice, & ſe tenoit en garde contre les entrepriſes de ſon compétiteur. Cependant la bonne fortune de Cenuwieraat l'emporta : rencontrant le Prince d'Ouve, qui étoit le plus âgé, à la porte du Palais, il lui fit la politeſſe de lui céder le pas, ce que ce Prince crédule accepta, & Cenuwieraat lui donna un coup de poignard dans le dos, en diſant ſeulement : » Traître ! voilà ta récom» penſe. » Le Prince mourut ſur le champ, & Cenuwieraat ſortit de la ville avec ſes gens.

Le Prince eſt aſſaſſiné.

Ce meurtre fut ſuivi de quelques mouvements tumultueux dans Candi, où il y eut du ſang répandu : mais ils furent appaiſés par la préſence de l'Impératrice, qui déclama fortement contre Cenuwieraat, paroiſſant

Cenuvvieraat épouſe l'Impératrice.

Deſcription. de Ceylan. Chap. VII.

ne reſpirer que vengeance d'un outrage auſſi atroce, commis preſque en ſa préſence. Cependant le meurtrier réuſſit en peu de temps à lui perſuader que cet aſſaſſinat avoit été inévitable, & néceſſaire pour la propre conſervation de Sa Majeſté; elle lui accorda même l'honneur de partager ſon lit & ſon trône, & il y monta en prenant à ſon couronnement le nom de Camapati Mahadaſcyn.

Vers le même temps, les Rois d'Eſpagne & de Portugal firent une trève de douze ans avec les Etats Généraux, & les Hollandois profiterent de cette circonſtance pour établir plus ſolidement leur commerce aux Indes orientales, en écrivant & en envoyant des Ambaſſadeurs à tous les Princes qu'ils croyoient être de leurs amis. Marcellus de Boſchouwer l'un des ſous-facteurs de la Compagnie fut envoyé à Ceylan avec des lettres de créance & de pleins pouvoirs pour entrer en traité avec le nouveau Roi. Camapati Mahadaſcyn le reçut avec la plus grande joie, lui fit donner un vêtement blanc, & le fit aſſeoir près de lui ſur un ſiège d'or.

Dans cette conférence, entre plusieurs articles très avantageux pour les Hollandois, il leur fut accordé qu'aucune autre nation Européenne n'auroit la permiſſion de commercer dans l'Iſle : Qu'ils auroient la liberté d'y bâtir un fort, pour lequel le Roi leur fourniroit des ouvriers & des matériaux : Qu'il diſpoſeroit de ce qu'il voudroit vendre de ſes tréſors en faveur des Hollandois ſeulement : Qu'il leur permettroit la libre exportation de toutes ſortes de marchandiſes ſans payer aucuns droits : Qu'il leur fourniroit le bois & tout ce qui ſeroit néceſſaire pour la conſtruction des Yachts, barques & autres bâtiments de mer dont ils auroient beſoin : Que les domeſtiques de la Compagnie ne ſeroient reſponſables qu'à elle ſeule de toutes les fautes dans leſquelles ils pourroient tomber : enfin que Sa Majeſté les aideroit de toutes ſes forces contre les Portugais, & contre leurs autres ennemis. Les Hollandois s'engagerent réciproquement à ſoutenir le Monarque s'il arrivoit qu'il fût attaqué.

Deſcription de Ceylan. Chap. VII. Traité avec les Hollandois.

Après la concluſion de ce traité, M. Boſchouwer vouloit prendre ſon

Deſcription de Ceylan. Chap. VII.

audience de congé, & partir avec quelques Eléphants qui alloient au comptoir Hollandois de Tegnapatam; mais l'Empereur l'engagea à reſter plus long-temps en le comblant de faveurs: il le créa Prince de Migonne, Chevalier de l'Ordre du Soleil d'or, Préſident du Conſeil de guerre, la ſeconde perſonne de ſon Conſeil-privé, & Grand-Amiral de Ceylan : enfin il acquit une telle faveur que ce Prince ne faiſoit aucune démarche qu'il ne commençât par le conſulter.

Vers le même temps, les Portugais ayant fait quelques entrepriſes ſur les Comptoirs Hollandois, & tué quelques-uns des gens de M. Boſchouwer, on envoya un corps de cinq mille Cingalèſes à leur pourſuite. Ils taillerent en pièces vingt-trois Portugais, avec ſix cents Indiens de leurs alliés, & rapporterent à Candi un butin conſidérable.

Ligue contre les Portugais.

Cette incurſion détermina l'Empereur à convoquer les Etats, dans l'intention d'entreprendre la guerre, pour chaſſer les Portugais de Gale, de Columbo & des autres places fortes. On y procéda auſſi juridiquement contre quelques Princes tributaires,

accuſés ou ſoupçonnés d'avoir fait alliance avec l'ennemi commun. De ce nombre étoient les Rois de Cotiarum & de Panua, dont le premier fut déclaré innocent après une information réguliere ; mais on regarda la faute du dernier comme manifeſte, ſur ce qu'il refuſa d'obéir à la ſommation qui lui fut faite de venir répondre aux charges portées contre lui. Les Princes de Migonne & d'Ouve marcherent vers ſes Etats à la tête de trente-cinq mille hommes, déterminés à ravager ſon pays par le fer & par le feu ; mais les habitants prévinrent leur dévaſtation, en payant une très forte contribution, & en promettant que leur Prince paroîtroit en perſonne à la cour dans ſix ou huit jours, ce qu'il fit exactement.

Après une longue information pardevant le Conſeil-privé, il parut évidemment par les dépoſitions des témoins : » Qu'il avoit concerté » conjointement avec les Portugais » une dangereuſe conſpiration contre » l'Etat, & qu'il avoit gagné un » ſcélérat pour tuer l'Empereur au » moyen d'une récompenſe conſidé- » rable. » Ce Prince reconnut ſon

Le Roi de Panua a la tête tranchée.

Description de Ceylan. Chap. VII.

crime & demanda grace, mais ce fut inutilement, & il fut condamné à perdre la tête. Le 24 de Mars 1613, jour destiné à l'exécution, on le fit monter le matin dans le château de Meddema-Honore sur un échafaud couvert de blanc, couleur particuliere en ce pays à la Royauté : il s'assit sur un siége doré, & quoiqu'il eût marqué d'abord beaucoup de courage, quand il entendit la proclamation publique par laquelle il étoit dépouillé de sa dignité, il commença à déplorer son sort, & demanda s'il n'y avoit aucune espérance de pardon. On lui répondit que non, & il se laissa deshabiller par les Gentilshommes qui l'accompagnoient, auxquels il distribua son or & ses joyaux : ensuite il mâcha du Betel & de l'Arecea : fit deux ou trois tours sur l'échafaud, comme s'il eût espéré que l'exécution de sa sentence seroit différée : fit quelques exclamations qui parurent involontaires : demanda à être enterré conformément à sa dignité Royale, & mit enfin la tête sur le bloc. Elle fut séparée d'un seul coup, & son corps fut inhumé honorablement sur les instances de la noblesse.

Samatway, oncle de ce Prince, lui succéda avec le consentement de l'Empereur, & après avoir surmonté quelques factions, il s'assura la possession tranquille du trône. Il paya les arrérages dûs à l'Empereur pour le tribut auquel étoit assujetti son royaume, & rejetta des offres très avantageuses qui lui furent faites par les Portugais.

Description de Ceylan. Chap. VII.

Quelque temps avant cet événement, le Prince héréditaire de l'Empire, fils unique de Dom Juan, mourut. L'Impératrice fut inconsolable de cette perte, & le peuple inspiré par quelques esprits turbulents, s'imagina qu'il avoit été empoisonné par les ordres de l'Empereur régnant, ce qui fut près d'exciter un soulevement : mais ces soupçons, qui peut-être n'étoient pas sans fondement, furent détruits par les soins des Princes de Migonne & d'Ouve, qui assurerent qu'il étoit mort d'une fièvre. Le tumulte étant appaisé, le corps fut porté au bucher funèbre avec la plus grande magnificence.

Mort du fils de Dom Juan.

Le cortege commençoit par les musiciens du jeune Prince habillés de toile noire : ils étoient suivis de plu-

Description de Ceylan. Chap. VII.

sieurs piquiers, de ceux qui portoient des boucliers & des Hallebardiers, tous joignant leurs armes en marchant trois à trois. Ensuite venoient quarante Eléphants de guerre conduits par autant de Gentilshommes, & huit beaux chevaux Persans, montés par huit Chevaliers du Soleil d'or: après eux marchoient les valets de chambre richement vêtus, qui précédoient le sceptre & la couronne, portés sur un coussin de velours noir orné des armes du Prince. Le corps suivoit immédiatement, accompagné de huit des principaux Seigneurs de l'Empire, après lesquels on voyoit la litiere de l'Impératrice entourée de seize porteurs d'éventails, de quatre parassols, de huit boëtes de Bétel, & d'un bouquet sacré en fleurs d'or qui ne sert qu'à l'usage du Souverain. L'Empereur marchoit ensuite, soutenu par les Princes de Migonne & de Mewater, & la cavalcade étoit fermée par les Pairs & par les principaux Gouverneurs de l'Empire.

Les rues par lesquelles ils passerent étoient ornées d'arcades construites en plâtre & garnies de riches étoffes: quand on fut arrivé au lieu destiné

pour les funérailles, le corps fut déposé au milieu d'un édifice quarré, d'environ sept pieds de haut, orné de branches d'arbres, & dont le dedans étoit rempli d'épices & de bois de Sandal, mêlé d'une grande quantité de beurre odoriférant, & de trois fois autant d'huile de canelle. Au-dessus étoit un dais, sous lequel monterent les Seigneurs pendant que les prêtres prononçoient quelques mots, après quoi le Prince de Migonne s'avança vers le bucher, portant un réchaud d'or, une poignée de paille, & un flambeau allumé, ce qu'il reçut des mains du Prince d'Ammé. Il mit le feu au bucher, le corps fut promptement consumé & tout le cortege se retira.

Description de Ceylan. Chap. VII.

Description de Ceylan.

Chap. VIII.

CHAPITRE VIII.

L'Empereur est récompensé de son peu de succès sur terre par ses avantages en mer : Mort de Donna Catharina : L'Empereur est vivement touché de sa perte : Il résigne la couronne & nomme deux administrateurs du Gouvernement pendant la minorité de son fils : Conspiration contre les enfants de l'Empereur : Elle est découverte, & les conspirateurs sont mis à mort. Ambassade des Portugais à Ceylan sans aucun succès. Escarmouches entre les naturels ou Cingalèses & les Portugais. Bouschouwer revient en Europe ; entre au service du Dannemark & meurt. Les Danois sont trompés dans leurs vues pour le commerce de Ceylan : L'armée des Portugais est trahie, & totalement mise en déroute : Columbo reçoit du renfort, & les Cingalèses sont repoussés.

Avantages de l'Empereur en mer.

L'EMPEREUR fit marcher une forte armée contre les Portugais qui étoient postés à Walane. Il em-

porta d'assaut la citadelle de cette place, mais il en fut chassé par le peu de discipline de ses gens, & il en fit pendre cent vingt-cinq pour s'être abandonnés au pillage avant que la conquête fût assurée. Ce défaut d'ordre avoit été d'autant plus désavantageux pour lui, qu'il avoit laissé aux ennemis le temps de recevoir des secours, & de se rendre plus formidables qu'ils ne l'étoient avant. Il eut plus de succès en mer; quelques vaisseaux qu'il avoit envoyés sous les ordres d'un neveu du Prince d'Ouve, revinrent avec un butin prodigieux au port de Cotiarum, d'où ils étoient partis, après avoir pillé six vaisseaux Portugais, dont ils jetterent tous les hommes dans la mer, ne conservant que les femmes & les Négres.

Description de Ceylan. Chap. VIII.

Au mois de Juillet 1613, l'Impératrice mourut dans la trente-cinquieme année de son âge, après une longue maladie. Peu de temps avant sa mort, elle remit ses cinq enfants, trois fils & deux filles aux soins des Princes de Migonne & d'Ouve: marqua solemnellement son repentir d'avoir passé sa vie dans l'Idolatrie, les

Mort de Donna Catharina.

Description de Ceylan. Chap. VIII.

prit pour témoins de l'abjuration qu'elle faiſoit de ſes erreurs, & mourut convaincue des vérités de la religion Chrétienne, dans laquelle elle avoit été élevée.

Quelques mots durs qu'elle dit à ſon mari, pendant qu'elle avoit le tranſport, affecterent ſi vivement ce Prince, qu'il ne revint jamais dans ſon état naturel. Environ un mois après, il convoqua l'aſſemblée générale des Etats, & de leur conſentement unanime, il nomma les Princes de Migonne & d'Ouve adminiſtrateurs des affaires de l'Empire, pendant la minorité de ſon fils aîné, le Prince Comara Singaſtanne. Ils refuſerent modeſtement d'accepter cet honneur; mais l'inclination du jeune Prince s'accordant avec la nomination de l'Empereur, qui leur déclara que le chagrin joint à la maladie, le mettoit dans l'impoſſibilité de s'occuper des affaires de l'Etat, ils furent obligés d'accepter, & le lendemain les Lettres-patentes, qui les confirmoient dans cette place importante, reçurent la ſanction du grand ſceau.

Empereur. Peu de jours après, l'Empereur

remit ſon héritier préſomptif, & ſes autres enfants en la garde des deux Princes, quand les Etats & les Adminiſtrateurs leur eurent prêté ſerment de fidélité. On les envoya ſecrettement dans le pays de Cocklekorle, pour qu'ils fuſſent élevés dans une retraite particuliére, où leurs vies fuſſent à couvert de tous deſſeins pernicieux, mais les Adminiſtrateurs furent bien-tôt obligés de leur faire changer de demeure, pour les raiſons que nous allons rapporter.

Deſcription de Ceylan. Chap. VIII. abdique la couronne.

Gael Heneraed, Gouverneur de Harciſſate, & Préſident du pays de Cocklecorle, qui étoit depuis longtemps dans les intérêts des Portugais, & qui les avoit ſoutenus ſecrettement de proviſions à Walane, forma une conſpiration conjointement avec eux, & ſoutenue par quelques Seigneurs mécontents, pour tuer les enfants de l'Empereur, les Nobles qui voudroient s'oppoſer à leur projet, & les Princes Adminiſtrateurs. Un Bramine inſtruiſit le Prince de Migonne de ce complot: il ſe mit auſſitôt à la tête d'un corps de troupes, & s'avança contre un parti des trou-

Description de Ceylan. Chap. VIII.

pes de Gael, qui marchoient secrettement avec de la poudre, des balles, & des provisions à Walane. Le Commandant surpris à la vue inattendue du Prince, essaia, mais en vain, de trouver des raisons pour excuser cette démarche. Le Prince donna ordre de le fouiller, & l'on trouva dans sa poche une lettre adressée au Gouverneur Portugais, qui découvroit le complot. Quand le Commandant vit l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, & que tout étoit découvert, il fit ses efforts avec ses gens pour se mettre sur la défensive: mais ils furent bien-tôt taillés en piéces, & périrent tous, à l'exception d'un petit nombre, qui se sauverent dans les bois.

Punition d'une conspiration.

Gael, qui ignoroit cet événement, fut mandé à la Cour, & s'y rendit aussi-tôt. Il fut interrogé, & fit paroître tant d'innocence, que si l'on n'avoit eu des preuves convaincantes de sa perfidie, il auroit pu être déchargé: mais quand il fut confronté avec le Bramine, le courage lui manqua, il avoua tout le complot, & demanda grace. Cependant il refusa de découvrir les noms de ses

complices, qui étoient au nombre de vingt-six, & toutes perſonnes de diſtinction. Son ſilence n'eut aucun inconvenient, parce que le Bramine étoit très bien inſtruit : ils furent tous arrêtés. Leur ſentence fut prononcée le 25 d'Octobre, & le 29 ils eurent la tête tranchée ſur un échaffaud élevé publiquement : leurs corps furent jettés aux chiens.

Deſcription de Ceylan. Chap. VIII.

Quatre des principaux Conſeillers de Gael furent écartelés, & pendus ſur les murs du Château de Cockle-orle, après qu'on les eut tenaillés avec des fers rouges, & qu'on leur eut coupé les mains. Cinquante ſoldats, qui avoient fait leurs efforts pour favoriſer l'évaſion du Gouverneur, après qu'il eut été convaincu, furent auſſi décapités. Enfin Gael ayant été ſpectateur de la mort cruelle de tous ſes complices, fut tenaillé au coin de chaque rue avec un fer rouge, il fut rompu vif, & avant qu'il expirât on le livra aux Eléphants, dont un le jetta à une hauteur exceſſive, le reçut ſur ſes dents quand il retomba, & le déchira en piéces.

En l'année 1614, Dom Munno Guerre où

Deſcription de Ceylan.

Chap. VIII.

les Portugais ont le deſſous.

de Ferrièra arriva à Columbo, avec le titre & l'autorité de Viceroi de Goa. Il envoya une ambaſſade ſolemnelle à Candi, pour engager l'Empereur à faire alliance avec le Roi d'Eſpagne & de Portugal, en renonçant à l'amitie des Hollandois. Ses inſtances furent abſolument rejettées, ainſi que toutes les offres de l'Eſpagne & du Portugal, & ne voyant nulle eſpérance d'accommodement, les Portugais envoyerent une forte armée de vingt cinq mille hommes contre Candi: mais ils rencontrerent en chemin les troupes de l'Empereur, qui les mirent en déroute, avec une perte conſidérable. Le Prince de Migonne qui avoit eu la principale part au commandement & à la victoire, fut reçu avec la plus grande joye à ſon retour à Candi. Un autre corps des ennemis fut encore défait par les forces de l'Empire, qui s'emparerent d'une grande quantité de proviſions, & de munitions qu'il eſcortoit: mais dans une entrepriſe ſemblable qu'on fit quelque temps après, un nombre conſidérable des troupes de l'Empereur furent trahies, taillées en piéces, & il ne s'en échappa que deux hommes.

Description de Ceylan. Chap. VIII.

Vers la fin de cette année, il s'alluma une guerre sanglante entre les Rois de Botecalo & de Palugam, occasionnée par le meurtre de quelques Ambassadeurs du dernier, qui furent tués en passant à Botecalo. La fortune se déclara pour la justice : le Roi de Botecalo fut tué en trahison, & celui de Palugam fut mis en possession du Royaume de son ennemi, aussi-tôt après sa mort.

Le Prince de Migonne est envoyé Ambassadeur en Europe.

Les secours que les Etats de Hollande avoient promis depuis si longtemps, n'arrivant pas avec la diligence qu'on espéroit, & qu'on avoit eu d'attendre, Marcellus de Boschouwer, autrement le Prince de Migonne, qui étoit monté aux plus grands honneurs, qu'un Sujet puisse atteindre dans l'isle de Ceylan, se détermina, avec le consentement des Gouverneurs, & Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales dans cette partie du monde, à s'embarquer pour l'Europe, afin de presser le départ de ces secours. L'Empereur lui donna le titre de son Ambassadeur extraordinaire, & Carte-blanche pour stipuler avec qui, & de quelle maniere il le jugeroit à pro-

Description de Ceylan. Chap. VIII.

pos, tels articles de Commerce, & tels traités de paix qu'il croiroit le plus à l'avantage de Sa Majesté Impériale.

Il meurt en repassant à Ceylan.

Il arriva en Europe après un voyage très heureux, de peu de mois: mais il ne fut pas reçu des Hollandois avec l'affection cordiale, & la véritable estime qu'il croyoit que méritoient les services importants qu'il leur avoit réellement rendus. Cette froideur le fit renoncer au service des Etats Généraux, il emporta ses trésors, & se retira en Dannemarck vers le milieu de l'année 1617. Il y négocia un traité de paix & de commerce avec Sa Majesté Danoise, au nom du Roi de Ceylan: on lui fournit un vaisseau de guerre, & un yacht pour son retour, & il se remit en mer au mois de Mars 1618, avec sa femme, qui avoit pris le rang & le titre de Princesse de Migonne, & une suite nombreuse, accompagnée de cinq vaisseaux, commandés par Gule Gedde, Seigneur Danois. Boschouwer mourut dans ce voyage, qui fut très malheureux, les vaisseaux furent près de deux ans, avant d'arriver dans l'isle de Ceylan, où ils mouillerent en différents ports.

Gule Gedde fit auſſi-tôt ſavoir ſon rrivée à l'Empereur, en lui décla- ant la mort du Prince de Migonne, & lui faiſant part du traité que ce rince avoit conclu avec le Roi de annemarck. Campapi refuſa de le atifier, diſant qu'il n'avoit pas don- é de tels pouvoirs au Prince, en- orte que les Danois ne retirerent our ſe dédommager des frais de ette expédition, que les richeſſes articuliéres de Boſchhouwer, qui oient à bord du vaiſſeau, & que ule Gedde ſaiſit auſſi-tôt au nom Roi ſon maître. La femme, qui oit ſauvé quelque partie du nau- age, fut conduite à Candi, d'où le fut envoyée ſept ans après, avec uelques-uns de ceux qui l'accom- agnoient à Tranquebar. Gule Gedde it à la voile pour le Dannemarck, près être demeuré quelque temps ur la côte, où il perdit un de ſes aiſſeaux, qui périt ſur un rocher, dont le peuple de Trinquenemale empara. Les ſoldats & les matelots e ſauverent dans leur chaloupe ſur a côte de Coromandel, où les uns 'enrollerent au ſervice des Portu- gais, & d'autres au ſervice des Hol- andois.

Deſcription de Ceylan.

Chap. VIII.

Les Danois ſont trompés dans leur eſpérance.

Deſcription de Ceylan.

Chap. VIII.

Diſgra ces des Portugais.

Les Portugais furent délivrés par le départ de Gule Gedde, des craintes qu'ils pouvoient avoir du côté du Dannemarck, & ils prirent les meſures qu'ils crurent les plus efficaces, pour ſe rendre maîtres du commerce de toute l'iſle, à l'excluſion des autres nations Européennes. Dans cette vue, quoiqu'ils fuſſent convenus poſitivement, & en termes exprès avec l'Empereur, de ne point élever de nouveaux forts, ils ne laiſſerent pas, en partie par fraude, & en partie par force, de conſtruire deux nouvelles fortifications, qui jointes à ce qu'ils poſſédoient déja, leur fit le nombre de ſept forts, avec leſquels ils eſpéroient ſe rendre facilement les maîtres des principales avenues de l'iſle. L'Empereur, que ces entrepriſes gênoient exceſſivement, réſolut de faire frapper un grand coup, pour chaſſer les Portugais, & il eſpéroit d'autant mieux de réuſſir, qu'il avoit la promeſſe d'être ſoutenu par les Cingalèſes de Columbo, qui étoit leur principale fortereſſe. Quelques Cingalèſes, qui s'étoient inſinués dans les bonnes graces de Conſtantin de Saa, Gouverneur de la place, lui

ersuaderent d'en faire sortir toutes s troupes pour faire le siége d'Ouve. s'y porta d'autant plus volontiers, u'un corps de huit milles Cingalèses ssura qu'ils étoient près de suivre fortune. Pendant qu'il étoit en ute, il survint un violent orage, i mit les Portugais dans l'impossi- lité de se servir de leurs mousquets, nt les méches étoient mouillées, les Cingalèses profitant de cet ac- dent, ainsi que de l'approche de rmée de l'Empereur, se tournerent ntre leurs alliés. Ils les attaquerent flanc, conjointement avec les upes Impériales, lorsqu'ils descen- ient une hauteur : tirerent sur eux, uverts par un bois, d'où ils tom- rent le cymeterre à la main au mi- u des Portugais, & en firent un furieux carnage, qu'il n'en échapa u'un très petit nombre par la fuite. La tête du Commandant Constantin Saa, fut coupée par un des Cin- lèses révoltés, qui la mit sur un mbour, & la présenta à un des s de l'Empereur, qui se baignoit ns un ruisseau voisin. On ne peut sconvenir que de Saa ne méritât n meilleur sort, & plus de sincé-

Description de Ceylan.

Chap. VIII.

rité de la part des Cingalèſes de Columbo, envers leſquels il avoit toujours été très humain, & très bienfaiſant.

Belle défenſe d'un de leurs Commandants.

Cette défaite répandit une conſternation générale parmi les Portugais, particuliérement à Columbo, parce qu'il ne reſtoit preſque aucunes troupes pour défendre cette place, à moins qu'on ne voulut donner ce nom à un petit nombre d'habitants, dont il n'y en avoit pas un qui n'eût paſſé la fleur de la jeuneſſe. Cet état de foibleſſe encouragea l'Empereur à envoyer ſon plus jeune fils Mahaſtanne, nommé depuis Raja Singa, mettre le ſiége devant cette place: mais Lancellotte de Seſies, qui avoit ſuccédé dans le Gouvernement à Conſtantin de Saa, fit une défenſe ſi belle & ſi ſurprenante, que Raja Singa, après avoir paſſé un mois devant les murailles, perdu un grand nombre de ſes gens, & conſommé une quantité prodigieuſe de munitions & de proviſions, fut obligé de lever le ſiége. La ville fut peu de temps après renforcée par quatre cents hommes de Goa, avec des proviſions,

provisions, des armes, & des munitions, ce qui mit la garnison en état de faire encore tête aux ennemis, & de ne pas craindre leurs attaques; aussi les Cingalèses ne penserent plus alors à revenir à la charge.

Description de Ceylan. Chap. IX.

CHAPITRE IX.

Mort de l'Empereur: Ses Etats sont partagés. Raja Singa prend l'autorité Impériale: Il fait la paix avec les Portugais, qui la violent peu de temps après. Il sollicite l'alliance des Hollandois, & leur accorde de très grands Priviléges. Les Portugais pillent Candi, ils sont attirés dans une embuscade, & entiérement mis en déroute: Ils perdent Batecalo & Caliture: La ville de Pontegale est emportée d'assaut; un gros corps de Portugais est défait: Siége de la ville de Columbo: Le Roi de Ceylan envoye une ambassade au Général Hollandois Hulst, & promet de l'aider dans ce siége: La garnison est réduite à une grande disette, faute de provisions. L'Empereur arrive

Deſcription de Ceylan.

Chap. IX.

dans le voiſinage du Camp des Hollandois, il eſt viſité par le Général, qu'il reçoit magnifiquement. Hulſt meurt de ſes bleſſures.

Troubles qui ſuivent la mort de l'Empereur.

LE vieil Empereur étant mort en 1632, ſes trois fils partagerent entr'eux ſes Etats; le plus jeune prit le titre Impérial ſous le nom de Raja Singa Adaſcyn, & à la mort de ſon frere aîné, il s'empara de la Province d'Ouve, qui avoit été la part du premier, ſans offrir de la partager avec ſon ſecond frere Viria Palla Haſtanne, ce qui occaſionna entre eux une rupture irréconciliable.

Les Portugais avoient forcé la plus grande partie des Princes voiſins de la mer à ſe liguer avec eux, & ils firent leurs efforts pour étendre leurs conquêtes plus avant dans l'intérieur du pays: mais le nouvel Empereur les ſurprit dans leur Camp, & les obligea de ſe retirer précipitamment à Columbo, ce qui leur arriva toujours, quand ils voulurent s'établir dans les montagnes. Ils conclurent peu de temps après avec ce Prince, une paix paſſagere; mais ils manquerent aux articles à la premiere oc-

casion qu'ils trouverent favorable, ce qui obligea l'Empereur de solliciter le secours des Hollandois. Il écrivit à ce sujet au Gouverneur de Palliacate, nommé Charles Reyners, qui prit de justes mesures pour former une ferme alliance avec Sa Majesté Impériale contre les Portugais, & par reconnoissance, les Hollandois eurent la permission de charger quelques vaisseaux de canelle & de poivre. Vers le même temps il y eut un combat naval à la hauteur de Goa, entre les flottes des Portugais & des Hollandois: les premiers furent battus, & leur marine dans cette partie du monde, fut réduite à un état de foiblesse, qui leur fit perdre ensuite deux ou trois vaisseaux, richement chargés.

Ils commencerent alors à soupçonner sur de fortes conjectures, la confédération de l'Empereur avec leurs ennemis, & pour la détruire efficacement, leurs Généraux de Melo, Damijao Bottado & Sorde, résolurent unanimement de marcher contre Candi, jugeant que par la prise de cette place, ils affoibliroient considérablement Raja Singa.

Description de Ceylan. Chap. IX.

L'Empereur, informé de leur deſſein, abandonna cette ville, & ſe retira dans les montagnes, où il emporta ſes effets les plus précieux. Il jugea que les ennemis, après avoir pillé la place, & y avoir mis le feu, ne manqueroient pas de le ſuivre précipitamment dans ſa retraite, où ils penſeroient qu'il ſeroit hors d'état de ſoutenir leurs attaques. L'événement juſtifia ſa prévoyance, mais les Portugais furent cruellement trompés dans leur attente. L'Empereur, qui étoit campé dans une très forte ſituation, donna ſes ordres auſſi-tôt qu'il les vit engagés au milieu des montagnes, pour que le chemin par lequel ils y étoient entrés, & toutes les autres avenues, par où ils auroient pu ſe retirer, fuſſent embarraſſées de grands arbres qu'on abattit, & qu'il n'étoit pas poſſible d'ôter par la ſeule force des hommes. Enſuite il chercha l'occaſion favorable pour les attaquer, & une pluye abondante ayant mis leurs armes à feu preſque hors de ſervice, il tomba tout-à-coup ſur eux avec toutes ſes forces; ils furent bien-tôt mis en déſordre, & la déroute fut totale.

Nouvelles pertes des Portugais.

Le massacre fut si horrible, que de deux mille trois cents Portugais & Maures, il n'y en eut que soixante & dix, dont la vie fut épargnée par la clémence du vainqueur, qui les fit prisonniers.

Les Portugais perdirent dans cette journée tous leurs grands Officiers, entre autres le brave Général de Melo, dont l'épée fut ensuite présentée à l'Empereur, qui avoit été témoin de l'action, s'étant tenu sur un terrein élevé de l'autre côté de la riviere, qui bordoit le lieu où le combat avoit été livré. On fit devant ce Prince un monceau en piramide des têtes de tous ceux qui furent tués dans cette défaite. Après cette victoire il fit marcher son armée contre le fort de Batecalo, que l'Amiral Hollandois Westerwold attaqua en même-temps par mer. Après neuf jours de siége, ce fort se rendit par Capitulation, les Portugais & les Métices, au nombre de cent-huit furent transportés, avec leurs femmes, & leurs enfants à Negapatnam : cinquante Cingalèses, qui avoient eu part au meurtre d'un Gentilhomme de la Cour de l'Empereur

Description de Ceylan.

Chap. IX.

de Ceylan, furent empalés, & quelques autres furent mis en eſclavage.

Nouveau traité avec les Hollandois.

Après la reddition de cette place, il y eut un nouveau traité de paix & de commerce, conclu entre le Ceylan & la Hollande, il fut ſigné d'un côté par l'Empereur, avec le grand ſceau, qui étoit une garde de cimeterre, imprimée ſur de la cire rouge; & de l'autre par l'Amiral Weſterwold, & par Guillaume Jacob Roſter, pour les Etats Généraux. Les articles étoient en ſubſtance les mêmes que ceux qu'on avoit reglés précédemment avec Boſchhower, & en conſéquence de cette nouvelle convention, on fournit immédiatement aux Hollandois quatre cents balles de canelle, quatre vingt-ſept quintaux de cire, & trois mille cinquante-neuf livres de poivre, pour les rembourſer des dépenſes extraordinaires qu'ils avoient faites pour ſecourir l'Empereur. Ce Prince envoya enſuite deux Ambaſſadeurs à Batavia, avec des préſents conſidérables, & la ratification du traité, adreſſée au Général & au Conſeil des Indes. Ils furent reçus avec les plus grands égards, & renvoyés à

Ceylan, après leur avoir rendu tous les honneurs qu'on pouvoit accorder à leur caractere. Ce nouveau traité fut fait en 1638.

Description de Ceylan. Chap. IX.

Au mois de Mars de la même année, la ville de Pontegale, qu'on nomme plus ordinairement Gale, fut prise d'assaut par le Vice-Amiral Koster, qui commandoit l'attaque, & elle devint ensuite une des plus fortes places des Hollandois dans les Indes Orientales. Il y a une baye très commode, mais l'entrée du port est embaraſſée par un rocher très dangereux, & il faut un bon Pilote pour le pouvoir éviter. La rade est sous le canon du fort, & la ville défendue par trois bons bastions, est tellement entourée de rochers, que la plus petite barque n'en peut approcher que très difficilement. Il y a un fallot pour servir de fanal, un canon pour donner le signal, & le pavillon de la Compagnie est planté sur un angle, qui avance assés loin en mer. La ville est bien bâtie, les maisons sont de pierre, & élevées avec de beaux jardins, & de très bonnes eaux: On a pratiqué pour

Ils s'emparent de Pontegale.

Description de Ceylan. y arriver de belles routes, coupées entre les rochers.

Chap. IX. Au mois d'Octobre 1655, Cale-

Ils se rendent maîtres de Caleture. ture, place assés forte, entourée d'un mur de terre, & dans une situation agréable, se rendit au Général Hulst. La garnison Portugaise, composée de deux cents cinquante-cinq hommes, fut conduite en Europe aux frais de la Compagnie, conformément à la capitulation. On y trouva une grande quantité de munitions de guerre, Ysbraad Godskens en fut nommé Gouverneur, & on lui donna un corps de troupes suffisant pour la défendre. Gaspard Figeiro étoit alors en marche avec six cents soldats, pour secourir Caleture, & les Hollandois en ayant été instruits par un prisonnier, envoyerent aussi-tôt des troupes au-devant de lui. Elles le rencontrerent à peu de distance, l'attaquerent, le mirent en déroute, & continuerent à marcher vers Columbo, où il ne retourna que cent soixante hommes, des six cents qui avoient accompagné Figeiro.

Ils forment le siége de Columbo. Vers le milieu d'Octobre, le Général Hollandois se prépara à faire le siége de Columbo : le 23 il reçut

de l'Empereur de Ceylan, une lettre que ce Monarque avoit écrite lui-même, & qui contenoit de fortes assurances d'amitié. Elle fut apportée par un de ses postillons particuliers, elle étoit très parfumée, & de chaque côté de l'écriture on avoit représenté une figure de femme avec les mains jointes, & les yeux levés vers le Ciel.

Description de Ceylan. Chap. IX

Le 26, on reçut quelques instructions utiles par un Hollandois, qui avoit précédemment déserté vers les Portugais, & qui revint alors à ses drapeaux. Le même jour on finit d'élever quelques batteries, & l'on y conduisit plusieurs piéces de canon pour tirer sur un des quartiers de la ville.

Le 4 de Novembre, le Général Hulst reçut une ambassade très gracieuse de la part de Raja Singa, qui en chargea Tenecon Apuhamy, lequel avoit devant la poitrine une plaque d'or ornée de pierres précieuses, & soutenue par une chaîne du même métal.

Le 9 le Gouverneur Portugais fut sommé de se rendre, mais il en rejetta la proposition, & le 12 on don-

Une flotte Portugaise est détruite par une tempête.

Description de Ceylan.

Chap. IX.

na un assaut général à la place. Hulft y reçut une blessure à la cuisse, ce qui mit la confusion dans son armée, & donna quelques mois de relache à la ville. Dans la même attaque le Lieutenant Melchior Van Schonbeek, Gentilhomme Allemand monta sur le bastion de Saint Jean, mais n'ayant pas été secondé, il y fut tué en combattant en homme désespéré, & sa tête fut ensuite exposée sur le même bastion, au bout d'une pique. Peu de temps après, une flotte de trente frégates Portugaises destinées à secourir Columbo, fut dispersée par une tempête, & presque tous les bâtiments périrent. Le Général Hollandois reçut encore un message de Raja Singa, pour l'assurer que malgré les Portugais, qui faisoient tous leurs efforts pour aliéner son amitié des Hollandois, il étoit non-seulement résolu de demeurer ferme dans ses engagements, mais encore de faire la plus grande diligence pour soutenir le siége par une armée de ses sujets.

Le 26 le Général apprit par un Négre déserteur, que le fils du Gouverneur avoit été tué depuis peu par

une balle de mousquet, lorsqu'il encourageoit ses gens au travail, & qu'on avoit préparé une mine sous le bastion de Saint Jean, pour la faire jouer la premiere fois qu'on l'attaqueroit. Les habitants de la ville commencerent alors à souffrir la plus grande disette de provisions: ceux qui étoient en état de porter les armes, se trouverent forcés par la faim à s'enroller, & l'on permit aux femmes & aux enfants, de se retirer vers le camp des Hollandois: mais ils y devinrent bien-tôt si incommodes, que le Général donna ordre de les repousser vers le bastion de Saint Jean. On apprit aussi par des nouvelles sures, que les provisions de la garnison ne pouvoient durer plus de deux mois, parce qu'il n'y avoit plus qu'une petite quantité de riz, rempli de pierres, & de toutes sortes d'ordures.

Description de Ceylan. Chap. IX.

L'Empereur ayant établi son camp dans le voisinage des Hollandois, fit savoir au Général par une lettre qu'il attendoit sa visite; & en conséquence Hulst se rendit le 5 d'Avril au quartier de Sa Majesté, avec une suite nombreuse. Il y fut reçu avec la plus

Honneur qu'on rend au Général Hollandois.

Description de Ceylan. Chap. IX.

grande magnificence, & logé dans une maison préparée pour sa reception, dont les chambres à lit étoient meublées en étoffes d'or, & les autres en toile de coton blanche. Lorsqu'il approchoit, il rencontra un détachement de soldats, qui venoient au devant de lui, avec des porteurs de parasols, des trompettes, d'autres instruments de musique, onze éléphants & deux beaux chevaux richement caparaçonnés, & ornés d'or & de pierres précieuses. Le lendemain, on apporta dans une barque une grande quantité de différentes provisions pour le Général, & pour ceux qui l'accompagnoient. L'Empereur étoit alors assés dangereusement malade, on l'avoit saigné au bras, & l'on eut tout sujet de craindre que Son Excellence, dont la présence étoit absolument nécessaire devant Columbo, ne retournât sans avoir eu l'honneur de l'entrevue qui avoit été l'objet de son voyage.

Sa Majesté informée du dessein que le Général avoit de partir, lui marqua par une lettre, que malgré sa maladie il lui donneroit audience le lendemain 8 d'Avril; & le jour in-

diqué on vit à midi ſur l'autre bord de la riviere les tambours, les trompettes, & la muſique particuliere de l'Empereur, avec quelques perſonnes de la premiere qualité pour accompagner le Général. Il traverſa la riviere à la tête de ſa ſuite : fut recu par le Capitaine des Gardes-du-corps de l'Empereur ; & ſe rendit au quartier Impérial dans cet ordre.

Deſcription de Ceylan. Chap. IX.

La marche commençoit par les Gardes-du-corps de Son Excellence, ſuivis des enſeignes & des étendards pris ſur les ennemis, & qu'on traînoit ſur la terre : enſuite venoient les chevaux & les Muſiciens de l'Empereur avec cinq éléphants apprivoiſés, tout le chemin étant bordé de ſoldats. Quand les Hollandois furent entrés dans le palais, on ferma la porte, & ils furent introduits dans une ſalle, où ils trouverent l'Empereur aſſis ſur un trône, avec pluſieurs degrés pour y monter : tous les Courtiſants ſe proſternerent, & les Hollandois ſe mirent à genoux, juſqu'à ce que Sa Majeſté par un ſigne de tête leur marquât de ſe lever. Quand le Général fut près du trône, il fit une harangue élégante, dans laquelle

Il eſt admis à l'audience de l'Empereur.

Description de Ceylan. Chap. IX.

il assura Sa Majesté de son inviolable attachement, lui marqua la reconnoissance la plus parfaite de l'honneur qui lui étoit accordé de lui faire sa cour, & lui protesta que les Etats de Hollande avoient le plus grand desir d'entretenir avec lui une intime amitié, & de l'aider à chasser de ses Etats une nation qui n'avoit presque aucun égard aux Traités & aux Alliances, quand il étoit de son intérêt de les violer.

Il offrit ensuite à l'Empereur quelques présents de peu de valeur; se mit à genoux sur un coussin qu'on avoit posé à dessein aux pieds du trône, & eut l'honneur de baiser les mains de Sa Majesté, qui lui mit au col un collier d'or, & au doigt une bague très précieuse. Le Général se retira à quelque distance, fit en peu de mots la récapitulation des avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis; l'Empereur l'écouta avec la plus grande satisfaction, le fit approcher une seconde fois du trône, & lui donna une jarretiere d'or, en l'assurant qu'il l'avoit portée lui-même.

Présens qu'il fait à l'Empereur.

Après cette cérémonie les présents

destinés pour Sa Majesté furent apportés. Il y avoit, entr'autres, un bouclier blanc, qui avoit autrefois appartenu à un Seigneur Portugais, & un cimeterre dont la garde étoit un très bel ouvrage d'or & d'agathe. En mettant ce cimeterre aux pieds de Sa Majesté, le Général lui dit qu'il étoit destiné pour le jeune Prince, afin qu'il l'employât contre ses ennemis quand il seroit plus avancé en âge, & contre les Hollandois mêmes, s'ils avoient le malheur de mériter son indignation; compliment dont il parut que l'Empereur fut très satisfait.

Les présents de la Compagnie à l'Empereur consistoient en deux beaux chevaux coureurs de Perse, deux arcs aussi de Perse, avec les fleches & les carquois artistement travaillés, un canon de Turquie, une riche robe du Japon, deux lévriers, deux moutons de Perse, deux chevres de Visapour, & un morceau de bois de Sandal.

Les présents pour le Prince étoient un beau cheval Persan, deux fusils, dont les canons étoient d'un très beau poli: un bassin d'argent, deux

Description de Ceylan. Chap. IX.

piéces d'étoffe de Perſe travaillés en or, deux boëtes d'argent de la Chine, une piéce de bois de Sandal, & une pierre de Cochon.

Mort du Général Hulſt.

Quand on eut examiné ces préſents, on donna ordre à toute la ſuite de ſe retirer, & le Général eut avec l'Empereur une conférence particuliere d'un quart d'heure. On le reconduiſit enſuite à ſes quartiers en grande pompe, & il en partit le lendemain 9 d'Avril pour ſon camp. Il y arriva le ſoir, & trouva que les travaux du ſiége étoient fort avancés : mais le 10, pendant qu'il encourageoit les travailleurs & les ſoldats à l'une des batteries, il reçut une bleſſure dans la poitrine, dont il mourut quelques heures après, & par cette mort, les Hollandois perdirent un des meilleurs Officiers qu'il euſſent encore eu dans les Indes.

CHAPITRE X.

Continuation du ſiège de Columbo : La ville ſe rend : Calomnie ſur la conduite des vainqueurs : Les déſerteurs Hollandois ſont punis : Diſpute de Raja Singa avec ſes alliés : Il traite avec les Portugais, il en agit mal avec les Hollandois : Thyſſen met en déroute quelques-uns de ſes gens, & s'empare de pluſieurs Elephants : Raja Singa ſe rend Maître d'un des établiſſements Hollandois, il arrive du ſecours de Batavia : L'Iſle de Manaar eſt priſe ſur les Portugais, & entiérement réduite par les Hollandois : Vanité d'un Négre : Soins des Jéſuites pour inſtruire les peuples : Les Portugais ſe retirent devant les Hollandois, qui aſſiegent Jafnapatnam : La ville eſt réduite, & quelque temps après le château ſe rend par compoſition : Etat fâcheux de la garniſon : Découverte d'un complot fomenté par les Portugais : Punition des chefs. Toute l'Iſle eſt réduite par les Hol-

Description de Ceylan.

landois : Avantages qu'ils retirent de leur alliance avec l'Empereur.

Chap. X.

Suite du siège & prise de Colombo.

LE siége fut poussé avec vigueur, malgré la mort du Général, qui eut pour successeur Adrien Vander Meyden, Gouverneur de Puntegale, & les assiégés furent réduits à une telle extrêmité qu'une mere y mangea son enfant. Pour augmenter leur calamité, la flotte Portugaise de Goa qui venoit pour les renforcer, & pour leur apporter des provisions, fut défaite près de Tutocorin par quelques vaisseaux Hollandois, au lieu que ceux-ci reçurent dans leur camp du secours de Batavia.

Le 7 de Mai, son Excellence donna ses ordres pour un assaut général, mais on ne put emporter qu'un bastion, & même après la plus vigoureuse résistance. Cependant on y établit un logement, & l'on en tourna le canon contre la ville, ce qui obligea les assiégés à arborer le drapeau blanc sur les murailles. Le 12 la ville se rendit par capitulation, la garnison Portugaise en sortit avec tous les honneurs de la guerre, tambours battants & enseignes dé-

ployées jusqu'au quartier général, où ils se rendirent librement. Un détachement des vainqueurs entra aussitôt dans Columbo, où l'on arbora le pavillon Hollandois, & c'est ainsi que cette place importante tomba entre leurs mains après un siège de près de neuf mois, & après qu'elle eut été cent cinquante ans en la possession des Portugais.

Description de Ceylan. Chap. X.

De treize cents hommes qui étoient dans la ville au commencement du siège, le nombre se trouva réduit à cent quatre-vingt-dix, entre lesquels il y avoit plusieurs estropiés & même des vieillards, qui avoient aidé de tout leur pouvoir à la défense de la place. On prétend que ce siège coûta aux Hollandois plus de trois mille hommes, & autant d'argent qu'il en auroit fallu pour bâtir un autre Columbo.

Les Portugais ont avancé que leurs ennemis en s'emparant de la place y commirent les plus grands désordres, qu'ils permirent qu'on pillât les habitants, que les prisonniers furent très maltraités, & qu'on dépouilla & profana les images & les Eglises, contre les articles de la ca-

Imputations contre les Hollandois.

Deſcription de Ceylan. Chap. X.

pitulation réglés entre les Commandants : mais les Hollandois ont ſoutenu que cette imputation étoit abſolument fauſſe. Notre Auteur aſſure que bien loin qu'on permît aucune licence, un ſoldat paſſa par les verges pour un léger larcin, tant la diſcipline étoit, dit-il, exactement obſervée par Vander Meyden. Pluſieurs déſerteurs Hollandois, qui n'avoient pas été compris dans le traité furent exécutés auſſi-tôt que pris ; de ce nombre fut Simon Lopez de Baſto, qui avoit cauſé de grands dommages aux aſſiégeants.

L'Empereur leur devient oppoſé.

Le butin qu'on trouva dans la ville fut compoſé d'environ ſept charges de ris moiſi, quelques bales de canelle, une aſſés grande quantité d'arrack, vingt-quatre frégates légeres, dont neuf étoient coulées à fond ; quinze cents écus d'or en argent comptant ; trente-trois balles de drap ; vingt-cinq cloches de bon métal ; ſoixante canons de fonte & ſoixante & dix-huit de fer, un mortier, dix mille boulets, ſoixante & cinq milliers de bonne poudre, cent cinquante milliers de poudre endommagée, & une grande quantité de

ſouffre & de ſalpêtre. Peu de temps après, Raja Singa écrivit une lettre très vive au Général Hollandois pour ſe plaindre de ce qu'il n'avoit reçu aucun avis formel de la reddition de Columbo, prétendant que cette place devoit lui être remiſe, en conſéquence d'un traité paſſé entre lui & le Général Hulſt. Les Hollandois n'avoient nulle intention de lui accorder ſa demande : Vander Meyden lui répondit en termes très reſpectueux pour s'excuſer, & lui envoya en préſent un faucon, un épervier, & un fauconnier Perſan. Les ſujets de l'Empereur commencerent à commettre pluſieurs hoſtilités contre les Hollandois lorſqu'ils les rencontroient en petit nombre, & à faire leurs efforts pour enlever leurs proviſions. On apprit auſſi par deux déſerteurs que ce Prince avoit fait un traité particulier avec les Portugais, & qu'il leur avoit accordé pluſieurs établiſſements très avantageux. Sa conduite en donna bientôt des preuves : non-ſeulement il réduiſit en eſclavage quelques Hollandois qui lui tomberent entre les mains, mais il fit auſſi couper le nez & les oreilles à ceux

Deſcription de Ceylan.

Chap. X.

de leurs eſclaves qui eurent le malheur de ſe trouver en ſon pouvoir. Les Hollandois eurent encore le chagrin de voir que les Cingalèſes qui étoient à leur ſervice rompoient toutes leurs meſures, ſans qu'ils puſſent pénétrer dans les deſſeins de Raja Singa. Cependant il y avoit lieu de croire que ſon plan étoit de faire agir les Hollandois contre les Portugais, & les Portugais contre les Hollandois, en donnant toujours du ſecours au parti le plus foible pour les empêcher de devenir les uns ou les autres ſi puiſſants qu'ils puſſent ouvertement lui tenir tête. La politique naturelle lui faiſoit juger que ceux qui auroient la ſupériorité mettroient ſa couronne en danger, ce qui arriva réellement quand les Européens eurent enfin réuſſi à s'établir ſolidement dans cette Iſle.

Après la priſe de Columbo, & de quelques autres places qui ſe rendirent enſuite, l'Empereur voyant qu'on ne les lui remettoit pas entre les mains, comme il l'avoit toujours eſpéré, ne ſe reconcilia jamais ſincérement avec les Hollandois, quoique les Portugais n'euſſent pas beau-

coup lieu de triompher de ſa défection. Peu de temps après cet événement, Raja Singa, jaloux des avantages dont paroiſſoient jouir les Hollandois, favoriſa pluſieurs vols, commis par ſes gens, qui devinrent bientôt ſi inſolents, que M. Jean Thyſſen, agent de la Compagnie dans ces Cantons, fut obligé de leur déclarer ouvertement la guerre, & de s'emparer de quelques Eléphants apprivoiſés, qui appartenoient au Monarque.

Deſcription de Ceylan. Chap. X.

L'Empereur fut tellement irrité de cette inſulte, qu'il attaqua & prit un des établiſſements Hollandois. Ce ſuccès ne fut pas de longue durée, par l'arrivée de Minheer Maabzuyker, qui vint de Batavia avec quelques troupes. Il s'attacha à renforcer les différentes fortifications, ſuivant les meilleures méthodes, & à faire recueillir ſurement la canelle auſſitôt que Raja Singa ſe fut retiré. Cet Officier ſe comporta avec tant de circonſpection envers les Sujets de l'Empereur, qu'ils ne purent le regarder comme un ennemi.

Il prend un de leurs établiſſemens.

Dans un voyage que fit notre Auteur en 1661, de Jafnapatnam à Co-

Description de Ceylan. Chap. X.

lumbo, il remarqua que tout cet espace, qui est d'environ cinquante lieues, ne produit point de canelle, excepté dans la partie qui est de l'autre côté de la riviere Chilaco: ce pays qui est extrêmement fertile pour toutes les productions qui viennent sans culture, n'a point d'habitants, & l'on y voit paître de tous côtés les Buffles en grands troupeaux, ce qui donne lieu de croire, que s'il étoit peuplé il deviendroit très considérable.

Les Hollandois s'emparent de l'Isle de Manaar.

En l'année 1658, les Hollandois commandés par M. Rijklof Van Goens, firent une descente dans l'isle de Manaar, qui étoit autrefois jointe à la Terre-ferme. Malgré les retranchements qu'on avoit faits sur les rivages, défendus par douze frégates, & par mille Portugais, ils s'avancerent avec tant de courage, & tant de succès, qu'ils se rendirent maîtres de l'isle, sans avoir fait d'autre perte importante, que celle d'un Enseigne & d'un Lieutenant; au lieu que les Portugais y perdirent plusieurs braves Officiers, entre autres le Général Antonio, l'Amiral de Menezes,

nezes, & Anthonio Mendez d'Aranha.

Description de Ceylan.

Chap. X.

Orgueil d'un Indien humilié.

Les Portugais, après avoir eu plusieurs frégates coulées à fond, jugerent qu'ils ne pouvoient tenir plus long-temps dans cette isle, & traverserent le détroit pour se retirer à Jafnapatnam. Ils laisserent cependant quelques soldats à Manaar pour garder le fort Saint George, sous les ordres d'André Villosa, mais plusieurs déserterent, & peu de jours après le Commandant se rendit à des conditions avantageuses. On fit en cet endroit deux cents prisonniers, tant Européens que Négres, & il se trouva entre les derniers, un Africain qu'on avoit chargé par nécessité de remplir un poste de Capitaine. Il se regarda dès-lors comme un homme important, & insista pour être traité conformément à son rang: mais il fut bien-tôt forcé de renoncer à ses idées de grandeur, quand on le remit en esclavage, après lui avoir donné la bastonade.

Description de Manaar.

Le nom de Manaar est composé de deux mots Malabares, Man & Aar, dont le premier signifie terre, & le second riviere. Cette isle peut

Description de Ceylan. Chap. X.

avoir environ deux lieues & demie d'Allemagne de longueur, & une de largeur, en y comprenant la riviere falée. Le Château de Saint George eſt ſitué ſur le Canal qui ſépare Manaar de Jafnapatnam, & qui peut porter de petits yachts, quand ils ne tirent que trois ou quatre pieds d'eau. Il eſt entouré de foſſés profonds, & les Hollandois en ont augmenté les défenſes par pluſieurs bonnes fortifications. Il étoit autrefois fameux par la pêche des perles, qui en avoit enrichi les habitants; mais depuis que ce tréſor a été épuiſé, ils ſont tombés dans la pauvreté. Cependant les Hollandois ont recommencé cette pêche en 1666. avec aſſés de ſuccès.

La langue Malabare eſt celle qu'on parle le plus communement à Manaar, où le plus grand nombre des habitants ſont Chrétiens, ce qui étoit cauſe que le Roi de Jafnapatnam les tenoit ſous une dure oppreſſion. Il n'y en a que très peu qui entendent le Portugais. Ils furent convertis par Saint François Xavier, le grand Apôtre des Indes, qui établit des Miſſionaires en pluſieurs diſtricts. Ce furent

Description de Ceylan. Chap. X.

d'abord différents Moines, mais ils eurent pour ſucceſſeurs des Jéſuites, qu'on appelle Pauliſtes, dans cette partie du monde, parce qu'ils y furent envoyés la premiere fois par le Pape Paul III. On ne peut diſconvenir que ces Pères n'ayent rempli leur miſſion avec des travaux infatigables, & qu'ils n'ayent apporté les plus grands ſoins, & l'attention la plus particuliére pour bien inſtruire les habitants dans les premiers principes de la religion Chrétienne.

Cette iſle eſt habitée par des pêcheurs, qui gagnent quelque argent, en conſervant & faiſant ſécher leur poiſſon, pour l'aller vendre enſuite ſur les côtes voiſines. On y trouve un Animal Amphibie, de l'eſpece des veaux marins, dont la femelle a des mamelles pour donner à tetter à ſes petits. La chair en eſt très blanche, on la prendroit pour du veau quand elle eſt bouillie, & elle reſſemble aſſés pour le gout à l'Eſturgeon.

Les Hollandois remportent pluſieurs avantages.

Monſieur Rijklof Van Goens ayant laiſſé une bonne garniſon à Manaar, traverſa le canal du côté de Jafnapatnam, où il n'eſt pas fort profond, & peut être paſſé à gué. Cette par-

Description de Ceylan.

tie du pays, qu'on appelle Mantotte, eſt très fertile en riz; mais les Eléphants ſauvages le gâtent ſouvent en le foulant aux pieds. Les Hollandois penſoient que les Portugais les attaqueroient au paſſage du Canal; mais ils furent trompés, & quoiqu'ils euſſent pu le faire avec avantage, parce que le rivage oppoſé eſt très fangeux, ils préférerent de ſe retirer vers la ſource de la riviere. Lorſque les Hollandois furent paſſés, les habitants les reçurent très civilement, & leur fournirent toutes ſortes de fruits & de proviſions. Près de Sandecouli ils eurent un choc aſſés vif avec un corps de Portugais, qu'ils mirent en déroute, & ils camperent la même nuit ſur le terrein où s'étoit paſſé cette eſcarmouche.

Ils réduiſent Jafnapatnam.

Le lendemain ils s'avancerent vers la ville de Jafnapatnam, renverſant les murs & les murailles, parce qu'il n'y avoit pas de fortifications, & chaſſant les Portugais de rue en rue, au moyen d'un petit train d'artillerie qu'ils conduiſoient, & qui leur fut d'un grand ſervice en cette occaſion. Le 18 de Mars ils s'emparerent du Couvent des Dominicains,

& furent maîtres de toute la ville; les ennemis se retirerent dans le Château, où les habitants du pays entrerent avec eux en si grande foule, qu'il n'étoit pas possible de faire le service; la multitude des hommes se nuisant réciproquement, au lieu de s'aider les uns les autres. Ils s'y enfermerent, & les Hollandois ayant attaqué un de leur meilleurs forts, le manque d'eau les obligea de se rendre par Capitulation. Les soldats eurent la permission de sortir avec tous les honneurs militaires, & le Général Hollandois s'engagea à les faire transporter en Europe aux frais de la Compagnie, s'ils choisissoient de prendre ce parti.

Description de Ceylan. Chap. X.

Le Château ne pouvant plus recevoir de secours, de munitions, ni de provisions d'aucune espece, parce que la communication étoit entiérement coupée, se rendit après un siége de plus de trois mois. La Garnison eut la permission de sortir tambours battants, enseignes déployées, avec une piéce de canon, & il fut stipulé qu'on la transporteroit en Europe. Les principaux Officiers, du nombre desquels étoient Jean de

Se rendent maîtres du Château.

Deſcription de Ceylan. Chap. X.

Mels, Leonard d'Olievero, Viador de Fazendas, & Antonio Mondez d'Aranha, furent traités avec la plus grande politeſſe, & on leur permit de ſe retirer dans celui qu'ils voudroient de leurs forts : les Eccléſiaſtiques furent tranſportés ſur la côte de Coromandel, & l'or, l'argent & les joyaux, avec pluſieurs autres effets de prix demeurerent à la diſcrétion des vainqueurs.

La Garniſon fut deux jours à ſe traîner hors de la place, les hommes étant ſi affoiblis, qu'ils ne purent emmener la ſeule piéce de canon qui leur étoit accordée ; ils avoient perdu ſeize cents hommes pendant le ſiége. Lorſque l'armée Hollandoiſe y entra, elle trouva preſque tout détruit par les bombes qu'on y avoit jettées. Les cadavres de ceux qui avoient été tués, & l'ordure dont tout ce Château étoit rempli, y cauſoient une infection inſupportable. Le premier ſoin des vainqueurs fut de choiſir M. Jacob Rhee, homme très intelligent pour y commander, en attendant de nouveaux ordres. Il commença par ôter les droits ſur le ta-

bac, ce qui encouragea les habitants de la campagne à venir aider les Hollandois, pour enlever les ruines des maiſons qui embaraſſoient le Château, pour le nétoyer de toutes les ordures, pour curer les fontaines, & pour planter, par forme d'ornements, trois cents cocotiers.

Deſcription de Ceylan. Chap. X.

A la réduction de Jafnapatnam, un grand nombre de Portugais entrerent au ſervice des Hollandois, & furent reçus au nombre des troupes de la garniſon : mais ils formerent une conſpiration pour tuer tous les Officiers, & le reſte du parti des vainqueurs pendant le temps du ſermon. Ce complot fut heureuſement découvert par M. Jacob Vander Rhee, on doubla les gardes, on ferma les portes, & l'on arrêta tous les traîtres. Quand ils eurent été convaincus, quelques-uns furent pendus, & les autres eurent la tête tranchée.

Conſpiration des Portugais découverte.

Les principaux chefs de cette conſpiration étoient un habitant de Manaar, & deux Portugais. Ils furent rompus vifs, & pendant qu'ils étoient ſur la roue, on leur fendit le col & la poitrine d'un coup de

Deſcription de Ceylan. Chap. X.

hache pour en tirer le cœur, qu'on leur mit tout palpitant ſur la bouche. Du nombre de ceux qui ſouffrirent la mort en cette occaſion, fut un Jéſuite malade, qui n'avoit jamais conſenti à leur deſſein, & ne l'avoit nullement approuvé : mais quelques-uns le lui avoient révélé en Confeſſion, & pour avoir gardé le ſecret, il fut condamné à perdre la tête. Le Château de Jafnapatnam eſt un quarré très bien fortifié, & entouré de hautes murailles. C'eſt la Capitale du Royaume, & il contient plus de terrein que le Château de Batavia. Peu de temps après qu'il eût été réduit, Philippe Olivero défit un gros corps de Cingalèſes près Achiavelli, dont il ſe rendit maître, quoique cette place appartint à l'Empereur de Ceylan.

Dans le voiſinage d'une grande Pagode ruinée, dont on voit encore les reſtes, on trouve une ſource, que les gens du pays regardent comme miraculeuſe, à cauſe de la grande étendue de rocher qui a été coupée, diſent-ils, par un coup de tonnerre pour la découvrir.

Les Hollan- La ville de Negapatnam fut ré-

duite, peu de temps après, par les Hollandois, & toutes les autres places & forts qui appartenoient aux Portugais, eurent ſucceſſivement le même ſort. Enfin cette nation perdit toute l'influence qu'elle avoit dans l'iſle : le commerce de la canelle, & des autres denrées précieuſes, fut totalement envahi par les Hollandois, qui n'ayant plus de diſputes avec aucun ennemi Européen, commencerent à ſe conduire tyranniquement. L'Empereur fut bien-tôt convaincu, que ſi les Portugais étoient des voiſins perfides, des ſujets déſobéiſſants, & des Alliés infidèles, les Hollandois étoient encore plus pernicieux, & qu'il avoit perdu beaucoup au changement. Il eſt vrai qu'il le mérita par la conduite artificieuſe & peu ſincère, qu'il tint avec les deux partis.

Deſcription de Ceylan. Chap. X. Les Hollandois ſe rendent maîtres de tout le pays.

Fin de la Relation de Ceylan.

VOYAGE

AU NORD DE L'EUROPE,

CONTENANT une Deſcription des côtes & des mines de NORVÈGE, de la LAPONIE, de la SIBÉRIE, de la BORANDIE, de ISLANDE, de la ZEMBLE, & de pluſieurs autres pays, avec des remarques curieuſes, à quoi l'on a ajouté quelques mémoires authentiques ſur les anciennes mœurs & ſur les uſages des Ruſſes, tirés des obſervations d'un Voyageur employé par la Compagnie de la mer du Nord à Copenhague pour faire des Découvertes.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations ſur ce Traité & ſur ſon Auteur: Ce qui a donné lieu à ſon voyage: Deſcription de la Baye de Schalot: Le vaiſſeau eſt en danger

d'échouer : Il arrive ſur la côte de Norvège : L'Auteur deſcend à Obſlo, où il eſt très bien reçu : Il viſite quelques endroits de l'Iſle : Deſcription des bâtiments, des bêtes terreſtres, des oiſeaux & des coutumes de la Norvège : Il va à la chaſſe de l'Elan & eſt très bien traité par un Gentilhomme de Campagne : Mal caduc de ces animaux : Le vaiſſeau met à la voile pour Berghen.

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1658.

Quel eſt l'Auteur de ce voyage.

QUOIQUE le voyage dont nous allons donner l'extrait ait été fait il y a plus de cent ans, pluſieurs raiſons nous empêchent de le paſſer ſous ſilence, tant parce qu'on y trouve la deſcription du terrein & des mœurs de quelques pays, dont on n'a eu juſqu'à préſent que peu de connoiſſance, que parce qu'il mérite notre attention par la candeur avec laquelle il eſt écrit ; pluſieurs circonſtances étant auſſi propres à procurer de l'amuſement qu'à augmenter nos connoiſſances. L'Auteur qui étoit d'une famille honnête, fut nommé Chirurgien d'un vaiſſeau, équipé par la Compagnie de la mer du Nord, avec un privilége du Roi de Danne-

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

marck pour étendre le commerce, & pour faire des découvertes conjointement avec deux autres vers le Pôle Arctique. Nous ſuivrons l'ordre naturel qu'on trouve dans les mémoires de l'Auteur, excepté en ce qui concerne la Ruſſie, parce que cette partie rompt le fil de ſa narration, & nous la donnerons en forme d'appendix.

Il met à la voile de Copenhague.

Au commencement d'Avril 1653, (dit notre Auteur) après nous être chargés de toutes les proviſions & des munitions néceſſaires, nous mîmes à la voile du port de Copenhague en compagnie de deux autres vaiſſeaux avec un bon vent de Sud-eſt. Nous arrivâmes heureuſement au détroit de Kat-Gat, qui ſépare la mer d'Allemagne de la mer Baltique, paſſage que les rochers rendent très dangereux, & qui s'étend depuis Elſeneur juſqu'à Schagerhor dans un eſpace d'environ quarante lieues.

Lorſque nous fûmes vis-à-vis de Mailſtrand, petite ville avec un port de mer à trente lieues de Copenhague, le vent s'étant mis au Nord nous fit retourner en arrière au moins de dix lieues, & nous força de re-

lâcher à Schalot, le premier port où nous mouillâmes. Nous jettâmes l'ancre à l'abri du château, qui paroît preſque entiérement ruiné; mais la rade en eſt très bonne avec un bon promontoire très connu de tous ceux qui commercent dans la mer Baltique. Nous y demeurâmes trois jours, & le quatrieme de grand matin, le vent s'étant tourné à l'Eſt, nous levâmes l'ancre pour continuer notre voyage: mais quatre heures après, le vent nous devint encore contraire, & comme il ſouffloit avec violence, il nous força de quitter la côte de Gottenbourg, que nous avions toujours eu en vue, & de gagner celle de Jutland. Nous la ſuivîmes avec de grandes précautions, toujours la ſonde à la main, à cauſe des bas-fonds dont elle eſt bordée. Si nous n'avions pas eu un habile pilote & de bons matelots, nous aurions certainement échoué, n'ayant trouvé dans un endroit que trois braſſes & demie d'eau: mais nous travaillâmes avec la plus grande activité, & ayant recouvré l'avantage du vent, nous nous trouvâmes en une heure & demie avec quinze pieds de fonds.

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

Il eſt près d'échouer, & arrive à Obſlo.

Nous pourſuivîmes notre cours, en cotoyant des bancs de ſable l'eſpace de deux lieues : mais quoique nous euſſions ferlé toutes nos voiles à l'exception de celles du grand mât, & que nous fiſſions tous nos efforts pour les éviter, nous fûmes jettés ſur une barre, où nous nous trouvâmes auſſi fortement arrêtés que ſi nous y euſſions été à l'ancre. Nous aurions eu beaucoup de peine à nous tirer de cet endroit ſi le vent ne s'étoit tourné un peu au Sud-eſt, & ne fût devenu très frais, ce qui nous mit en état de nous en dégager. Quelques jours après nous fûmes à la vue de Chriſtianſand, promontoire de Norvège, qui prend ſon nom d'un petit village qui eſt au pied, avec un port très ſur. Nous n'y demeurâmes que très peu, & le lendemain nous arrivâmes à Chriſtiana ou Obſlo, ville capitale d'un des cinq gouvernements de ce royaume.

Nous fûmes très bien reçus par les agents de la Compagnie, l'un d'eux qui étoit un marchand fort eſtimé, dont j'étois un peu connu, me combla de politeſſes. Non-ſeulement il ſatisfit ma curioſité, en me faiſant

remarquer tout ce qui méritoit d'être vu, mais de plus il donna ordre à un de ſes domeſtiques, qui parloit aſſez bien François, de m'accompagner dans une promenade que je fis le lendemain au-dehors de la place. Nous montâmes à cheval pour gagner un gros village nommé Wisby, ſitué entre deux collines, environ à neuf milles de Chriſtiana. Les maiſons en ſont bâties de bois, & couvertes de gazon: elles ſont très baſſes, ſans aucun fer & ſans fenêtres, à l'exception d'un treillis placé au toît pour donner paſſage à la lumiere. Il faut remarquer ici pour empêcher de confondre l'une avec l'autre, que la Capitale de la Gothie où l'on a fait les fameuſes loix marines, porte auſſi le même nom.

Deſcription du pays.

Les payſans de Norvège ſont tous pêcheurs, & eſclaves de la nobleſſe: mais très ſimples & fort hoſpitaliers: les femmes, qui gardent les grands troupeaux dont ce pays eſt rempli, ont en général une figure très agréable, quoiqu'elles ayent les cheveux rouges, & ſont paſſionnées pour les étrangers. Elles ſont auſſi très bonnes ménagères, & font ordinairement

tous les habillements de la famille. Le pays eſt excellent pour la chaſſe, & l'on y trouve des Elans, des cerfs, des chevreuils, des ſangliers, des chévres, des lapins, des liévres, des loutres, des lynx & des chats ſauvages de diverſes couleurs, avec une grande quantité d'oiſeaux également ſauvages. La Norvège eſt un pays montagneux, couvert de très bons pâturages & de très beaux bois, mais il ne produit que fort peu de grains, & les habitants en tirent d'autres endroits qui leur en fourniſſent abondamment. En revenant à Chriſtiana, nous trouvâmes un Gentilhomme du voiſinage, avec deux valets & pluſieurs chiens, qui alloit à la chaſſe de l'Elan. Il connoiſſoit l'homme qui m'accompagnoit, & ayant appris de lui que j'étois étranger, il m'invita à partager ſon amuſement, ce que je fis avec plaiſir, ayant aſſés de temps à pouvoir y employer. Après avoir fait environ un mille avec lui, nous trouvâmes ſon piqueur, pluſieurs de ſes domeſtiques, & dix ou douze payſans, qui nous conduiſirent trois milles plus loin dans un bois rempli de buiſ-

ſons: nous mîmes pied à terre en y entrant, & nous donnâmes nos chevaux en garde à un de ſes gens.

Les préparatifs de la chaſſe avoient été faits le jour précédent par les vaſſaux du Gentilhomme, & nous avions à peine fait cinquante pas dans le bois quand nous apperçûmes un Elan; mais en peu de temps il tomba mort, ſaiſi, comme on me l'aprit, du mal caduc, ce qui lui fait donner dans le pays le nom d'Elk, qui ſignifie une créature miſérable: il paroît que ces animaux tombent fort ſouvent de cette manière dès le commencement de la chaſſe, ſans procurer aucun divertiſſement. Sans cet accident, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer, puiſque nous fîmes plus de deux heures à la pourſuite d'un autre, que nous aurions vraiſemblablement manqué s'il ne lui étoit auſſi arrivé le même accident. Avant de tomber il tua deux chiens avec ſes pieds de devant, ce qui cauſa tant de chagrin au Gentilhomme qu'il quitta auſſi-tôt la chaſſe. Il fit venir un chariot pour emporter les deux Elans, & inſiſta pour que nous l'accompagnaſſions à ſon château,

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

ſitué environ à quatre milles de Wisby. Le bâtiment en étoit très vilain, ſans goût & ſans élégance, mais nous y fûmes traités avec autant d'abondance que d'agrément.

Préjugé ſur des Elans.

A mon départ, mon hôte me préſenta les jambes gauches des Elans, en m'aſſurant que c'étoit un reméde immanquable contre le mal caduc. Je le détrompai de ſon opinion, en lui faiſant obſerver que c'étoit une erreur populaire, puiſque l'Animal lui-même ne pouvoit ſe guérir de cette maladie. Il m'avoua que depuis long-temps il ſoupçonnoit que ce reméde n'étoit pas auſſi ſalutaire qu'on le prétendoit, mais qu'il en étoit convaincu par mon raiſonnement, & qu'il penſoit même qu'on s'expoſoit à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'Elan: en effet pluſieurs exemples peuvent ſervir à prouver les effets pernicieux de cette eſpèce de nourriture.

Nous paſſâmes la nuit chez ce Gentilhomme, où nous déjeunâmes le lendemain matin, & nous revinmes enſuite à Chriſtiana. Après y être reſtés quelques jours, nous mîmes à la voile pour Berghen, l'un des meil-

leurs ports de l'Europe, où nous avions ordre de décharger une partie de notre cargaiſon. Nous eumes avant de nous y rendre, un calme de cinq jours, pendant leſquels nous pêchâmes aſſés de poiſſon, pour qu'il nous ſervit long-temps de proviſion.

CHAPITRE II.

Deſcription de Berghen, commerce particulier de cette ville. Singularité d'une Compagnie de Marchands qui s'y ſont établis. L'Auteur arrive à Drontheim, & fait un voyage aux mines d'argent & de cuivre: Maniere dont il y eſt reçu: Il deſcend dans une mine, dont il donne la deſcription: Une fiévre le met en danger: Réglement des mines, & amuſements de ceux qui y travaillent: Hoſpitalité d'un Payſan: L'Auteur retourne à Drontheim, & continue ſon voyage au Nord: L'équipage du vaiſſeau achete le vent d'un prétendu Magicien.

BERGHEN eſt partagé en ville haute, & ville baſſe: la derniere eſt bâtie ſur le bord de la mer,

Deſcription de Berghen.

VOYAGE au Nord Chap. II. An. 1653.

& la premiere ſur des rochers plus élevés. Cette ville eſt grande, d'un commerce fort étendu: elle étoit autrefois le ſiége d'un Archevêque, mais elle a perdu cet honneur depuis la réformation, qui y eſt la religion dominante, ainſi que dans tous les Etats du Roi de Dannemarck. Le Palais Archiépiſcopal a été donné aux villes Hanſéatiques, pour faire la réſidence de leurs anciens Marchands, autant de temps qu'ils demeurent ſeuls: mais quand ils ſe marient, ils ſont obligés d'en déloger. Ces Marchands ſont appellés Moines, quoiqu'ils ne ſoient aſſujettis à aucune régle, & leurs magaſins portent le nom de cloîtres. Berghen étoit autrefois ſoumis à la juriſdiction d'un Couvent; les principales branches de commerce de cette ville, ſont le harengh, le merlus, & le ſtockfiche, qu'on vend très bien en Moſcovie, en Suéde, en Pologne, en Dannemarck, en Allemagne, & en pluſieurs autres pays de l'Europe.

Une partie de notre cargaiſon, compoſée particuliérement de pain & de bierre, étoit deſtinée pour Drontheim, où nous devions la re-

mettre à l'Intendant des mines d'argent & de cuivre, pour l'uſage des hommes qui y travailloient. Nous mîmes à la voile pour cette ville, avec le vent Sud-oueſt : mais nous eumes un calme de pluſieurs jours, pendant leſquels nous pêchâmes une grande quantité de klip-fiche, que nous mîmes dans des barils, parce que nous en avions beaucoup plus que nous ne pouvions en conſommer. Ce poiſſon eſt une eſpèce de merlus, que les Allemands appellent klip-fiche, qui ſignifie poiſſon de rocher, parce qu'on le trouve toujours ou ſur des rocs, ou deſſous.

L'Auteur arrive à Drontheim.

Lorſque nous fumes arrivés à Drontheim, nous priâmes l'Intendant de faire décharger notre vaiſſeau le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, mais il nous dit, que cela n'étoit pas en ſon pouvoir, parce qu'il y avoit un Officier particulier, qui étoit alors aux mines, & dont les fonctions comprenoient la Surintendance des proviſions deſtinées pour les travailleurs. L'Intendant offrit d'envoyer un homme à cheval pour lui donner avis de notre arrivée, & j'obtins la permiſſion de l'accompagner. Le chemin

VOYAGE au Nord. Chap. II. An. 1653.

qui conduit aux mines eſt ſi rude, que nous ne pumes aller ce jour plus loin que Steckley, qui n'eſt qu'à dix-huit milles de Drontheim. Le lendemain nous paſſâmes un bois très-long, rempli de ſangliers, de loups & de lyns, ce qui le rend fort dangereux.

Il fait un voyage aux mines.

Le ſoir nous atteignimes au but de notre voyage, & nous logeames aux forges, où, ſuivant la coutume, nous fumes régalés de tabac, de bierre, & d'eau-de-vie, par ceux qui ont le ſoin des mines; notre hôte pouſſa ſi loin l'hoſpitalité, que nous en prîmes plus qu'il n'étoit convenable, avant de nous mettre au lit. Je fis connoiſſance avec un Officier des mines, qui parloit François, & qui me promit de me ſervir de guide, ſur le déſir que je lui marquai d'y deſcendre. Le lendemain matin celui avec lequel j'étois venu de Drontheim, partit pour y retourner avec un homme chargé du ſoin de faire décharger les vaiſſeaux, je déjeûnai avec l'Officier qui parloit françois, & un maître des mines, chez qui j'étois logé, & qui promit également de me bien guider.

Après le déjeûné, qui fut ſplendide, parce que les Norvegiens en général, aiment la bonne chere, nous ſortimes des forges, & environ à ſoixante pas nous trouvâmes l'embouchure d'une des mines, ſur le ſommet d'une montagne fort haute. On avoit élevé au-deſſus de l'ouverture une machine qui reſſembloit aſſés à une Grue, que font tourner deux grandes roues, conduites chacune par un homme, ce qui ſert à tirer la matiere hors de la mine. Le maître de la mine & moi nous nous mîmes dans un baquet de bois, on attacha nos mains avec des gantelets de fer, & l'on nous deſcendit à cinquante toiſes de profondeur.

Deſcription d'une mine.

Je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer un ſéjour plus affreux, que celui où je me trouvai, & que rien dans la nature puiſſe mieux repréſenter les régions infernales. Des cavernes, dont le terrein raboteux ne permet pas de faire quatre pas ſans être en danger de trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui ſe répandent de toutes parts; des êtres qui reſſemblent plus à des habitants des enfers, qu'à des créatures humai-

VOYAGE au Nord. Chap. II. An. 1653.

nes; tous ces objets ſemblent réunis pour imprimer dans l'ame la terreur la plus ſombre. Ces hommes ſont habillés de cuir noir, & couverts de côtes de maille, avec des piéces du même cuir, attachées autour de leur tête, préciſément ſous les yeux, & qui leur tombent ſur la poitrine, outre un tablier de ſemblable matiere. Tous ont leurs différentes occupations, les uns ſéparent la matiere minérale de la maſſe; d'autres cherchent de nouvelles veines du métal; & d'autres ſont chargés de veiller ſur les torrents d'eau qui s'élancent ſouvent des entrailles de la terre, & les mettent tous dans un danger imminent d'être ſubmergés: mais quand on peut en prévoir les ſuites, il eſt plus facile d'en prévenir les inconvenients.

Le maître de la mine s'imaginant que j'étois près d'être ſaiſi d'un accès de friſſon, très commun dans ces ſouterrains, ſonna une cloche, pour ſervir de ſignal à ceux qui devoient nous retirer, & nous fumes remontés avec la même facilité qu'on nous avoit deſcendus. Je n'ai jamais éprouvé de ſenſation plus agréable, que

que la ſalubrité de l'air frais que je reſpirai, après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs pernicieuſes de cette habitation ſouterraine.

Je dînai le même jour avec l'Officier qui parloit françois: c'étoit un homme que les voyages avoient poli, & il me traita très bien. Après le dîné nous montâmes à cheval pour aller aux mines d'argent, nous trouvâmes l'Inſpecteur, qui nous préſenta à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous régala de bierre & de tabac. Il ſe rendit enſuite avec nous aux forges, éloignées d'environ un mille de ſa maiſon, d'où nous allâmes à l'embouchure de la mine; on nous y deſcendit comme dans celle de cuivre, & tout ce que j'y remarquai, me parut totalement ſemblable.

Des Mineurs.

Les Mineurs ne travaillent jamais en Hiver: pendant le Printemps & l'Automne, ils ne ſont occupés que trois heures le matin, & autant l'après dîné: mais en Eté ils travaillent quatre heures le matin, & cinq après leur repas. Le reſte du temps ils le paſſent fort gayement, ils ſont paſſionnés pour la danſe, & la bonne

VOYAGE au Nord. Chap. II. An. 1653.

chere : ils ont des violons, des hautbois, & d'autres inſtruments qui reveillent les eſprits, & ſont très en état d'en faire les frais, puiſqu'ils gagnent un écu par jour, ſoit qu'ils travaillent, ſoit qu'ils ne travaillent pas. J'ai eu occaſion de les voir dans leurs amuſements, dont la ſimplicité m'a procuré le plus grand plaiſir. Ces mines produiſent un revenu très conſidérable au Roi de Dannemarck, & l'on fabrique une grande quantité d'eſpèces d'argent ſur le lieu même, auſſi-tôt qu'il eſt rafiné.

Après avoir vu tout ce qui me parut mériter quelque attention, nous retournâmes à la maiſon de l'Inſpecteur, qui nous donna pour collation le régal ordinaire de bierre, de tabac, & d'eau-de-vie, ce qui fut ſuivi d'un ſouper ſplendide. Le lendemain, le contremaître des mines & moi, nous fîmes nos remerciments à notre hôte ſur ſa bonne reception, & nous revinmes aux mines de cuivre. Je pris congé de l'Officier qui parloit françois, & je repris la route de Drontheim, accompagné du Contre-maître.

Il revient à Drontheim.

La nuit nous ſurprit avant que

nous eussions fait huit milles de chemin, & nous fumes obligés de nous arrêter dans un village, à la maison d'un Payſan, qui ſe crut très honoré de cet événement, & fit tous ſes efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord la bierre, le tabac, & l'eau-de-vie diſtillée de Dréche: enſuite il nous ſervit pour le ſouper, deux phaiſans & un liévre qu'il avoit tués depuis peu. Après le repas nous continuâmes à boire de la bierre & de l'eau-de-vie, au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le Contre-maître tomba enfin ivre-mort, ce qui donna la plus grande ſatisfaction au Payſan, qui ſe hâta de ſe mettre dans le même état, & ma ſituation approchoit de bien près de la leur. C'eſt la coutume du pays, & il n'eſt pas poſſible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'ils n'ont point d'autres idées des plaiſirs de la ſociété, que de ſe réunir pour s'énivrer & faire la débauche. Lorſque nous en eumes ſuffiſamment, nous paſſâmes le reſte de la nuit ſur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher pour notre repos, & nous

Voyage au Nord. Chap. II. An. 1653.

y dormimes jusqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & je fis entendre par signes au fils du Payſan, qu'il falloit préparer promptement nos chevaux, parce que j'avois deſſein de gagner Drontheim le jour même, s'il étoit poſſible. Auſſi-tôt qu'ils furent ſellés, j'éveillai mon compagnon, & notre hôte : nous recommençâmes à boire & à manger, plus que je ne le voudrois faire habituellement ; nous prîmes congé du Payſan, nous montâmes à cheval, & nous arrivâmes à Drontheim avant la nuit.

Il remet à la voile.

Deux jours après mon retour, le vaiſſeau étant déchargé, & muni de tout ce qui nous étoit néceſſaire, nous mîmes à la voile avec un bon vent, pour continuer notre voyage vers le nord. Après quelques jours de cours, nous eumes un calme ſous le cercle polaire, & quelques-uns des gens de notre équipage, s'étant imaginés que les habitants de la côté voiſine, ſemblables à ceux de Finlande, avoient le pouvoir de commander aux Eléments, & de diſpoſer des vents : notre Capitaine envoya à terre la chaloupe, avec le Contre-

maître, que j'eus la curioſité d'accompagner; nous eumes ordre d'acheter un bon vent, marchandiſe qui nous étoit certainement plus néceſſaire que toute autre, dans notre ſituation actuelle.

Prétendus ſorciers qui vendent le vent.

Nous deſcendîmes au premier village que nous découvrîmes, & le Contre-maître, qui parloit un peu le langage du pays, demanda le principal Négromancien. Il lui dit qu'il vouloit acheter un bon vent, qui pût durer juſqu'à Mountmanskinere: mais cet homme lui répondit, que ſon pouvoir ne s'étendoit que juſqu'au promontoire de Rouxella. Le Contre-maître jugea que ſi nous nous rendions promptement à ce promontoire, ce ſeroit pour nous un grand avantage, & il invita le Sorcier à ſe rendre à bord avec nous. Il fit ſon marché avec le Capitaine, promit qu'il auroit immédiatement un vent favorable juſqu'à Rouxella: attacha à notre mât de miſaine, une bande d'étoffe de laine d'environ un pied & demi de long, & d'un demi-quartier de large, où il fit trois nœuds, en recommandant de délier le ſecond, & même le troiſieme, s'il ar-

VOYAGE au Nord. Chap. II. An. 1633.

rivoit que le vent changeât : on lui donna pour récompense dix kronen, qui valent environ trente schellings, & une livre de tabac, après quoi il retourna au rivage dans un petit bateau de pêcheur, qui l'avoit conduit à bord.

Peu de temps après son départ, le Capitaine défit le premier nœud, conformément à ses instructions, & il commença aussi-tôt à souffler un vent frais de Sud-oueſt, qui nous chassa avec vîtesse, au moins à trente lieues de Maelstroom, gouffre de la mer de Norvége, fatal à un grand nombre de vaisseaux. Les Pilotes qui connoissent bien la côte, se tiennent toujours à huit ou dix lieues en mer, non-seulement pour éviter ce gouffre, mais aussi pour se garantir de plusieurs barres voisines du rivage, ainsi que des rochers d'Ostraford.

Le vent commençant à tourner un peu du côté du Nord, le Capitaine lâcha le second nœud, & il se rétablit comme il étoit d'abord, ce qui dura jusqu'à ce que nous eussions atteint Rouxella. Quand nous eumes passé le promontoire, l'aiguille dériva de près d'un demi-pouce, & si

notre Pilote n'eût pas été un homme très habile, & qui connoiſſoit parfaitement la route, nous aurions perdu certainement notre cours. Il ferma le compas de mer, & fit mettre un pavillon au petit hunier, pour ſervir de ſignal aux autres vaiſſeaux, afin qu'ils dirigeaſſent leur manœuvre ſur le notre. Nous voguâmes ainſi pendant deux jours, le Pilote ſe conduiſant par ſes cartes marines: mais le troiſieme, comme nous nous trouvâmes à une aſſés grande diſtance de Rouxella, l'aiguille reprit ſa direction naturelle, d'où nous jugeames que nous approchions du Cap Nord.

Le vent commençant alors à nous manquer, le Capitaine délia le troiſieme nœud, & auſſi-tôt il ſouffla avec force du Nord-eſt; mais ce vent fut bien-tôt ſuivi d'une horrible tempête. Nous fumes alors obligés de plier toutes les voiles, & de courir les mats nuds, ce que nous regardâmes comme une juſte punition de notre commerce infernal. Nous étions à pluſieurs lieues de la côte de la Laponie Danoiſe, ſans aucun danger d'être jettés ſur la terre, & nous croyions auſſi n'avoir à craindre au-

VOYAGE au Nord Chap. II. An. 1658.

cun rocher, lorſque nous en touchâmes un. Auſſi-tôt que nous ſentîmes le choc, nous nous jugeames perdus, & chacun commença à avoir recours aux priéres: mais par un bonheur inexprimable, la mer agitée, amena une haute vague qui nous enleva par-deſſus; cependant le vaiſſeau avoit ſouffert quelque dommage: deux ou trois planches du fond de cale étoient briſées, & il s'étoit fait au-deſſus de la quille une petite fente, par laquelle l'eau entra en aſſés grande abondance, ce qui nous obligea de travailler ſans relache à la pompe, autrement nous ne ſerions pas reſtés long-temps à la ſurface de la mer. Enfin la tempête s'appaiſa, le vent nous devint favorable, & nous réſolumes de gagner le port le plus proche pour nous radouber.

CHAPITRE III.

Comment on peut expliquer naturellement l'uſage de vendre le vent pratiqué par les peuples ſeptentrionaux. Le vaiſſeau arrive ſur la côte de Wardhus, & entre à Varanger pour être radoubé: De quelle façon l'équipage y eſt reçu: Abrégé de la religion, des ſuperſtitions, des uſages, & des Mœurs de la Laponie: Les femmes y ſont prodigues de leurs faveurs: Deſcription des habillements de la nation: On y prend ſouvent le Chat noir pour un eſprit familier: L'Auteur & quelques-uns des hommes d'équipage, font un voyage dans le cœur du pays.

Conjecture ſur la vente des vents.

LE lecteur a vu ſans doute avec ſurpriſe, ce que nous avons rapporté de la puiſſance prétendue ſurnaturelle de ces peuples ſeptentrionaux, qui font un commerce du vent: mais on ne peut douter, que ſemblables à toutes les autres eſpèces de ſorts, ou de magie, cette

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

puiſſance n'ait ſon fondement dans la fraude, & dans l'adreſſe à en impoſer au public. Ceux qui s'y attachent, étudient les variations du temps, avec le plus grand ſoin, & par une ſuite d'obſervations, ils ſe mettent en état de prévoir les changements de vent pluſieurs jours d'avance. Quand ils font un de ces marchés, ils ont ſoin de n'en venir à la concluſion, que lorſqu'ils apperçoivent des ſignes certains qu'on aura dans peu le vent qu'on demande. Notre prétendu Sorcier déclara, que ſon pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que Rouxella, parce que réellement ſes obſervations étoient limitées à ce point, & s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre ſon crédit, n'ayant aucune certitude ſur les vents au-delà de cet endroit. Nous avons tiré cette remarque de quelques perſonnes intelligentes, qui ont demeuré en Iſlande, où il y a des gens fameux pour cette eſpèce de trafic, & qui diſpoſent des vents, avec plus d'aſſurance que dans tout autre endroit, parce qu'étant dans une iſle, où ils ont la mer libre de tous les

côtés, ils peuvent faire avec plus de facilité leurs obſervations ſur les variations du vent.

Cette eſpèce de connoiſſance eſt bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent diſpoſer du vent, comme d'une marchandiſe qui leur appartient. Par cet artifice ils ſe ſoumettent leurs voiſins, & font payer une eſpèce de tribut aux étrangers. Cette conduite, ſoi-diſant diabolique, ne doit pas paroître ſurprenante dans un climat enveloppé des ténébres de l'ignorance, & où la ſcience peut à peine envoyer un foible rayon de ſa lumiére: mais ces abſurdités ſe détruiront à meſure que la raiſon & la religion feront des progrès, & la barbarie & l'erreur ſeront toujours forcées de ſe retirer devant elles.

Il arrive en Laponie.

Comme les ports & les anſes ſont preſque inacceſſibles, à cauſe de la multitude des rochers qui bordent la côte, nous fumes obligés (continue notre Auteur) de tenir la voile pendant deux jours avant de trouver un port commode. Enfin nous abordâmes à la côte de Wardhus, ville Capitale de la Laponie Danoiſe, où

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

il y a deux Compagnies de ſoldats des troupes du Roi de Dannemarck.

Le Receveur des droits impoſés ſur les étrangers, qui trafiquent dans la mer blanche, ſoit par importation, ſoit par exportation, jugeant que nous étions Danois, tant par nos pavillons, que par le ſalut que nous fîmes au Château, nous permit de nous rendre à Varanger ſans aucune viſite. Le pays des environs nous parut entièrement ſauvage, & aucun de nous n'en avoit la plus légére connoiſſance. Le Capitaine impatient de trouver un endroit propre à faire le radoub, & auſſi pour connoître un pays qu'il n'avoit jamais vu, fit mettre en mer la grande barque, prit avec lui huit hommes bien armés, & fit ramer vers la ville, où il arriva en une demi-heure. Il trouva le port très bon pour ſon deſſein, & la place bien peuplée; mais les habitants paroiſſoient dans une eſpèce de conſternation à la vue des étrangers. Ils étoient peu diſpoſés à vouloir commercer, mais ils offrirent volontiers de nous aider à raccommoder le vaiſſeau.

Deſcription du pays où il aborde.

Le lendemain nous entrâmes dans

le port, qui eſt très commode, & nous y déchargeames tout notre leſt, qui n'étoit autre choſe que du ſable, qu'on avoit mis dans le vaiſſeau pour ſervir de contrepoids à quelques balles de drap, & à quelques rouleaux de tabac, dont nous avions deſſein de faire commerce. Ces marchandiſes furent miſes dans un magaſin près de la mer, avec une ſentinelle pour les garder. Nous fîmes préſent de tabac à quelques-uns des principaux habitants, ce qui leur fut plus agréable, que ſi nous leur avions donné de l'or, & cette généroſité nous acquit leur amitié. Par reconnoiſſance il nous donnerent du poiſſon ſec, qui leur tient lieu de pain, & de la chair de Renne, qui à mon avis n'eſt pas une nourriture fort délicate, avec de la chair d'Ours, & de quelques autres animaux, dont nous n'avions aucune connoiſſance. Ils nous régalerent auſſi de poiſſon frais bouilli ſans ſel, & qu'on mange avec de l'huile, & avec une liqueur aigre, commune dans le pays, qui tient lieu de toute autre ſauce. Leurs mets n'étant pas de notre goût, nous fîmes apporter

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

du bœuf & du biſcuit du vaiſſeau; avec un pot de liqueur, ce qui nous rendit l'appetit; mais nos viandes leur parurent auſſi inſipides que nous avions trouvé les leurs.

Boiſſon des habitants.

Leur boiſſon dont nous venons de parler comme d'une liqueur aigre eſt faite d'une infuſion de Genièvre, & d'une graine ſemblable à nos lentilles; elle eſt fort commune en ce pays, mais je n'en ai trouvé aucune notion dans nos Botaniſtes. Ils tirent auſſi de ce grain une eau-de-vie par diſtillation qui enivre auſſi promptement que la nôtre. Ils préferent leur boiſſon ordinaire à notre bierre & à notre eau-de-vie; cependant ils acceptent & boivent très bien l'une & l'autre liqueur.

Leur Religion.

La religion de la Laponie eſt le Luthéraniſme; mais quoiqu'ils ayent des Eccléſiaſtiques dont le devoir eſt d'inſtruire le peuple, ils ſont très ignorants, conſervent pluſieurs uſages de l'idolâtrie, & ſont ſi ſuperſtitieux que s'ils rencontrent en ſortant le matin quelque objet qu'ils jugent d'un mauvais préſage, ils rentrent auſſi-tôt dans leurs maiſons, & ne font aucune affaire de toute la jour-

née. Les pêcheurs même abandonnent leur travail & ſe retirent avec leurs filets s'il leur arrive de ne pêcher qu'un ſeul poiſſon à la fois, ce qu'ils regardent comme un terrible prognoſtique, & comme le préſage de quelque malheur prochain. Les hommes & les femmes ſont de petite taille, mais forts & actifs; ils ont le viſage large & le nez plat: leurs yeux ſont petits comme ceux des cochons, & leurs paupieres faites de façon qu'en regardant, ils ſemblent avoir la vue trouble. Leur teint en général eſt très baſanné, & ils ſont brutaux & fort adonnés à la débauche. Les femmes, quand elles peuvent ſe dérober à la vigilance de leurs maris ſe proſtituent au premier venu ſans aucune délicateſſe.

Ornemens des femmes.

Elles portent ſur la tête une coeffe de gros cannevas, aſſez reſſemblante à celles de Norvège, & leur linge en général n'eſt guères plus magnifique. Leurs cheveux ſont ordinairement treſſés en deux queues qui pendent de chaque côté. Elles ont une eſpèce de fraiſe large de huit doigts. Leurs habits & leurs bas ſont de drap groſſier ou de peau de Rennes, dont

le poil eſt tourné en dehors : leurs ſouliers reſſemblent aſſés aux ſabots des payſans de France, ſans attaches & faits de peau de poiſſon avec les écailles.

Habillements des hommes.

Les habits des hommes qui ſont très courts, & ne deſcendent guères au-deſſous des hanches ; leurs culottes, leurs bas & leurs chapeaux ſont de peau de Rennes, dont le poil eſt tourné en dehors. Les chapeaux, ou plutôt les bonnets ſont bordés d'une bande de fourure de Renard blanche ou griſe. Quelques-uns portent des bottes de peau de poiſſon, dont les coutures ſont ſi bien faites qu'à peine les peut-on reconnoître. Leurs maiſons ne différent que très peu de celles de Chriſtiana, & le jour entre de même par une petite ouverture faite au toît. Ils vivent comme les autres Lapons, & même comme preſque tous les peuples ſeptentrionaux, mêlés les uns avec les autres, maris & femmes, fils & filles, maîtres & valets : tous ſe couchent ſans aucun cérémonial au milieu de la chambre ſur des peaux d'ours, qu'on a ſoin d'ôter & de rouler le matin juſqu'à la nuit ſuivante.

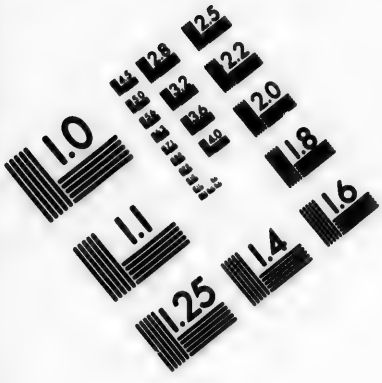
Il y a dans chaque maiſon un gros chat noir, auquel le maître parle quelquefois pendant une heure, comme à une créature raiſonnable, & il l'accompagne partout, ſoit à la chaſſe, ſoit à la pêche, ſoit à la promenade; ſi j'avois été ſuperſtitieux, ils m'auroient confirmé dans l'opinion que ces peuples ſont des ſorciers, & qu'ils ont un eſprit familier ſous la figure de cet animal.

Leur amitié pour les chats.

Lorſque nous eûmes déchargé le vaiſſeau, nous le tirâmes à terre, & nous trouvâmes que les habitants de Varanger étoient diſpoſés à nous aider autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bâtiment étoit fort endommagé : nous avions beſoin de bois pour le radouber, & ils nous fournirent promptement tout celui qui nous étoit néceſſaire, qu'ils apporterent d'une montagne voiſine.

L'Auteur fait un voyage dans le pays.

Comme il y avoit lieu de croire que la réparation du vaiſſeau occuperoit quelque temps; le Supercargo nous propoſa à mes deux aides & à moi de faire un voyage dans le pays, pour connoître quelles ſortes de marchandiſes on en pouvoit tirer, & nous y conſentîmes volontiers.



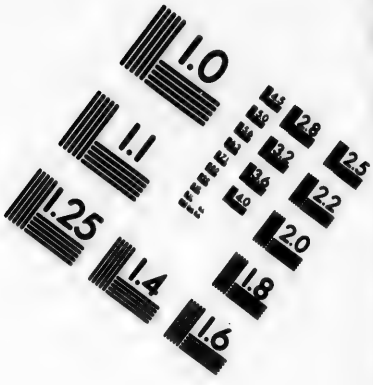
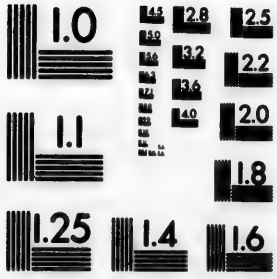
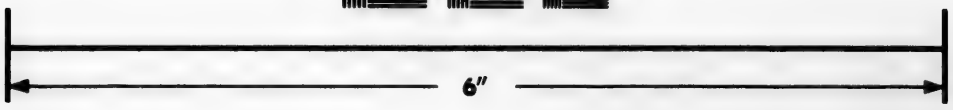


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

Il eſt vrai que le déſir de ſatisfaire ma curioſité eut plus d'effet ſur moi que celui d'étendre le commerce.

Après nous être munis de bœuf ſalé, de porc, & de biſcuit pour nos proviſions, avec du drap & du tabac pour trafiquer, nous nous mîmes en marche le 12 de Mai, conduits par trois habitants de Varanger. Ils nous firent paſſer ſur des montagnes très hautes, & par des bois fort ſerrés, où nous ne vîmes rien de remarquable, excepté à quatre heures après midi, où nous apperçûmes des ours blancs, d'une groſſeur prodigieuſe qui s'approchoient. Nous crûmes qu'ils venoient pour nous dévorer: mais nos guides ne firent que rire de la terreur que nous cauſoient ces animaux, & ils nous aſſurerent que nous n'avions rien à craindre, & qu'ils ne nous attaqueroient pas ſi nous tenions nos armes en état. Nous reconnumes bien-tôt qu'ils nous diſoient la vérité, & d'abord que nous eumes préparé nos fuſils, les ours prirent la fuite avec précipitation, ſoit qu'ils fuſſent épouvantés du feu qui ſortit de nos pierres, ſoit qu'ils ſentiſſent l'odeur de notre poudre, ce que je ne puis décider.

Il commerce pour des fourures.

Une heure avant la nuit, comme nous descendions une montagne, nous vîmes à quelque distance un troupeau de bêtes assés semblables à des cerfs, & nos guides nous dirent que c'étoient des Rennes. Nous arrivâmes peu de temps après à un village composé d'environ douze maisons écartées les unes des autres, nous nous arrêtâmes dans une pour y loger. Nous étions excessivement fatigués, ayant fait une longue journée avec nos paquets sur le dos, & nous étions très contents de nous reposer. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac, ce qui parut lui être trés agréable, & par reconnoissance il nous présenta sa bouteille d'eau-de-vie, avec du poisson sec & de la chair de Renne accommodée sans sel. Ces mets n'étant pas de notre goût, nous les donnâmes à nos guides, & nous nous regalâmes de ce que nous avions apporté, après quoi nous nous couchâmes sur des peaux d'ours suivant l'usage du pays. Le lendemain matin nous trafiquâmes avec notre hôte, & avec quelques-uns de ses voisins du drap & du tabac pour des peaux de loup, de

VOYAGE au Nord. Chap III. An. 1653.

renard, & d'écureuils blancs, avec quatre garnitures d'habits de peau de daims, qui ſont des doublures très chaudes.

Deſcription des traineaux

Ayant gagné l'amitié de cet homme par notre préſent de tabac, il offrit de nous procurer quelques Rennes pour nous conduire plus loin, & dans cette intention, il ſe mit à ſonner d'un cornet à ſa porte. A ce bruit il accourut vers lui quatorze ou quinze de ces animaux: il en choiſit ſix, les attacha chacun à un traineau taillé à peu près comme une gondole. Ce traineau gliſſe ſur le terrein, & eſt fixé dans un chaſſis quarré, auquel ſont attachés deux bâtons plus longs au moins de deux pieds que le traineau. Nous renvoyâmes en cet endroit deux de nos guides, & nous gardâmes celui qui étoit le plus expert dans les différents langages des Lapons. Nous mîmes nos proviſions & nos marchandiſes dans un des traineaux, chacun de nous ſe plaça dans le ſien couvert d'une peau d'ours, nous élevâmes nos armes au-deſſus de nos épaules attachées avec deux couroyes de cuir placées derrière le traineau pour nous

enir fermes, & on nous donna à hacun un long bâton garni à l'extrémité d'un fort contrepoids pour contrebalancer le traineau, s'il arrivoit qu'il fût en danger d'être renverſé par les racines des arbres, ou par les pierres qui pourroient ſe rencontrer ſur la route.

Lorſque nous fumes près de partir, notre hôte marmotta quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes, & j'appris depuis par notre guide, que c'étoient des inſtructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduiſiſſent où nous voulions aller, la crédulité & l'ignorance étant ſi grandes dans ce pays, qu'ils s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles ſont au reſte ſi bien accoutumées à cet uſage, qu'auſſi-tôt que le payſan eût ceſſé de parler aux ſix, elles nous emporterent avec une vîteſſe incroyable, ſans ſuivre aucun chemin frayé, & ne s'arrêtérent qu'à ſept heures du ſoir dans un village ſitué entre deux hauteurs ſur les bords d'un grand lac. Elles firent halte à la quatrieme maiſon, où elles jugerent à propos de nous conduire par préférence, & commencerent à

battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée. Le maître de la maison, & quelques-uns de ses hommes sortirent à ce bruit, détacherent nos conductrices, & nous mirent nous mêmes en liberté, après quoi ils nous présenterent à chacun une rasade d'eau-de-vie. C'étoit un extrait de Genièvre, qui est très commun en ce pays, & qui sert à faire tous leurs vases de bois. Il paroît que leur dessein en nous donnant ce restaurant, fut de rappeller nos esprits, parce que notre guide leur avoit dit, que nous avions été fort effrayés de nous voir emporter avec autant de vîtesse, n'étant pas accoutumés à cette maniere de voyager.

Description des Rennes.

Les Rennes sont de la grosseur, & de la couleur d'un Cerf, avec les pieds fourchus de même, & des sabots semblables à ceux du bœuf. Leurs cornes sont plus hautes que celles des Cerfs, mais elles n'ont pas tant de rejettons. Les femelles donnent du lait comme les vaches, & les Laponois en font de bon beurre & du fromage. Ces animaux vivent de mousse, qu'on trouve par tout

dans ce pays, & on les attache avec un collier de cuir aux côtés du traîneau, à peu près comme nous attelons nos chevaux quand nous les mettons à la chaise.

CHAPITRE IV.

Description d'un village, & de quelques usages des habitants: Estime qu'ils font du tabac: Notre Auteur & ses Compagnons font un commerce de peaux assés avantageux: Cérémonies funébres des Lapons: Entrevue secrette avec la femme d'un jaloux.

LES habitants de cet endroit sont habillés comme ceux de Varanger, excepté que les femmes y portent des bonnets pareils à ceux des hommes: les maisons sont petites & basses, couvertes d'écorces d'arbres, avec un ouverture au toît pour donner passage à la lumiére. Il nous parurent plus barbares que ceux que nous avions vu jusqu'alors; cependant nous gagnâmes leur protection, en leur donnant à chacun environ la longueur de deux pouces de ta-

Description des habitants de l'intérieur du pays.

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

bac, & notre hôte en ayant reçu davantage pour ſa part, devint notre fidèle ami. Leur langage eſt très différent de celui de Varanger, d'où nous nous étions fort éloignés, ayant fait ce jour plus de trente lieues pour arriver en cet endroit, qui eſt dans le territoire de Mourmanskeimore. Nous ſoupâmes de nos proviſions, & nous paſſâmes la nuit ſur des peaux d'Ours à l'ordinaire.

Nous échangeames nos étoffes pour d'autres plus longues, & plus commodes, & à la place de notre tabac nous rapportâmes cent écureuils gris, dont la fourure eſt très eſtimée en Dannemarck. Le lendemain ces gens nous procurerent ſix autres traîneaux, nous regalerent de leur eau-de-vie, nous ſouhaiterent un bon voyage, & après que nos Rennes eurent reçues leurs inſtructions comme les premiéres, elles prirent leur courſe avec une vîteſſe inconcevable, & ne s'arrêterent qu'à trois heures après midi, dans un village compoſé de huit cabanes, agréablement ſituées à côté d'un bois, ſur le penchant d'une colline. Nous n'y vîmes point d'habitants, & notre guide nous dit pour raiſon,

raiſon, que ce village appartenoit aux Kilops, qui ſont une des nations les plus ſauvages des Lapons. Ils fuyent à la vue des étrangers, & ne vivent que de leur chaſſe.

Nous donnâmes à nos Rennes de la mouſſe, qui abonde en ce pays, & nous nous raffraîchimes avec du biſcuit, du bœuf, & un petit coup d'eau-de-vie, que nous avoient donnée les habitants de l'autre village: mais notre interprête ſe nourrit de venaiſon & de poiſſon. Après une heure de repos, notre guide fit ſes efforts pour nous conduire plus loin, mais il trouva nos Rennes très difficiles à perſuader, quoique je n'aye pas connu de Lapon, qui fût plus expert à les conduire.

Continuation de ſon voyage.

Ce village étoit leur ſtation ordinaire, & elles ne vouloient pas le quitter, quoique pour les y engager il fit toutes ſortes de cérémonies auſſi ridicules, que ſuperſtitieuſes. Il ſe retira dans le bois, où il fit les conjurations, qui devoient être les plus efficaces, & enſuite il revint leur parler, mais il fut obligé de répéter ſes ordres bien des fois avant qu'elles vouluſſent y condeſcendre; en-

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

fin il réuſſit à les gagner, & elles ſe mirent en marche: mais ce ne fut pas avec la même vîteſſe que la premiére fois. Comme nous paſſions devant la montagne, nous trouvâmes quatre Kilops, qui firent changer de route à leurs traîneaux, & en prirent une différente pour éviter de nous rencontrer. Environ une demi-heure après nous entrâmes dans un grand bois, où nous ne vîmes rien qui méritât notre attention; mais nos oreilles y furent frappées de hurlements & de lamentations, dont nous ne pumes voir la cauſe, & nous ne crumes pas devoir nous arrêter à la chercher.

Après avoir deſcendu une autre montagne, nous arrivâmes à un petit village, & nos Rennes s'étant arrêtées où elles jugerent à propos, elles firent leur ſignal ordinaire. Le maître de la cabane qu'elles avoient choiſie, parut auſſi-tôt, nous ſollicitâmes ſon amitié par un morceau de tabac, & il nous fit connoître que nous étions les bien-venus. Comme nous avions ſoupé, nous ne ſongeames qu'à nous repoſer à l'ordinaire, & nous en avions grand

beſoin, ayant aſſés fatigué. On nous dit le lendemain matin, que nous avions fait, le jour précédent 14 de Mai, quarante lieues; mais je penſe qu'il y avoit quelque erreur de compte, d'autant que ces quarante lieues de Laponie, en auroient valu cent ſoixante de France, & qu'il faut qu'un homme ait un bon cheval pour en pouvoir faire cinq par jour.

Il arrive dans la Laponie Moſcovite.

Notre guide nous apprit que nous étions alors dans la Laponie Moſcovite, & s'étant informé ſi les habitants avoient quelque choſe à échanger contre nos étoffes & notre tabac, ils apporterent des martres, des écureuils, & des peaux de Renard de diverſes couleurs, pour leſquelles nous eumes bien-tôt fait marché, en leur donnant particuliérement du tabac. Quand nous eumes fini nos échanges, nous nous aſſimes pour boire avec eux, & quoiqu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait auſſi brutaux que quelques autres, avec qui nous avions eu affaire, nous les trouvâmes cependant durs, ſales & très indécents. Notre hôte nous fournit tous les traîneaux dont nous avions beſoin, & nous partîmes en grande diligence,

VOYAGE au Nord. Chap. IV.

sans suivre aucune route pratiquée, & sans trouver aucune marque d'habitation jusqu'à six heures du soir,

16 53. que nous arrivâmes à deux hutes, habitées par des Kilops, que nous vîmes prendre la fuite avec leurs familles, aussi-tôt que nous approchâmes. Vers neuf heures du soir, ayant fait une journée très fatigante, nous trouvâmes un grand village, situé au pied d'une montagne, sur les bords d'une riviere. Nos Rennes s'arrêterent au milieu de ce village, & le maître de la maison où nous entrâmes, nous reçut avec beaucoup de politesse : alluma du feu au milieu de la hute pour nous réchauffer, & nous régala d'eau-de-vie, de poisson salé, de venaison salée, de beurre également salé, & de lait. C'étoit la meilleure chére que nous eussions faite depuis notre départ, & nous aurions trouvé notre soupé délicieux, s'il nous étoit resté un peu de pain, mais toute notre provision étoit alors consommée. Cet endroit étoit le premier où nous trouvions qu'on se servit de sel dans ce pays, mais notre guide ne voulut point en faire usage, & il mangea de la ve-

naiſon fraîche qu'il avoit apportée.

Le matin nous trouvâmes que les habitants n'avoient rien à traſiquer, & qu'ils ne pouvoient nous fournir de traîneaux, ce qui nous détermina à paſſer la riviere, dans l'intention de gagner Kola. Nous trouvâmes bien-tôt un autre village, où nous fumes fournis de ce qui nous étoit néceſſaire, & nous arrivâmes vers midi à Kola. C'eſt une petite ville, éloignée environ de dix lieues de la mer du Nord: elle eſt bâtie ſur les bords d'une riviere, avec des montagnes très élevées du côté du Midi; le pays de Mourmanskeimore à l'Oueſt, & de grands déſerts, ou des bois immenſes à l'Eſt. Il n'y a qu'une rue aſſés vilaine, les maiſons ſont de bois, joliment couvertes d'os de poiſſon, avec une ouverture au toît pour donner paſſage à la lumiére, comme dans les autres endroits de la Laponie. Les habitants de cette ville, & même tous ceux de la Moſcovie en général, ſont très jaloux, & renferment leurs femmes à l'approche des étrangers.

Il arrive à Kola.

Celui chez qui nous logeames à Kola, prit tout ce qui nous reſtoit

Commerce de ce pays.

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

d'étoffes, & nous donna en échange deux peaux de Lynx, très bien mouchetées, quelques Hermines, trois douzaines de peaux de Renards blancs, & une demi-douzaine de Wyetfras, eſpece d'animal qui reſſemble aſſés au Blereau, mais qui porte un poil plus long & plus rude, d'un rouge foncé, avec une queue ſemblable à celle du Renard. Il nous donna auſſi autant de proviſions qu'il nous en falloit pour retourner à Varanger, & nous fit trouver des traîneaux à l'autre bord de la riviere, que nous avions paſſée depuis peu, par reconnoiſſance de quelques aunes de mauvaiſe étoffe qui nous reſtoient, & que nous lui donnâmes.

Eſtime qu'on y fait du tabac.

Le lendemain matin quelques gens de la ville demanderent s'il nous reſtoit encore du tabac, nous leur répondîmes affirmativement, & peu de temps après il nous apporterent aſſés de fourures pour acheter tout ce que nous en avions, à l'exception de ſept ou huit roulleaux que nous gardâmes pour payer notre retour à Varanger, d'autant que ces gens eſtiment plus le tabac que l'ar-

gent, & qu'un bout de la longueur d'un pouce, leur eſt plus précieux qu'un écu. Il faut donc que tous ceux qui veulent voyager dans ces pays ſauvages, & peu fréquentés, aient ſoin de s'en bien munir, puiſqu'il peut leur procurer des Rennes, des traîneaux, & les autres choſes néceſſaires, mieux que ne le feroit une ſomme d'argent. Les Rois de Dannemarck & de Suéde, ont mis de très forts impôts ſur cette marchandiſe, & il y a des Commis dans toutes les places frontiéres, pour en recevoir les Droits. Lorſque nos affaires furent terminées, nous nous amuſâmes à nous divertir avec nos Marchands, qui buvoient l'eau-de-vie, comme nous buvons la bierre.

Vers deux heures après midi, nous dîmes à notre hôte qu'il étoit temps que nous partiſſions, & en une minute il nous procura des Rennes & des traîneaux. Il enveloppa bien nos fourures, nous fournit du biſcuit, du pain d'épices, de la chair de Rennes ſalée, & un petit baril d'eau-de-vie: nous nous mîmes en route, & je crois que nous allâmes avec encore plus de vîteſſe pour gagner

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

la riviere, que nous n'avions fait juſqu'alors. Nous l'eumes bien-tôt traverſée, & nous arrivâmes directement à notre premiere ſtation, où notre hôte, dans l'eſpérance d'avoir encore du tabac, nous reçut avec grande joye. Il nous préſenta à notre arrivée un gobelet d'eau-de-vie, & ſi nous avions voulu, il nous auroit fait avoir auſſi-tôt des Rennes, & des traîneaux pour continuer notre voyage; mais nous préférâmes de paſſer la nuit dans ſa maiſon, parce qu'il y avoit pluſieurs lieues à faire avant de trouver aucun village. Voyant notre deſſein, il nous engagea à l'accompagner aux funérailles d'un de ſes voiſins, qui étoit mort quatre heures avant.

Funérailles d'un Lapon.

Je fus très content de cette invitation, parce que j'avois beaucoup entendu parler de leurs cérémonies funébres, & je l'accompagnai à la maiſon du défunt. Le corps, qui étoit enſéveli dans une toile, à l'exception de la tête & des mains, fut enlevé par ſix de ſes plus intimes amis, de la peau d'Ours, ſur laquelle il étoit expiré, & ils le mirent dans une bierre, avec de l'eau-de-vie,

du poiſſon ſec, & de la venaiſon, pour ſubſiſter pendant ſon voyage aux régions céleſtes. Dans une de ſes mains on mit quelque argent pour donner au portier à ſon arrivée en Paradis, & dans l'autre un certificat ſigné d'un Prêtre, & adreſſé à Saint Pierre, pour lui faire ſavoir que le porteur avoit été un bon Chrétien, & qu'il devoit être reçu au Ciel. A la tête de la bierre étoit une image, qui repréſentoit un homme habillé en pélerin, ils le nommoient Saint Nicolas, l'un des ſept Diacres dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres.

Leur dévotion à Saint Nicolas.

Ce Saint eſt très révéré dans toutes les parties de la Moſcovie: on penſe qu'il eſt particuliérement chargé du ſoin des défunts, & l'on met toujours ſon image près du corps, au lieu de Crucifix. Ils allumerent enſuite un feu de bois de ſapin à quelque diſtance du cadavre, pleurant amérement, & exprimant leur chagrin par les lamentations les plus extravagantes: firent pluſieurs tours en proceſſion, en lui demandant pourquoi il étoit mort? S'il avoit eu du bruit avec ſa femme? S'il avoit

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653

manqué de viande, de boiſſon, ou d'habits ? S'il n'avoit pas été heureux à la pêche, ou s'il avoit perdu ſon temps à la chaſſe ? Après qu'ils lui eurent fait ces queſtions & mille autres auſſi frivoles, ils recommencerent leurs cris lamentables, pendant qu'un Prêtre qui étoit préſent, aſpergea le corps, & tous les aſſiſtans d'eau bénite.

Jalouſie des Lapons.

Ennuyés de ces uſages barbares, nous retournâmes à notre quartier, laiſſant notre hôte achever la cérémonie : lorſque nous entrâmes dans la cabane, nous vîmes une femme qui ſe retiroit précipitamment, mais notre guide la ſuivit, & la fit revenir avec nous. C'étoit la femme de notre hôte, qui s'étoit échapée de la chambre où ſon mari l'avoit confinée : mais elle revint librement quand elle ſut qu'il étoit abſent. Elle nous examina attentivement l'un après l'autre, nous parut de très bonne humeur, & fort contente d'être en notre compagnie. Quand elle eût ſatisfait ſa curioſité, elle s'aſſit au milieu de nous, & nous fit voir quelques morceaux de broderie de ſon ouvrage, qui me parut fait avec gout.

Après avoir goute de nos provisions, particuliérement du pain d'épices, qui parut lui plaire beaucoup, elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie, & se retira, craignant le retour de son mari, qui auroit été surement très mécontent s'il l'avoit trouvée avec nous. Quand il fut revenu dans sa maison, il insista pour nous faire boire & manger avec lui, après quoi nous fumâmes une pipe: mais comme notre guide ne vouloit manger rien de salé, on lui donna un morceau d'Ours, qu'il fit griller sur les charbons, avec du poisson dessséché.

Le lendemain 18 de Mai, nous nous levâmes de grand matin, & l'on nous fit avoir promptement des traineaux avec de très bonnes Rennes, qui nous faisoient faire jusqu'à six lieues par heure. Nous trouvâmes en route un chasseur Lapon, qui avoit des especes de patins de plus de sept pieds & demi de long, de quatre doigts seulement de large & plats par dessous. Avec cette chaussure, il faisoit autant de chemin sur la neige, qui souvent demeure sur terre jusqu'à la Saint Jean, sans être fondue, que nous en pouvions faire

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

avec nos voitures. Il étoit habillé de peau de daim brodée de brocatelle, avec une ceinture pareille autour du corps, un grand carquois sur le dos, un dard à une main, un arc à l'autre, & étoit suivi d'un grand chat noir. Il nous accompagna jusqu'à ce que nous eussions passé la montagne où nous le rencontrâmes, & prit ensuite une autre route.

CHAPITRE V.

Description des hommes & des femmes de la Laponie, & du pays en général: Des quadrupedes & des oiseaux, particuliérement du corbeau blanc: Le vaisseau part de Varanger: Il arrive à la vue du Spitzberg, est excessivement incommodé par les glaces, mais il en est ensuite délivré: Il arrive dans un port, & l'Auteur se met en route pour un voyage par terre.

L'Auteur revient au vaisseau.

LE 21 de Mai, nous arrivâmes sans accident à Varanger, vers neuf heures du soir, après avoir fait

les mêmes pauſes au retour, & ſans avoir rien rencontré digne de remarque pendant les trois jours que nous employâmes à revenir. Sur ce que j'ai obſervé des mœurs & des diſpoſitions de ces peuples pendant mon voyage dans l'intérieur de la Laponie, je crois pouvoir conclure que les Lapons, quoique très ignorants & miſérables, ont un caractere de probité, & ne connoiſſent pas la fraude : ils ont fort peu d'inclination pour la guerre, & s'ils ſavent que leurs Souverains, tels que les Rois de Dannemarck & de Suede, ou le Czar de Moſcovie, ayent deſſein de lever des ſoldats parmi eux, ils quittent leurs demeures & ſe cachent dans les bois, pour ne pas être forcés d'entrer dans le ſervice. Ils lancent leurs javelots avec une grande adreſſe, & atteignent aiſément un but de la grandeur d'un écu à la diſtance de trente pas. Ils ont autant de dextérité à ſe ſervir de l'arc & de la fléche, & y ſont même encore plus experts, puiſqu'ils frappent un oiſeau qui vole à l'endroit qu'ils veulent percer.

Des femmes de la Laponie.

Les femmes de la Laponie Moſco-

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

vite, qui ſont plus retenues que celles de tous les autres Lapons, font les habits de leurs maris, & ceux de toute la famille : elles en brodent les bords avec du fil de clinquant tiré entre leurs dents, d'une fineſſe ſurprenante. Elles travaillent avec beaucoup de propreté, ſont de figure agréable, bien faites, & d'une humeur gaie ; mais tellement portées à la débauche que ſi on ne les garde pas avec ſoin, elles s'abandonnent au premier venu.

Animaux du pays.

On trouve en Laponie une grande quantité de volailles, comme des oyes, des canards & des poulets, qui vivent du même grain que les habitants font leur boiſſon, ou qui ſe nourriſſent de poiſſon ſec. On y voit auſſi un oiſeau de proie, d'un gris de perle foncé, auſſi gros qu'un aigle, mais qui du reſte ne reſſemble à cet animal que par le bec & par les ſerres. Il a la tête comme celle d'un chat, les yeux rouges & étincelants, & ne fait ſa curée que de liévres & d'autres bêtes pareilles. Preſque tous les animaux de la Laponie ſont blancs, tant les ours que les loups, les renards, les liévres,

& plusieurs autres : les corbeaux même sont entiérement blancs, à l'exception des pattes & du bec. Les Lapons ont de petits chiens qui font la chasse aux souris, & guettent leur proie dont ils se nourrissent comme les chats : on les estime beaucoup, quoique fort laids. Ils n'ont qu'un pied de longueur & quatre pouces de hauteur : toute leur tête, à l'exception des oreilles qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat : ils ont la queue bien tournée, le poil d'un jaune brillant, fort rude, & en général hérissé. Le poisson qui tient lieu de pain dans ce pays est nommé Roff, il a la chair ferme, est très nourrissant, & a fort bon goût excepté la graisse. On ne lui trouve point d'arrêtes, il est fort gros, de deux ou trois aunes de long. On pêche en Laponie beaucoup d'autres especes de poissons, que les habitants mangent ordinairement bouilli, & il est à remarquer que malgré leur antipathie pour le sel, ils préferent de les faire cuire dans l'eau de mer quand ils en sont voisins, plutôt que dans l'eau douce.

Deux ou trois jours après notre

L'Auteur met à la voile.

VOYAGE au Nord. Chap. V. An 1653.

retour, le Capitaine ayant reparé le dommage arrivé à ſon vaiſſeau, fit charger la cargaiſon & le leſt ſuffiſant, & nos gens régalerent les habitants de tabac & d'eau-de-vie, crainte que par leurs conjurations ils ne nous rendiſſent les vents contraires. Nous mîmes à la voile le 27 de Mai avec un vent auſſi favorable que nous pouvions le déſirer, ce que nos mariniers attribuerent à l'amitié des Lapons, mais il s'éleva peu de temps après une briſe, qui nous porta ſous l'Iſle de Wardhus; le Commandant du château ſachant qui nous étions, vint à nous dans une chaloupe, & nous le reçumes aſſés bien pour qu'il eût lieu d'en être ſatisfait. Le vent ayant changé le lendemain, nous continuâmes notre cours au Nord-eſt avec toutes nos voiles lâches, & en trois jours nous arrivâmes à un dégré de latitude où nous n'avions point de nuit, le ſoleil étant toujours à notre vue d'un côté ou d'un autre ſans ſe cacher ſous l'horiſon.

Il arrive au Spitzberg.

Le 31 de Mai nous apperçumes les hautes montagnes du Spitzberg, & le vent du nord commença à

ſouffler avec tant de force, que nous fumes obligés de cotoyer le rivage pour nous mettre en ſureté, en faiſant cours à l'Eſt-ſud-eſt. Les trois jours ſuivants nous fumes tellement incommodés par les glaces, qui tomboient ſur nous de toutes parts avec la plus grande violence, que nous craignîmes à chaque inſtant qu'elles ne nous coulaſſent à fond, ce qui nous fit chercher à nous mettre à couvert ſous un promontoire que nous avions à l'Eſt : mais le vent continuant toujours à ſouffler vivement du nord, nous gouvernâmes pour la côte de Borandie : nous entrâmes en peu d'heures dans une bonne baye, où nous trouvâmes un bon port ſur avec l'eau à douze braſſes de profondeur, & nous eumes auſſi la joie d'y trouver à l'ancre deux de nos conſorts, dont nous avions été ſéparés par le fort temps à la hauteur de Varanger. Nous arborâmes le pavillon & nous tirâmes trois coups de canon pour les ſaluer : ils y répondirent par ſix coups, & déployerent tous leurs drapeaux.

Le vent fut ſi violent pendant vingt-quatre heures, qu'il ne nous

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

fut pas poſſible d'iſſer notre grande barque longue, quelque impatience que nous euſſions, de ſavoir comment nos gens avoient pu échaper à la tempête, les ayant regardés comme perdus. Enfin la mer étant devenue plus tranquille, nous en fimes venir un à bord, & il nous dit qu'ils avoient été jettés ſur la côte de Juhorskt, où ils avoient ſuivi le rivage à trois braſſes de profondeur, ſur un fond plein de rochers, & très inégal: mais qu'ils avoient réuſſi à revirer de bord à la faveur d'un vent de Nord-nord-eſt, & à ſe remettre en haute mer, quoique ce fut avec aſſés de difficulté, & qu'enfin après avoir combattu contre les flots pendant trois jours, ils avoient gagné la baye où nous les trouvions.

Après nous être félicités réciproquement ſur la ſatisfaction de nous voir tous ſans accident, nous tinmes conſeil ſur la maniere dont nous devions nous conduire ſur cette côte: il y eut pluſieurs débats, & l'on convint enfin que le Capitaine, un Supercargo, deux Ecrivains experts dans les langues Septentrionales, & moi, avec vingt hommes bien ar-

més, nous descendrions à terre, & prendrions avec nous des provisions pour plusieurs jours, ainsi que quelques marchandises qui pussent servir à faire des échanges.

Il fait un voyage par terre.

Ce projet fut aussi-tôt mis à exécution : nous fumes prêts en très peu de temps, on mit à l'eau la barque longue qui nous conduisit à terre. Nous montâmes sur une Colline pour voir si nous découvririons quelque habitation, mais nous n'en vimes aucune. Nous gagnâmes une montagne voisine, d'où nous apperçumes entre des buissons & des bruyeres, cinq ou six hommes qui prirent aussi-tôt la fuite, & nous les perdimes bientôt de vue. Nous suivimes leurs traces autant que nous pumes les distinguer, & après une marche d'environ deux heures, comme nous traversions une montagne, nous vimes en descendant plusieurs cabanes à quelque distance, avec trente ou quarante hommes, armés de dards & de fléches, qui paroissoient disposés à nous attaquer. Lorsque nous en fumes plus près, nous commençames à être un peu intimidés, & nous pensions sérieusement à reprendre le

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

chemin de nos vaiſſeaux, jugeant que nous ne gagnerions rien à combattre des hommes, qui nous paroiſſoient auſſi barbares, que ſauvages; mais un de nos Ecrivains s'offrit à marcher ſeul en avant, pour leur parler amicalement, & pour leur demander s'il avoient quelques marchandiſes dont ils vouluſſent trafiquer. Il s'avança auſſi-tôt avec deux rouleaux de tabac, & un petit baril d'eau-de-vie: quand il fut à la portée de la voix, celui qui paroiſſoit leur chef lui cria en langage Moſcovite, pour ſavoir quelles étoient nos intentions. On lui répondit que nous étions Marchands venus pour trafiquer, ſans aucun mauvais deſſein: il parut ſatisfait, & dit à notre Ecrivain de s'approcher. Il nous fit ſigne d'avancer, nous les joignimes en cet inſtant, & nous fumes bien-tôt bons amis: ils prirent toute l'eau-de-vie, & tout le tabac que nous avions apporté, & nous donnerent des fourures en échange: mais comme nous vimes qu'il leur en reſtoit une grande quantité, nous les engageames à les apporter au rivage, en leur diſant que nous avions beaucoup de

tabac, & d'eau-de-vie à bord, dont nous commercerions volontiers avec eux.

On fit venir auſſi-tôt nos barques des vaiſſeaux, nous conduiſimes à bord nos Marchands, qui étoient dans l'admiration : nous fimes préſent à chacun d'une once de tabac, & nous leur fimes boire une raſade d'eau-de-vie, ce qui parut les rendre très contents.

Il fait le commerce de fourures.

Nous achetâmes toutes les fourures qu'ils avoient apportées, ils nous dirent que c'étoit l'unique marchandiſe du pays, & que ſi nous voulions aller par terre, ils nous conduiroient juſques dans la Siberie, parce qu'ils avoient des Rennes & des traîneaux, où l'on ſe mettroit aiſément deux perſonnes, ces animaux y étant beaucoup plus forts que ceux de la Laponie. En conſéquence nous convinmes avec eux qu'ils ſeroient nos guides en allant & en revenant, & nous leur promimes deux rouleaux de tabac, & deux quartes d'eau-de-vie, pour leſquelles ils ſe chargerent de nous procurer tout ce qui nous ſeroit néceſſaire.

Le marché étant confirmé, nous

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

leur donnâmes encore à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous descendîmes à terre, pour être prêts à faire le voyage. D'autres habitants, encouragés par le récit des premiers, vinrent en troupes sur le rivage, & après être restés quelque temps à nous considérer, ils ne se firent aucune peine de venir à bord de nos vaisseaux, où ils vendirent leurs marchandises, & furent régalés d'eau-de-vie, qui leur parut une liqueur délicieuse ; par reconnoissance, ils inviterent nos Matelots à venir à leurs habitations.

Description des habitants.

Ces peuples ne sont pas si grands que les Lapons : ils ont la tête grosse, le visage large & gras, de petits yeux de furets, le nez plat, & le teint bazanné. Ils ont de grosses jambes courtes, & les femmes ne sont pas plus belles que les hommes, étant habillées de la même maniere, & adonnées aux mêmes exercices. Leurs habillements sont de peaux d'Ours blancs, avec le poil en dehors : ils consistent en une espece de jaquette, qui leur tombe jusqu'aux genoux, des culottes étroites, des bas, & un bonnet, avec des souliers d'écor-

ce d'arbre. Ils subsistent de leur chasse, font rôtir leur viande, & la mangent sans sel. Ils n'ont point de pain, & le poisson leur en tient lieu: leur boisson ordinaire est de l'eau, dans laquelle ils mettent infuser du genievre, jusqu'à ce qu'il soit comme en bouillie, n'ayant pas l'usage de le faire bouillir sur le feu: je n'ai pas trouvé ce breuvage désagréable, & je pense qu'on peut s'en contenter quand on n'en a pas de meilleur.

Leurs habitations.

Leurs Cabanes sont basses, & de figure ovale, couvertes d'os de poisson, sans autre lumiére que le jour qui entre par la porte, laquelle ressemble assés à l'ouverture d'un four. Ils n'ont aucune notion de religion, & vivent comme les bêtes, sans avoir rien qui les retienne. Ils boivent jusqu'à l'excès, quand ils peuvent avoir de l'eau-de-vie, & le plus beau présent qu'on puisse leur faire, est cette liqueur, ou du tabac, qu'on échange très avantageusement avec eux pour des fourures. Ils paroissent ne connoître la valeur d'aucune chose, excepté de l'argent monnoyé, dont nous avons trouvé quelques piéces dans ce pays.

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

L'Auteur part pour la Sibérie.

On nous dit que nous avions ſept traîneaux, qui fut tout ce qu'ils en purent raſſembler, & nous en chargeames un de près de quatre milliers de tabac, d'eau-de-vie, d'or, d'argent, & de cuivre. Je me mis dans un autre vis-à-vis du Supercargo: nos Ecrivains, les deux guides de Borandie, & nos Matelots, dont nous avions pris un de chaque vaiſſeau, ſe partagerent dans trois: un Marinier monta dans un, avec du tabac & de l'eau-de-vie; enfin le dernier fut chargé de nos proviſions, & de pluſieurs autres choſes néceſſaires. Lorſque nous fumes tous bien établis dans nos voitures, nous nous mimes en route, & nous fimes environ vingt lieues en huit heures, traverſant des plaines, des forêts, des valons, & des montagnes, ſans rencontrer aucune créature vivante. Nous fimes halte après cette courſe, pour raffraîchir nos Rennes avec de la mouſſe, & nous mêmes avec du bœuf & du biſcuit, pendant que nos Borandiens, qui n'aimoient pas notre nourriture, mangerent du poiſſon ſec trempé dans de l'huile, après quoi nous allâmes tous boire de l'eau

à

à une fontaine voiſine, & nous terminâmes le feſtin par un coup d'eau-de-vie. Quand notre repas fut fini, nous remontâmes dans nos équipages, & après une courſe de trois heures, nous arrivâmes à un grand village bien bâti, au pied d'une montagne. Nous fumes obligés de nous ſéparer, parce qu'une ſeule Cabane ne pouvoit nous contenir tous. Nous couchâmes ſur des peaux d'Ours; notre tabac & notre eau-de-vie nous procurant une très bonne reception, & après avoir dormi ſix à ſept heures, nous allâmes voir les habitants pour commercer. Pour quelques piéces d'argent & de cuivre, nous achetâmes ſept paires de martres, trois cents écureuils gris, & deux douzaines d'hermines, outre pluſieurs peaux de Loups & de Renards blancs. Nous trouvâmes que le tabac n'étoit pas en auſſi haute eſtime en cet endroit, que ſur la côte, ce qui ne nous fit aucune peine.

VOYAGE au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

CHAPITRE VI.

L'Auteur continue ſon voyage par terre : Il trouve quelques reſtrictions miſes ſur le commerce des Martres : Barque conſtruite ſans aucun fer ; Danger d'acheter des Martres d'autres que du Czar : Induſtrie des habitants de Vitorza : Voyage à Pezora dans un des vaiſſeaux du pays ; L'Auteur & ſa Compagnie y ſont très bien reçus : Ils ſe mettent en route pour la Siberie.

Mœurs des habitants.

LA chaſſe & la pêche ſont les ſeuls amuſements, & l'unique occupation de ces peuples. En Eté ils mangent leurs mets bouillis, ou grillés ſur les charbons, & ils en conſervent aſſés dans cette ſaiſon, pour en avoir ſuffiſamment durant l'Hiver. Ils les font ſécher au Soleil, coupés par morceaux ſur les toîts de leurs Cabanes, & ils n'y font pas d'autre apprêt. Ces Cabanes ſont baſſes, avec des toîts plats, couverts de gazon, ou de branches d'arbres ;

ils changent de demeure comme les Kilops. Ils ſont très ſtupides & brutaux, ſans la plus légere idée de religion : leurs habits ſont de peaux d'Ours blancs, qui leur deſcendent juſqu'au gras de la jambe, & ils portent une large ceinture autour du corps. La ſeule différence qu'on remarque entre les hommes & les femmes, qui ſont très habiles à la chaſſe, eſt qu'elles ont leurs cheveux treſſés ſur leurs épaules. Les deux ſexes portent un carquois ſur le dos, avec une pierre qui coupe comme un razoir, attachée à leur ceinture. Les cordes de leurs arcs ſont tirées de l'écorce d'un certain arbre, & ils portent ordinairement à la main un gros bâton pointu, qui leur ſert d'arme défenſive.

Lorſque nous eumes terminé nos affaires dans ce village, nous primes chacun congé de nos hôtes avec un verre d'eau-de-vie, & nous montâmes dans nos traineaux. Nos Rennes coururent environ neuf heures ſans s'arrêter, juſqu'à ce qu'elles nous euſſent conduits à un village de quelques huttes, que nous trouvâmes abandonnées. Nous y demeurâmes

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

environ trois heures pour nous rafraichir, & pour faire repoſer ces animaux, après quoi nous continuâmes notre voyage. Nous fumes quinze heures ſans voir aucune créature humaine, ni rien qui marquât que le pays fût habité: mais enfin nous apperçumes trois Chaſſeurs ſur le penchant d'une colline. L'un d'eux étoit habillé comme les Moſcovites, avec une longue robe, relevée & attachée autour de ſon habit par une ceinture de quatre pouces de large. Cet habillement étoit blanc, bordé d'une belle fourure noire, ſon chapeau étoit auſſi de Renard noir, aſſés reſſemblant à un bonnet de Matelot: ſa culotte & ſes bas étoient de peau de Rennes, & ſes ſouliers reſſembloient à ceux qu'on porte à Varanger. Les deux autres étoient équipés comme nous de peau d'Ours blanc, avec le poil en dehors. Ces derniers portoient derriere eux des fourures d'hermine, de martre, de peaux de Loups, de peaux entieres de Renards, & de peaux d'Ours, avec la queue pendante: le premier ne portoit qu'une douzaine de corbeaux blancs, & ſept martres pendus à ſa

ceinture. Nous fumes très ſurpris de voir qu'il vint au-devant de notre guide Borandien, auquel il parla quelque temps, lui donna place dans ſon traineau, & nous quitta.

L'Auteur eſt reçu très favorablement à Vitorzâ.

Ni le Supercargo, ni moi nous ne ſavions que penſer de cette complaiſance, cependant nous continuâmes à courir encore une heure ſans trouver aucun ſigne d'habitants. Enfin nous arrivâmes au ſommet d'une montagne fort haute, & nous découvrimes au pied pluſieurs maiſons bâties les unes près des autres, qui formoient une petite ville, d'où l'on voyoit diſtinctement la mer. Lorſque nous y fumes arrivés, nous jugeâmes par les reſpects qu'on rendoit au Chaſſeur, & par l'empreſſement qu'on marqua, à ſuivre les ordres qu'il donna pour nous, que ce devoit être un homme de conſidération.

Il nous reçut très gracieuſement dans ſa maiſon, nous vendit quelques belles fourures, & enſuite envoya ſon valet dans la ville, pour s'informer ſi quelqu'un vouloit trafiquer pour du tabac, ou de l'eau-de-vie. Il nous amena un aſſez grand

nombre de Marchands, & nous y achetâmes plus de quinze cents peaux de toutes ſortes, excepté des martres, parce que perſonne ne peut en vendre, autre que les Officiers qui préſident aux magaſins publics, & qui ſont établis par l'autorité du Czar pour régler ce trafic. Ceux qui oſeroient le faire ſans une permiſſion particuliére, ſeroient ſévérement punis; & ſi l'on découvroit que quelqu'un voulut paſſer de ces peaux en fraude, on confiſqueroit toutes les autres marchandiſes qu'on trouveroit dans ſes magaſins.

Commerce des martres défendu ſévérement.

Notre charge étoit trop conſidérable pour un traineau, notre hôte nous prêta une petite barque, pour une quantité raiſonable de tabac & d'eau-de-vie. Il la fit monter par quelques-uns de ſes gens, & ſous leur conduite, aidés d'un de nos mariniers, qui les accompagnoit, & qui étoit très expert, nous jugeâmes que nous pouvions ſans crainte lui faire regagner nos vaiſſeaux, quoique nous en fuſſions éloignés de plus de cent lieues. Cette barque étoit en pointe par les deux bouts, & large au milieu comme une gondole,

entiérement de bois, joint avec des chevilles, ſans qu'il entrât aucun fer dans ſa conſtruction, pas même un ſeul clou. Les deux ancres étoient auſſi de bois, & d'un poids conſidérable: au milieu du bâtiment il y avoit un mât de ſapin, auquel étoit attaché un morceau d'une étoffe groſſiére faite d'écorce d'arbre, pour tenir lieu de voile. Les cordages étoient de la même matiere, ainſi que les cables qui étoient aſſés forts. Comme il n'y avoit aucun Officier dans le voiſinage, lorſqu'elle fut prête à partir, nous embarquâmes ſecrettement à bord trente paires de peaux de martres, que nous payâmes argent comptant à notre hôte, & elle ſe mit auſſi-tôt en route. Cet homme couroit de très grands riſques, & ſi l'on fut venu faire la viſite, elle auroit occaſionné ſa ruine, puiſque dans ce cas, non-ſeulement il auroit été puni corporellement, mais on l'auroit envoyé avec toute ſa famille travailler aux mines de la Siberie.

Deſcription de cette ville.

Quand la barque fut hors de notre vue, le Supercargo, les deux Ecrivains, & notre hôte ſe mirent à boire, pendant qu'avec deux ma-

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

riniers j'allai me promener pour voir la ville. Elle ſe nomme Vitorza, la ſituation en eſt très agréable, ayant une montagne de chaque côté, qui s'éleve à une lieue de hauteur. Les maiſons ſont bâties & bien couvertes d'os de poiſſon, dont les entre-deux ſont garnis de mouſſe, & en quelques endroits plus expoſés au vent, on met du gazon, proprement arrangé : ſur le haut du toit, on fait une eſpèce de treillis, pour donner paſſage à la lumiére, & la porte, de même que celles que nous avions déja vues dans les autres endroits du pays, reſſemble à l'ouverture d'un four.

Les habitants ſont petits, baſannés, avec le nez plat, & les traits mal conformés : les femmes & les enfants paroiſſent induſtrieux, ils s'occupent à faire des voiles, ou des filets pour la pêche avec des écorces d'arbres, en ſe ſervant d'aiguilles d'os de poiſſon, pendant que d'autres travaillent à différents ouvrages armés de couteaux & de haches.

Nous n'avions pas encore vendu la moitié de ce que nous avions ap-

porté, & nous étions dans un pays abondant en fourures, ce qui nous engagea à tenir conseil, pour décider de ce que nous ferions. Nous convinmes après un mur examen, que puisque notre Commission pour ce commerce, & pour les découvertes, étoit très étendue, nous irions aussi loin que nous trouverions à trafiquer avec avantage, & tant que nous aurions de l'argent comptant, du tabac & de l'eau-de-vie. Après avoir pris cette résolution, nous renvoyâmes nos guides avec les Rennes & les traineaux, & nous les chargeâmes de trois lettres pour les Capitaines, dans lesquelles nous leur marquâmes notre succès, & notre résolution. Ensuite, avec le secours de notre hôte de Vitorza, qui eut la complaisance de s'embarquer avec nous, nous louames une barque pour nous conduire à Pezora, ville Capitale d'une Principauté de même nom, sur la côte Septentrionale de la mer de Moscovie. Nous y arrivâmes en quinze heures, sans avoir perdu le rivage de vue.

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1613.

Les plus considérables d'entre les Moscovites de ce pays, sont durs,

Caractere des habitans.

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

jaloux, & ſans aucune politeſſe. Je dis les plus conſidérables, parce qu'il n'y a preſque aucun Gentilhomme, ou Noble dans tout le pays. Auſſi ne fumes nous pas ſurpris de voir un Receveur des droits à Pezora, prendre le titre de Gouverneur, & être regardé comme le Premier de la ville. Nous lui fimes une viſite au Château, où il nous régala de vieux hydromel très bon, ce qui fut ſuivi d'eau-de-vie, & de pain d'épices, eſpèce de colation, fort en uſage dans toute la Moſcovie. Il étoit chargé de la vente des Martres du Czar, & nous achetâmes tout ce qu'il en avoit, conſiſtant en cinq zimmers, dont chacun contient quinze paires. Il y en avoit deux plus noirs que du jai, & les plus belles que j'aie jamais vues : il nous les vendit mille écus, & nous donna le reſte pour huit cents. Toutes ces peaux étoient marquées des armes Ducales de la Ruſſie. Lorſque nous l'eûmes payé il nous régala ſplendidement de gibier, de chair de jeunes Rennes, qui avoit très bon gout, & de poiſſon frais, parce qu'à notre arrivée il avoit envoyé deux barques pour pêcher, &

pour être en état de nous bien recevoir. Après ce repas nous paſſâmes huit heures à boire de l'eau-de-vie & de l'hydromel. Je me ſerois ſurement enivré, ſi je n'avois mangé un morceau de biſcuit de temps en temps, quoiqu'à dire la vérité le pain des Moſcovites ſoit excellent. Enfin en ayant tous un peu plus qu'il n'étoit convenable, nous nous couchâmes ſur des peaux d'Ours blancs, parce qu'il n'y avoit pas d'autres lits, & nous y dormimes très bien ſix ou ſept heures. A notre reveil, on nous préſenta à chacun une raſade d'eau-de-vie.

Après avoir déjeûné, un Officier eut ordre de nous accompagner dans la ville, & nous fimes cette promenade, tant pour ſatisfaire notre curioſité, que pour trafiquer avec ce peuple. Nous trouvâmes bien-tôt un grand nombre de Marchands, & pour quatre cents ducats nous achetâmes cent vingt peaux de Loups, & cinq cents de Renards, les unes & les autres blanches, deux cents fouines, ou faux martres, deux mille écureuils gris, & quarante-huit hermines: nous payâmes moitié en cui-

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

vie, qui nous embaraſſoit, & le reſte en eau-de-vie & en tabac. Toutes nos marchandiſes furent portées à la maiſon du Gouverneur, où elles furent miſes en balots couverts d'une étoffe pareille à celle des voiles de notre barque, & on les chargea ſur un petit vaiſſeau, à la garde de nos Ecrivains, & de trois Borandiens, dont le Gouverneur, qui nous les avoit loués dix ducats, nous garantit la fidélité. Outre le ſalaire qu'il leur donna pour le voyage, nous leur fimes préſent à chacun d'un morceau de tabac.

Lorſque notre bâtiment eut mis à la voile, ayant le vent à l'Eſt-Sud-Eſt, nous nous remîmes encore à boire, & la quantité que notre hôte de Vitorza en prit pouvoit exciter la ſurpriſe. Nous y reſtâmes plus de quatre heures, & nous nous jettâmes enſuite ſur nos peaux d'ours pour repoſer. Le lendemain matin, ſur la demande que nous lui avions faite, il nous fit avoir ſept ſimples traîneaux & autant de Rennes pour nous conduire en Sibérie, avec les proviſions néceſſaires pour gagner Papinowgorod, ville frontiere du

Pezora & de la Sibérie. Le Gouverneur nous donna un de ſes domeſtiques, avec ordre de nous eſcorter juſqu'à la premiere ſtation, qui n'étoit qu'à ſept lieues, & de voir ſi on nous y recevroit bien ; ce qui ne nous coûta que quatre ducats : en partant le Gouverneur nous força encore de boire cinq à ſix raſades d'eau-de-vie.

Il entre en Siberie.

Nous montâmes enſuite dans nos traîneaux, & nous courumes pendant quatre heures par des chemins non battus, & fort coupés, ſans rencontrer autre choſe que quatre ours blancs, d'une groſſeur énorme, qui nous traverſerent, & ſe réfugierent dans un bois voiſin. Environ deux heures après, nous nous arrêtames à un village, dont nous jugeâmes que tous les habitants étoient à la chaſſe, parce que nous trouvâmes toutes les cabanes vuides. Nous mîmes pied à terre pour nous rafraîchir ; & en même temps, il arriva ſix familles qui revenoient de chaſſer, avec une aſſez bonne priſe. Ils avoient ſix peaux d'ours, quatre de loup, deux hermines & quatre martres. Ils auroient pris la fuite d'abord qu'ils nous virent, ſi

le domeſtique du Gouverneur de Pezora ne les eût appellés dans un langage qu'ils entendoient, leur diſant que nous étions des marchands amis, chargés pour Papinowgorod, & que nous faiſions commerce de peaux. Ils quitterent alors leur timidité; & après avoir ſatisfait leur curioſité, en nous regardant fixement, parce que notre langage, notre figure, & nos habits leur étoient entierement nouveaux, ils nous vendirent toutes les peaux dont ils pouvoient diſpoſer pour du tabac & de l'eau-de-vie : enſuite ils nous fournirent des Rennes & des traîneaux, pour nous conduire à l'embouchure de la riviere de Papinowgorod.

CHAPITRE VII.

L'Auteur rencontre cinq exilés dans les bois de Sibérie, du nombre desquels étoit un Gentilhomme de sa connoissance : la cause de son bannissement : Dureté de la vie de ces malheureux : Description de leurs huttes : L'un d'eux donne à l'Auteur un manuscrit très curieux : Les Danois achettent quelques faux martres & des Renards blancs : ils quittent les exilés, & continuent leur voyage : Danger auquel ils sont exposés : Ils arrivent à la ville de Papinowgorod, où ils sont très bien reçus du Gouverneur & de sa femme : Cérémonie singuliere que fait cette Dame.

L'Auteur rencontre cinq exilés.

NOUS quittâmes les bords de la riviere de Pezora, que nous avions suivie depuis quelque temps, & nous gagnâmes celle de Papinowgorod, par des chemins presque impraticables, tant ils étoient pleins de bois & de montagnes. Après avoir couru environ trois heures, comme nous

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

approchions d'un bois fort ſerré, nous vîmes cinq hommes habillés de peaux d'ours blancs comme les Moſcovites, dont chacun portoit un fuſil, & un couteau à gaine à ſa ceinture, avec une bourſe de l'autre côté.

Notre guide qui étoit très bon, les voyant avancer fit arrêter nos Rennes : quand ils furent à la portée de la voix, un d'eux nous ſouhaita le bon jour en langue Allemande, diſant qu'il voudroit être auſſi libre que nous. Notre Supercargo, natif de la Baſſe-Allemagne, attiré par le ſon de ſa langue maternelle, regarda attentivement celui qui nous parloit, ſauta hors du traîneau, le prit dans ſes bras, & l'embraſſa tendrement, reconnoiſſant en lui un de ſes amis intimes, qui avoit été banni par le Czar pour la chaſſe des martres, qui eſt un crime capital.

Il reconnoît un de ſes amis.

Pendant qu'ils s'entretenoient, j'eus le temps d'examiner les autres : j'en remarquai particulierement un dont les traits ne me paroiſſoient pas inconnus, quoique je n'en euſſe qu'une idée confuſe, ſans pouvoir me rappeller qui il étoit. Il me demanda

en François d'où je venois, & où j'allois, en me faisant souvenir que nous nous étions connus à Stockholm. Aussi-tôt qu'il m'eut dit son nom, je le reconnus pour un Gentilhomme de Loraine, qui avoit été Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service Moscovite, m'avoit rendu service en plusieurs occasions, & même m'avoit offert de me procurer un bon poste à Moscou. Il étoit excessivement changé depuis que je ne l'avois vu, couvert d'habits grossiers, avec la barbe longue & la tête chauve, & accablé par une profonde mélancholie, qui l'avoit réduit presque à l'état d'un squelette.

Je fus vivement touché de le voir dans cet état, après l'avoir connu lorsque sa naissance, son rang, son mérite & sa fortune le faisoient généralement respecter; & je ne pus retenir mes larmes. Il me dit que le Czar avoit eu d'injustes soupçons sur sa fidélité, & qu'il étoit exilé pour trois ans. La description qu'il me fit des peines qu'il souffroit dans ce climat stérile, auroit touché les cœurs les plus insensibles. Il les partageoit avec ses compagnons, dont

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

un avoit été Major-Général ; le ſecond, Receveur-Général dans les Etats du Czar ; & le troiſieme, un homme d'un état également conſidéré.

Miſere des exilés.

Il ſe paſſoit peu de jours qu'ils ne fuſſent attaqués de quelques bêtes ſauvages qui marchent ordinairement par troupes pour chercher leur proie. Ils n'avoient d'autre ſubſiſtance que celle qu'ils pouvoient ſe procurer, parce que dans ce pays, donner du ſecours aux exilés, eſt un crime ſuivi d'une punition ſévere. Ils étoient condamnés à fournir aux Officiers du Czar un certain nombre de martres ; & s'ils y manquoient, on les fouettoit durement avec des lanieres de cuir, juſqu'à ce qu'ils euſſent le corps tout couvert de ſang, ce qui, joint à la rigueur du climat, & à la fatigue qu'ils ſouffroient par l'inclémence des temps, rendoit leur vie plus miſérable qu'il n'eſt poſſible de l'exprimer. Ils déclamoient fortement contre le Czar, & proteſtoient que lorſque le temps de leur exil ſeroit fini, ils ne ſongeroient qu'à ſe mettre hors de ſa puiſſance, & à s'éloigner de ſes Etats. Nous leur offrimes

de faire nos efforts pour faciliter leur évasion ; mais ils nous répondirent que cela étoit impossible, parce que toutes les frontieres étoient garnies de forts, dont les Commandants connoissoient parfaitement leur visage, & que la mort la plus cruelle qu'on pût imaginer, seroit la punition qu'on leur feroit souffrir, ainsi qu'à nous s'ils essayoient de profiter de nos offres.

Après nous être rafraîchis avec eux sur la mousse, au moyen des provisions que nous avions apportées, nous résolumes de demeurer encore quelques heures, ne pouvant nous résoudre à quitter si promptement des gens que nous avions vu dans un état brillant, quand la fortune les combloit de ses faveurs. Mon inclination me portoit à rester quelque temps avec eux ; mais il n'en étoit pas de même de mes compagnons, qui n'avoient pour objet que le profit du commerce qu'ils feroient dans ce voyage, au lieu que je cherchois particuliérement à satisfaire ma curiosité. Je connoissois le Lieutenant-Colonel pour un homme d'un excellent jugement, & très en état de répondre à toutes les questions que

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

je pourrois lui faire ſur la Ruſſie, & ſur les pays où il avoit demeuré; & j'en aurois été d'autant plus flatté, que les obſervations d'un homme auſſi ſenſé, & qui avoit autant d'expérience, auroient donné un nouveau poids à mes propres remarques. On pourroit croire que le déſir de paſſer quelque temps avec ces infortunés, étoit uniquement fondé ſur celui d'acquérir ces connoiſſances; mais je puis proteſter que j'étois encore plus fortement entraîné par celui de contribuer à la conſolation de malheureux que je croyois dignes d'un meilleur ſort.

Leurs habitations.

Ils furent très ſatisfaits de voir que nous voulions paſſer quelque heures en leur compagnie; & pour nous y encourager, ils nous conduiſirent à cinq petites huttes qu'ils avoient élevées dans le bois voiſin, & où ils ſe retiroient ſéparément quand ils vouloient ſe livrer à leur mélancholie, & s'entretenir dans les douces idées d'un avenir plus heureux, ou dans les triſtes réflexions ſur leur miſere actuelle. Il y avoit aſſez de place pour nous recevoir tous; & nous ordonnâmes à nos guides de déhar-

nacher nos Rennes, & d'y apporter nos marchandiſes. La compaſſion & le reſpect furent les motifs qui nous engagerent à cette viſite, le Super-cargo & moi; mais nos compagnons y furent attirés par l'eſpérance d'y acheter quelques bonnes fourures. Ces Meſſieurs nous dirent qu'ils en avoient de très belles indépendamment de quelques martres, qui étoient reſervés pour le Czar, & dont ils ne pouvoient par conſéquent diſpoſer.

La ſtructure de ces cabanes nous prouva évidemment que la néceſſité eſt la mere de l'invention. Elles étoient plus hautes que toutes celles que nous avions vues juſqu'alors dans notre voyage, & beaucoup plus commodes, ayant chacune deux ou trois chambres avec des treillis au mur pour donner entrée à la lumiere. Elles étoient conſtruites en ſapin, & pavées d'os de poiſſon fort épais; ce qui faiſoit paroître le plancher auſſi beau que de l'ivoire. Il y avoit au deſſus un bouquet d'arbres aſſez agréables; & pour les défendre des attaques des bêtes ſauvages, ils y avoient fait un foſſé, paliſſadé avec

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

de forts poteaux, & des pieces de bois traverſantes, dont le deſſus étoit garni d'os de poiſſon qui formoient comme autant de lances, enſorte que lorſque leurs portes étoient fermées, ils étoient autant en sûreté que dans une place fortifiée. Ils avoient au dedans un magaſin de biſcuit, de chair de Rennes ſalées & d'hydromel, avec tous les uſtenſiles néceſſaires pour la chaſſe & pour la pêche.

Pendant que le reſte de la compagnie s'amuſoit à boire, le Lieutenant-Colonel, qui étoit un homme fort ſobre, & moi, nous nous retirâmes dans une autre hutte pour renouveller avec plus d'agrément notre ancienne connoiſſance. Il me dit que ſon intention étoit de retourner dans ſa patrie, quand le temps de ſon exil ſeroit fini; & il me donna ſon adreſſe en Loraine. Sa converſation me fut très agréable; & le feu qu'il mit dans la deſcription qu'il me fit du ſéjour affreux qu'il habitoit, & de la barbarie de la nation, m'en rendit la peinture encore plus frappante. Je le priai de me faire part de quelques obſervations ſur les uſages, les diſpoſitions

& les mœurs des Moſcovites, en lui diſant que j'avois deſſein de donner au public la Rélation de mon voyage, & qu'une deſcription des parties intérieures, dont je n'avois pas le temps de m'inſtruire perſonnellement, le rendroit beaucoup plus intéreſſant.

L'un d'eux donne un Manuſcrit à l'Auteur.

Il me répondit que nous avions trop peu de temps pour nous entretenir ſur un ſujet auſſi étendu : mais il ajouta qu'il avoit écrit ſes obſervations ſur les différentes Provinces de cet Empire pendant ſeize ans qu'il y avoit demeuré ; & ouvrant une caſſette, il me donna un manuſcrit qui contenoit environ vingt feuilles. Je refuſai d'abord de l'accepter ; mais il inſiſta à me le faire prendre, en diſant qu'il ne pouvoit lui être d'aucun uſage, parce que les maux qu'il y avoit ſoufferts, lui avoient donné un tel dégoût pour ce pays, que lorſqu'il en ſeroit ſorti, le moindre ſouvenir lui ſeroit affligeant. C'eſt à ces Mémoires que le public eſt redevable de ce que j'ai ajouté ſur les mœurs & la politique de la Ruſſie, ainſi que ſur ce qui regarde la Sibérie.

Comme ils m'ont paru auſſi utiles,

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

qu'exacts & amuſants, j'ai fait mes efforts pour les rendre plus conformes au goût général, en retranchant quelques détails, & quelques répétitions inutiles. Les réflexions du Lieutenant-Colonel ſur les hommes & ſur les autres objets, ſont auſſi juſtes que judicieuſes ; & il y a joint de temps en temps quelques particularités de l'Hiſtoire de Moſcovie ; ce qu'il a fait avec d'autant plus de facilité qu'il parle & écrit la langue du pays auſſi exactement & auſſi élégamment que les meilleurs littérateurs. Il eſt vrai qu'il ne faut pas un grand effort pour les ſurpaſſer ; & qu'en général les Moſcovites ne ſe piquent pas d'être ſavants. Ils ont même un mépris inné pour la littérature ; & leur Clergé eſt auſſi brute & auſſi ignorant que leurs laïques.

Lorſque nous eumes parlé aſſez long-temps, mon ami & moi, nous nous jettâmes pour dormir ſur les peaux d'ours ; & nos compagnons en firent de même quand ils furent las de boire.

Le lendemain nous nous levâmes matin, & accompagnés des cinq exilés, chacun de nous étant armé d'un fuſil,

fusil, nous traversâmes les bois, & nous examinâmes les pieges, pour voir ce qui avoit été pris dans ceux qu'on avoit tendus le soir. Nous n'y trouvâmes que quelques fouines grises, & environ une douzaine de renards blancs; mais nous ne voulumes pas nous fatiguer à chasser, parce que nous avions dessein de continuer notre voyage l'après-midi.

Il continue son voyage.

Nous retournâmes donc aux huttes; nous dînâmes de bon apétit avec nos hôtes; nous bumes amplement, & nous primes congé d'eux, très fâchés de ne pouvoir contribuer au soulagement de gens d'autant de mérite. Ils nous forcerent en partant d'accepter quelques hermines, des peaux d'ours, de renards & de loups, pour lesquelles ils ne voulurent pas recevoir d'argent: mais nous insistâmes à leur faire présent de tabac, d'eau-de-vie & d'étoffes; & nous eumes soin de faire ensorte que ce que nous donnions excédât la valeur de ce que nous avions reçu. Les larmes furent réciproques lorsque nous partimes; & quand nous eumes enfin dit le dernier adieu, nous montâmes sur nos traîneaux,

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

& nous continuâmes notre route avec la promptitude ordinaire.

Après environ trois heures de courſe nous arrivâmes à cinq ou ſix huttes, habitées par dix ou douze gens du pays, qui nous vendirent tout ce qu'ils avoient de peaux : mais en reprenant les bords de la riviere de Pezora, nous trouvâmes que les villages étoient plus fréquents, quelques-uns abandonnés, & d'autres avec les habitants. Par-tout où nous rencontrâmes du monde nous y achetâmes des fourures, ſoit pour de l'eau-de-vie, ſoit pour de l'argent ; mais perſonne ne voulut ſe haſarder à nous vendre des martres. Enfin nous arrivâmes à une chaîne de montagnes très rudes & très hautes, toujours couvertes de neiges, qui ſéparent la Sibérie de la Borandie.

Stérilité du pays.

Ce voyage fut le plus fatigant, le plus déſagréable & le plus dangereux que nous euſſions encore fait. Nous y trouvâmes l'air très mal ſain, la terre abſolument ſtérile, & les chemins fréquentés uniquement par les ours blancs & par les loups, qui nous firent ſouvent craindre pour notre vie : cependant je crois que

ces animaux nous craignoient autant que leur vue pouvoit nous effrayer ; car ils prenoient la fuite de toutes parts, épouvantés peut-être par l'éclat de nos armes, que nous tenions toujours disposées à notre avantage.

Après avoir marché pendant plus de douze heures dans ces montagnes, qui fatiguoient beaucoup nos Rennes, nous descendimes dans un village de Sibérie, dont les habitants portoient des chemises de lin, des botines étroites, & des habits de peaux d'ours avec le poil en dehors. Ils nous parurent moins barbares que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, nous reçurent très bien, & nous demanderent poliment quel étoit notre pays, quelles affaires nous attiroient dans le leur, & en quel lieu nous allions. Quand nous eumes répondu à leurs questions, ils nous vendirent toutes leurs peaux argent-comptant, nous régalerent de gâteaux de riz, de pain d'épices, & de chair séche d'ours & de loup nous bumes assez pour ranimer notre courage, & nous nous couchâmes ensuite sur des peaux d'ours, dans des maisons bâties comme celles de

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

Laponie. A notre lever, ils nous préſenterent à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous nous mimes enſuite en route pour Papinowgorod, où nous arrivâmes en vingt heures.

Il arrive à Papinovvgorod.

Le Gouverneur de cette ville, inſtruit de notre arrivée, envoya auſſi-tôt s'informer de notre pays, & des affaires qui nous faiſoient venir dans le ſien. Nous nous rendimes au château, & nous répondimes à toutes ſes queſtions, de maniere qu'il en parut très content. Quand il ſut que nous étions des Marchands Danois, & que nous venions acheter des fourures, il nous reçut avec amitié; & voulant nous marquer une attention particuliere, il fit venir ſa femme pour nous entretenir; complaiſance très rare dans ce pays.

Politeſſe ſinguliere de la femme du Gouverneur.

Elle parut avec une bouteille d'eau-de-vie dans une main, & une taſſe d'argent dans l'autre. Elle étoit ſuivie d'une fille qui portoit un plat avec du pain d'épices. Nous la ſaluâmes à la façon des Moſcovites, en courbant notre tête; elle défit un de ſes nœuds de manche qu'elle laiſſa tomber à terre : notre Supercargo le ramaſſa, le baiſa, & me le donna pour

en faire de même. Elle le reprit ensuite, le ratacha, & nous présenta à chacun une rasade d'eau-de-vie, & un morceau de pain d'épices, s'assit au bout de la table à côté de son mari, où elle resta quelque temps, & lorsqu'elle se fut retirée, le Gouverneur nous regala d'un excellent souper.

Nous passâmes la nuit dans le château où nous dormîmes dans des lits que je trouvai très bons pour le pays. Aussi-tôt que nous fumes levés, le Gouverneur vint à nous avec un valet qui portoit une bouteille d'eau-de-vie, dont il nous fit boire à chacun un grand verre. Il nous montra ensuite ses peaux, & quoiqu'elles fussent les plus cheres de toutes celles que nous avions encore vues, elles étoient très bien choisies & valoient le prix qu'il nous en demanda. Quand il eut disposé de ce qui lui appartenoit, il ordonna à ses domestiques de s'informer de celles qui étoient à vendre dans la ville : Je laissai le Supercargo faire les marchés les plus avantageux qu'il lui fut possible, & je m'amusai à me promener dans la place.

VOYAGE au Nord.

Chap. VIII.

An. 1653.

CHAPITRE VIII.

Deſcription des bâtiments, des habitants & des uſages de Papinowgorod: Les Siberiens ſont très jaloux de leurs femmes: Grande force de leurs loix: L'Auteur & ſa compagnie quittent Papinowgorod, & entrent dans le pays des Samoïedes, qui adorent le Soleil: Ils arrivent ſur la côte de Borandie: Ils mettent à la voile pour la nouvelle Zemble dont les habitants prennent la fuite: Idole nommée Fetizo: L'Auteur eſt attaqué d'une maladie ordinaire en ce pays: conduite prudente qu'il tient pour ſa guériſon: Deſcription de la pêche du cheval-marin: Grand prix de la corne de cet animal.

Deſcription de Papinowgorod.

LES maiſons de Papinowgorod ſont baſſes & mal bâties, de terre ou de bois, dont les fentes ſont remplies de mouſſe. Au lieu de pavé, les rues ſont garnies de piéces de bois très bien jointes. Le pays des environs eſt très fertile, & bien ar-

roſé par une belle riviere, où l'on trouve une grande quantité de diverſes eſpèces de poiſſons excellents. Les gens au-deſſus du commun portent de longues robes avec des manches étroites d'une autre couleur, qui leur tombent juſques ſur les doigts. Ils ont deſſous des culottes & des bas de pareille étoffe. Leurs ſouliers, ou plutôt leurs bottines, ſemblables à celles des Polonois, ſont de cuir, bleu, rouge ou jaune, & boutonnées par le haut. Ils portent des bonnets de drap bordés & facés d'hermine, de martre, & ſouvent de peau de renard noir. Les femmes en général y ſont graſſes, belles & fort agréables: elles ont les cheveux d'un très beau chatain qui leur tombent en boucles ſur les épaules. Elles portent de larges ceintures garnies de perles, & leurs chemiſes ſont de très beau coton avec des manches friſées depuis le poignet juſqu'à l'épaule, enſorte qu'il entre près de cinq aunes de coton dans chacune: auſſi font-elles très peu d'uſage des manches de leurs robes, qui ſont très longues, & ne ſont ſouvent attachées qu'avec des épingles. Ces robes ou habits

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

de deſſus, leur deſcendent juſqu'aux pieds comme ceux des hommes, elles ſont d'étoffe bleue, rouge ou violete bordées de martre, ou de peau de renard blanc.

Mœurs des habitants.

Les naturels de Siberie ſont graves & hardis : ils ſe ſervent très bien de l'arbalêtre, ſont ignorants, groſſiers & avares, jaloux de leurs femmes qu'ils tiennent ordinairement ſous la clef ; quand ils ne le font pas, elles n'oſent ſortir de leur maiſon ſans la permiſſion de leurs maris, & elles croyent qu'ils ne les aiment que médiocrement s'ils ne les battent pas fréquemment, tant la coutume a de force. La religion de ce pays ſe nomme le Nicolaïſme, leurs procès ſont promptement terminés, & leurs loix qui ne ſont pas ſi compliquées ni ſi étendues que les nôtres, les mettent à couvert de tous les détours & de toutes les chicanes qui deshonorent les nations qu'on nomme plus policées. On ne voit point chez eux cette pernicieuſe race des ſuppots de la chicane qui dans nos pays dévorent la ſubſtance d'un plaideur ignorant ou peu ſur ſes gardes, & qui ſous le prétexte ſpécieux de donner aide

à l'innocent, & de ſoutenir le bon droit opprimé, s'enrichiſſent des dépouilles de la veuve & de l'Orphelin. En Siberie le parjure eſt puni ſévérement; le meurtier paye ordinairement de ſa vie; l'adultere de l'un & l'autre ſexe eſt lapidé; & le voleur eſt châtié ſuivant la nature de ſon crime; enfin toutes les cours de juſtice y ſont réellement des cours d'équité. Nous nommons ce pays barbare: mais prenons le flambeau de la raiſon pour en comparer les mœurs avec les nôtres, & jugeons qui mérite le mieux cette épithete.

Lorſque nous eumes fait des balots de nos fourures, parmi leſquelles il y avoit quelques martres que le Gouverneur nous avoit vendues ſecrettement, nous trouvames que nous en avions aſſés pour charger un traineau & la moitié d'un autre. Il nous reſtoit encore un peu de tabac & cinq mille ducats, & nous nous déterminames à retourner à nos vaiſſeaux, en paſſant par le pays des Samoïedes, dans l'eſpérance que nous trouverions en route des occaſions favorables d'en diſpoſer, & d'acquérir une plus grande quantité de fou-

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

rures. Dans cette vue, nous achetâmes du Gouverneur des proviſions pour douze jours, des Rennes pour tout le voyage, & nous chargeames de nouvelle eau-de-vie, parce que nous avions conſommé tout ce que nous avions d'ancienne. Quand nous eumes conclu notre marché, & donné l'argent dont nous étions convenu, nous fumes obligés de boire ce qu'on appelle le vin du marché, ſuivant l'uſage de toute la Ruſſie: nous eumes le verre à la main pendant dix heures, & enſuite on nous laiſſa repoſer.

L'Auteur revient par le pays des Samoïedes.

Le lendemain nous trouvames à notre lever tout diſpoſé pour notre départ. Nous montames ſur nos traineaux, & nous nous mimes en route; nous courumes dix-ſept heures en nous arrêtant de temps en temps pour acheter quelques fourures, & après avoir traverſé les montagnes de Riphée, que nous fumes ſix heures à paſſer, nous entrames dans le pays des Samoïedes, où nous ne trouvames d'abord que d'affreuſes montagnes, remplies de ſapins, de pins & de genevriers, dont la terre étoit couverte de mouſſe en quelques endroits & de neige en d'au-

tres. Nous y voyions de toutes parts des loups, des ours & des renards blancs, ce qui nous jettoit ſouvent dans une terreur aſſés juſtement fondée.

Lorſque nous eumes atteint le ſommet du mont Stolphen, où la riviere de Borſogatz prend ſa ſource, nous trouvames un petit village où nous achetames diverſes ſortes de fourures, particuliérement des caſtors & des loutres. Nous fimes nos efforts pour perſuader aux habitants que nous ne courions aucun riſque d'être fouillés juſqu'à nos vaiſſeaux; ils refuſerent aſſés long-temps de nous vendre des peaux dont le commerce eſt prohibé, mais nous parvinmes enfin à les rendre plus hardis par le ſecours de l'eau-de-vie, & ils nous céderent alors les plus beaux martresque nous euſſions eu dans tout notre voyage.

Religion & mœurs des Samoïedes.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures en commun, avec toute la famille, hommes & femmes, ſur des peaux étendues par terre, dans la principale hute du village, nous fumes éveillés par notre hôte, qui ſe leva & les appella tous. Lorſque je les vis ſortir, la curioſité m'excita à les ſuivre, & je les apperçus derriére

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

la cabane, à quelque diſtance, tous à genoux, les yeux & les mains élevées vers le Soleil levant, comme pour lui rendre un Culte d'adoration, & en effet j'appris depuis, qu'ils regardoient cet aſtre comme un Dieu. Les Samoïedes ſont plus petits, & plus gros que les Lapons & les Borandiens: ils ont la téte groſſe, le nez plat, très peu de traits dans le viſage, & preſque point de cheveux. Les femmes ſont encore plus mal favoriſées de la nature que les hommes: elles vont à la chaſſe comme eux, avec des arcs & des fléches, & y élevent leurs enfants. Leur habillement eſt à peu près le même, excepté qu'elles portent une treſſe de cheveux, qui leur tombent entre les épaules, & elles y joignent une eſpèce de queue de ruban fait d'écorce d'arbre, qui leur deſcend juſqu'aux talons. Hommes & femmes portent un bonnet fouré de peau d'agneau, des culottes de peau d'ours blanc, des bas, des ſouliers, & des jupons des mêmes peaux, qui ne leur deſcendent que juſqu'aux genoux. Par deſſus tous ils portent une peau d'ours noir, dont les pattes pendent

aux quatre coins, & ils la tournent toujours plus du côté droit, que du côté gauche. Elle eſt attachée ſur leurs épaules avec un carquois plein de fléches.

Les Danois partent pour la Zemble.

Après nous être défait de tout ce que nous avions apporté dans ce voyage, & après y avoir acquis de très belles fourures, nous retournâmes en douze jours à nos vaiſſeaux, qui nous attendoient au lieu indiqué ſur la côte de Borandie. Nous y portâmes toutes nos marchandiſes, nous payâmes notre guide, nous nous embarquâmes, & deux heures après nous mimes à la voile avec un bon vent pour la Zemble que nous vimes dès le lendemain. L'après midi nous jettâmes l'ancre près du rivage, à une bonne profondeur, & comme le temps étoit très clair, nous vimes à quelque diſtance environ trente hommes, qui paroiſſoient plus barbares qu'aucuns de ceux que nous euſſions encore rencontrés. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, & à génoux pour adorer le Soleil couchant. Après quelque délibération, il fut décidé que chacun des vaiſſeaux enverroit ſa barque longue pleine

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

d'hommes bien armés, & en état de se défendre s'ils étoient attaqués par ces sauvages, avec lesquels on vouloit essayer si l'on pourroit faire quelque commerce. Je fus du nombre de ceux qu'on choisit pour ce service; mais aussi-tôt que nous fumes descendus, les sauvages se leverent, & déchargerent leurs fléches sur nous, après quoi ils prirent la fuite avec une vîtesse prodigieuse, sans que nous eussions reçu aucun mal, parce qu'ils avoient tiré de trop loin pour nous incommoder.

Idoles du pays.

Nous les poursuivimes autant qu'il nous fut possible, dans l'espérance de faire un ou deux prisonniers, de les bien traiter, & de les renvoyer ensuite pour apprivoiser les autres. Tous nos efforts furent inutiles, nous les perdimes de vue près d'une colline couverte de neiges, cependant nous continuâmes à avancer dans le pays. Nous arrivâmes à un terrein élevé, où nous trouvâmes une Idole, que les habitants appellent Fetizo, & un de nos gens, qui avoit déja été dans le pays, nous assura que le diable rendoit quelquefois des oracles par son organe. Elle étoit de

figure humaine, de bois groſſiérement travaillé, & nous vîmes devant elle deux Zembliens à genoux, mais auſſi-tôt qu'ils nous apperçurent, ils ſe retirerent précipitamment dans un bois de ſapin. La nuit approchoit, nous ne crumes pas devoir les ſuivre, & nous réſolumes de retourner à nos vaiſſeaux juſqu'au lendemain matin.

Maladie & guériſon de l'Auteur.

Cette même nuit je fus ſaiſi d'un violent vomiſſement, & d'une grande douleur de tête, qui dura trois heures, après leſquelles ma gorge devint ſi douloureuſe que je ne pouvois avaller; les glandes en étoient très enflées, ainſi que mes gencives: mes dents devinrent branlantes, mes jambes pouvoient à peine me ſupporter, tant j'avois de foibleſſe, mon eſtomach ne faiſoit plus ſes fonctions, la fiévre me prit avec violence, j'eus des demangeaiſons inſuportables de la tête aux pieds, avec une ébullition de ſang, l'haleine très courte, ne reſpirant qu'avec difficulté. Pour appaiſer ma ſoif, je me ſervis de vinaigre & d'eau mêlés enſemble, mais voyant après deux jours que le mal ne diminuoit point, je jugeai qu'il

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

venoit des glandes pituitaires, enflammées partie par le froid, & partie par l'uſage des viandes ſalées, ce qui avoit dérangé toutes les humeurs. Je m'abſtins auſſi-tôt de toute nourriture où il y eût du ſel : je bus une ceuillerée d'eau-de-vie, & de ſyrop de régliſſe à chaque heure, je me gargariſai la gorge avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre, & je me frottai la bouche de miel roſat. Pluſieurs hommes de notre équipage furent attaqués de la même maladie, & en obſervant cette méthode pour nous traiter, je réuſſis en quinze jours à les guérir, & à me guérir moi-même.

Les autres vaiſſeaux en furent également infectés, & il mourut deux hommes entre les mains des Chirurgiens, qui voulurent les traiter par les ſaignées, & les purgations, ce qui n'eut aucun ſuccès. Alors on fit une conſultation, je fis le rapport de la conduite que j'avois tenue, & je la juſtifiai par des preuves. Elle fut adoptée, & je ne m'en ſuis jamais écarté par la ſuite.

J'ai obſervé dans la pratique de la Chirurgie, que les ſaignées & les

purgations ne doivent point être administrées dans les maladies cacochymiques, ni dans celles qui ſont occaſionnées par de mauvaiſes humeurs qui refluent dans le ſang. Il arrive ſouvent qu'elles cauſent la mort au malade, dont elles affoiblissent la vue, débilitent les nerfs, diminuent la chaleur naturelle, & conſument l'humide radical. Je ne prétens pas cependant condamner entiérement la ſaignée, & je crois qu'il eſt néceſſaire d'en faire deux ou trois dans toutes les maladies de chaleur, ainſi que dans les plethoriques.

Ils vont au détroit de Weygatz.

Après être demeurés ſeize jours ſur la côte de la Zemble, tous les équipages ſe trouverent en bonne ſanté, à l'exception de trois ou quatre hommes, qui même étoient bien près de leur parfaite guériſon, & nous mimes à la voile avec un bon vent pour le détroit de Weygats, où nous voulions faire la pêche des chevaux marins. Nous demeurâmes trois jours ſans en voir aucun, quoique nos chaloupes fuſſent en mer avec huit hommes, non compris les rameurs, armés de harpons, & des autres uſtenſiles néceſſaires, toujours

ſur le qui-vive. Enfin le troiſiéme jour on découvrit trois de ces poiſſons, dont un avoit une groſſe corne au front. Les premiers le frapperent avec leurs harpons, lâcherent de la corde en quantité ſuffiſante, & ſe retirerent pour être hors de ſa portée, tant qu'il ſe débattroit: mais il s'affoiblit bien-tôt, on lui coupa la tête, & on laiſſa le corps en mer, parce que la chair n'en eſt bonne ni à manger, ni à faire de l'huile. On fait la pêche du cheval marin, uniquement pour en avoir les dents, & la corne, qu'on vend beaucoup plus cher que les dents de l'Eléphant, parce qu'elles ſont plus blanches, & ne jauniſſent pas de même. La corne de celui que nous primes avoit dix pieds de long: elle étoit fort peſante, & depuis la racine, qui étoit auſſi large que l'épaule d'un homme. juſqu'à la pointe, elle alloit toujours en décroiſſant, d'une forme torſe très agréable. Une des barques ayant approché de trop près un autre poiſſon pour ne le pas manquer, & ne s'étant pas retirée à propos, fut renverſée d'un coup de la queue de cet

animal, qui commença à en frapper avec fureur, auſſi-tôt qu'il ſentit le harpon. Deux hommes furent noyés par cet accident, cependant nous primes le poiſſon, & quoiqu'il ne nous recompensât pas de la perte de nos Matelots, il nous fut très avantageux, parce que les dents en étoient très groſſes, & d'une grande blancheur.

Quantité prodigieuſe d'Ours.

Après cette avanture nous fumes quatre jours ſans trouver aucuns de ces poiſſons, & nous nous préparions à quitter cette ſtation, quand nous en apperçumes quatre très gros; nous en primes trois, & en douze heures nous en découvrimes cinq autres, dont un étoit à corne. Il s'échapa avec ſes compagnons: mais peu de temps après nous en frappâmes un, dont chacune des dents machelières peſoit vingt-neuf livres. Deux jours après nous en primes encore cinq, entre leſquels il y en avoit un à corne, mais il étoit petit, & n'avoit guéres que ſept pieds de long. Nous fumes enſuite cinq jours ſans en voir, & nous profitâmes d'un vent de Nord-eſt pour faire voile vers les détroits de Weygats,

VOYAGE au Nord. Chap. VIII An. 1651.

dans l'eſpérance de pouvoir le paſſer, ce qui raccourciroit de trois quarts le chemin des Indes Orientales, ſi l'on y réuſſiſſoit. A peine avions-nous fait trente-ſix lieues, que nous nous trouvâmes embaraſſés dans les glaces, & entourés de ces montagnes auſſi de glaces, & toutes couvertes de neiges, qu'on voit toujours à l'entrée de la mer glaciale : on les nomme Pater-noſter, & elles étoient en ſi grande quantité, que nous ne pumes aller plus loin. C'eſt de ces obſtacles qu'on a donné à ces détroits le nom de Weygats, qui en Anglois ſignifie ce qu'on ne peut paſſer. Nous jettâmes l'ancre près terre ſur la côte Orientale de la Zemble : un de nos hommes, qui deſcendit à terre, y fut renverſé par un Ours, qui le ſurprit par derriére : heureuſement nous le vimes, & nous tuâmes l'animal à coups de fuſil, autrement l'homme auroit péri ſans reſſource. Cet accident empêcha le reſte de l'équipage de deſcendre à terre : mais peu de temps après trois autres Ours vinrent à côté du vaiſſeau, & même un d'eux grimpa à bord, quoique nous euſſions cou-

pé les pattes du premier, & que nous euſſions tué le troiſiéme d'un coup de fuſil. Lorſque cet animal monta, un des Matelots qui ſe trouva près de lui, fit un cri affreux, ce qui nous fit prendre les premiéres armes offenſives que nous trouvâmes ſous la main, & cette bête féroce périt bien-tôt ſous nos coups. Nous en tirâmes & tuâmes encore deux autres, qui nageoient près de nous, & nous pensâmes que leur mort nous délivreroit à l'avenir de ſemblables attaques, mais nous fumes trompés dans notre attente. Quelques heures après dix ou douze s'avancerent ſur les glaces le plus près de nous qu'il leur fut poſſible, enſuite ils ſe jetterent dans l'eau, & nagerent directement à notre vaiſſeau : nous réuſſimes à les tuer tous, mais ſemblables à la tête de l'hydre, plus nous en détruiſions, & plus il en venoit ſur nous, qui deſcendoient des hauteurs. Enfin voyant que nous avions affaire à un ſi grand nombre d'ennemis terribles, nous retournâmes à la côte Occidentale de la Zemble, & nous nous dégageames des détroits de Weygats en quinze heu-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

res avec un bon vent d'Eſt; mais ce ne fut qu'après avoir été expoſés à de grands dangers par les montagnes de glaces qui s'oppoſoient à notre paſſage, & qui nous incommodoient exceſſivement.

CHAPITRE IX.

Quelques gens d'équipage deſcendent dans une des Iſles des détroits de Weygats, où ils tuent un grand nombre d'oiſeaux: Deſcription de celui qu'on nomme Penguin: Ils deſcendent à la nouvelle Zemble, & ſe rendent maîtres de quelques-uns des habitants: Forme de barques ſingulières: Habillements de peau d'Oiſeaux: Laideur des habitants de ce pays: Phénoméne étonnant dans l'air: Une violente tempête jette l'Auteur vers le mont Hécla: Il veut examiner cette montagne, & eſt en danger d'être ſuffoqué: Propriété ſinguliére de deux Fontaines en Iſlande. Sentiment abſurde de gens qui prétendent que l'Enfer eſt dans cette montagne: Quelle eſt la

nature du terrein en Iſlande, raiſon de ſa ſtérilité. Habillements, mœurs & coutumes des Iſlandois : Leur penchant à la Négromancie : Deſcription d'une Trombe qui cauſe quelque frayeur à l'Auteur & à ſes compagnons : Leur vaiſſeau arrive en Dannemarck, & eſt déchargé à Chriſtianhaven : Concluſion du journal de l'Auteur par quelques remarques ſur la Corne de Licorne.

QUELQUES hommes de notre équipage deſcendirent à l'embouchure des détroits dans une iſle couverte de ſapins & de geniévriers, où nous tirâmes environ ſoixante Penguins, que nous emportâmes à bord. Cet oiſeau n'eſt pas plus haut qu'un Cigne, mais il eſt beaucoup plus gros, avec un bec aigu, ſous lequel commence une eſpèce de poche qui deſcend en s'élargiſſant juſqu'au milieu de l'eſtomach. C'eſt où l'animal conſerve ſa nourriture, & d'où il la retire pour la manger enſuite à ſon aiſe. Les Penguins ont les pieds plats comme les Oyes, & ſont de couleur brune : la chair en eſt de très bon gout, approchant de

Deſcription des Penguins.

VOYAGE au Nord
Chap. IX.
An. 1653.

celle du Canard ſauvage, mais beaucoup plus graſſe & plus délicieuſe. C'eſt ce que nous avons trouvé de meilleur dans tout notre voyage. Avant de les accommoder nous étions obligés de les écorcher, parce que la peau en eſt épaiſſe & rude.

Les Danois ſe rendent maîtres de deux Zembliens.

Etant demeurés deux jours dans cette iſle, nous levâmes l'ancre, & nous remimes à la voile avec un vent frais de Sud-eſt, qui nous degagea bien-tôt des détroits de Weygatz, & après environ trente heures de cours, nous nous trouvâmes vers la pointe de terre où nous avions vu les Zembliens adorer le Soleil. Le Roi de Dannemarck étoit très curieux d'avoir quelques détails exacts ſur les richeſſes, & ſur la nature de la Zemble; & pour acquérir plus aiſément ces connoiſſances, il avoit ordonné à nos Officiers de prendre quelques naturels du pays. Nous réſolumes d'éxécuter ſes ordres, ſi cela nous étoit poſſible, & pour y réuſſir, trente de nous furent partagés dans les chaloupes. Je dis de nous, parce que j'étois toujours de toutes les expéditions qui pouvoient me faire voir quelque choſe de curieux

ou

ou de nouveau. Nous vîmes bien-tôt un Zemblien dans ſon canot environ à une demi-lieue de terre : mais auſſi-tôt qu'il apperçut que nous ramions à lui, il s'éloigna avec tant de vîteſſe, qu'il y auroit eu de la folie à vouloir ſeulement eſſayer de le joindre. Il gagna le rivage, jetta ſon canot ſur ſes épaules, & prit ſa courſe avec la vîteſſe d'un Cerf, ſans paroître embarraſſé ni par le canot, ni par un dard qu'il tenoit à la main droite. Nous le vîmes monter une colline, & en peu de temps il fut entiérement hors de notre vue. Nous en découvrîmes bien-tôt deux autres plus avant en mer, que nous environnâmes avec aſſés de difficulté, & dont nous parvinmes à nous rendre maîtres ; mais quand ils virent qu'il ne leur étoit plus poſſible d'échaper, ils pouſſerent des hurlements ſi affreux, que je n'en ai jamais entendu de ſemblables.

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

Il y avoit un homme & une femme habillés de peaux de veaux marins, dont le poil étoit tourné en dehors : chaque habit étoit de deux peaux jointes enſemble, qui leur

Leur portrait.

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

tomboient juſqu'aux genoux, & les queues de ces animaux y étoient demeurées pendantes. Leurs culottes ou caleçons étoient fort étroits; l'homme paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans; il n'avoit point de cheveux, mais il portoit une barbe taillée en rond, de poils chatains. Les cheveux de la femme, qui n'avoit pas plus de trente ans, tomboient ſur ſes épaules en treſſes: ſon nez & ſes oreilles étoient ornés de pierres bleues, en forme de pendants. L'un & l'autre étoient d'une laideur exceſſive.

Nous mîmes nos deux priſonniers dans une de nos chaloupes, & nous emmenâmes auſſi leur canot, qui étoit fait de côtes de poiſſon, artiſtement jointes, & proprement couvertes de peaux auſſi de poiſſon, couſues les unes aux autres. Il avoit environ ſix pieds de long, & deux pieds & demi de large, étoit couvert d'une peau de poiſſon, qui laiſſoit ſeulement au milieu une petite ouverture, où ſe plaçoit le conducteur: il tiroit cette peau de tous côtés, l'attachoit fortement autour de ſon corps, de façon que l'eau ne pouvoit y entrer; tenoit le rame entre

ſes mains, & s'abandonnoit à la merci des flots, ſans jamais craindre d'en être ſubmergé.

Ce fut inutilement que nous eſſayâmes d'apprendre quelque choſe de nos deux captifs, trop ſtupides & trop ſombres pour en rien attendre. Voyant qu'ils ne nous étoient d'aucune utilité, nous deſcendîmes à terre au nombre de trente, avec des proviſions pour pluſieurs jours, & nous nous partageâmes en deux Compagnies, éloignés de cent cinquante pas les uns des autres. Nous nous cachâmes dans des cavernes ſous des rochers, & nous mîmes des ſentinelles aux endroits commodes, pour découvrir ſi quelques ſauvages approchoient, dans l'eſpérance de les engager de force, ou par la perſuaſion à nous faire voir leurs habitations.

Ils en prennent deux autres.

Pendant deux jours, nous n'apperçumes aucunes marques d'habitants : enfin nos ſentinelles nous avertirent qu'il en deſcendoit deux d'une colline vers le rivage de la mer. Auſſi-tôt nous nous partageâmes en pelotons à des diſtances convenables, & les Zembliens donnerent dans notre em-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

buſcade, ſans nous voir, & ſans ſe méfier d'aucune trahiſon, juſqu'à ce qu'un de nos compagnons tirât un coup de fuſil. A ce ſignal nous parumes tous; & les Sauvages, voyant qu'il leur étoit impoſſible de fuir, ſe laiſſerent prendre aiſément. Ils étoient habillés l'un comme l'autre, quoiqu'ils fuſſent de différent ſexe : ils portoient des culottes étroites, & une eſpece d'habit dont les manches ne venoient que juſqu'au coude. Cet habillement étoit de peaux de Penguins avec les plumes, excepté en quelques endroits du devant & du derriere de l'habit, où elles étoient arrachées. Leurs bas étoient de peau de veau marin avec le poil en dehors, & ils portoient des bonnets en pain de ſucre.

L'homme paroiſſoit avoir environ vingt-quatre ans : il étoit ſans cheveux & ſans barbe; le viſage large, plat & baſané. Il portoit une hache ſur ſes épaules, un arc à la main droite, & un carquois plein de fleches ſur ſon dos. La femme, âgée d'environ vingt ans, avoit un dard à la main : ſes cheveux tomboient en deux treſſes ſur ſes épaules : ſon

visage étoit orné de deux raies bleues au menton, & de deux autres au front : ses narines étoient perçées de même que ses oreilles, & elle y avoit des anneaux d'os de poisson, ou des pierres bleues aussi grosses que des avelines, mais celles des oreilles n'étoient que de la grosseur d'un pois.

Laideur des Sauvages de ce pays.

Nous fimes de vains efforts pour tirer d'eux quelque instruction sur leurs habitations, & sur ce qui pouvoit nous intéresser. Ils demeurerent toujours obstinés & muets : nous les conduisimes à bord, & nous trouvâmes qu'ils connoissoient très bien les deux premiers, quoiqu'ils fussent habillés différemment. Les naturels de la Zemble que j'ai vu, sont les hommes les plus mépriſables qu'il y ait dans la nature humaine : ils sont plus petits & plus trapus que tous les autres peuples septentrionaux, aussi laids qu'il est possible à l'imagination de le concevoir dans une espece humaine, avec des voix tremblantes, & l'haleine puante, parce qu'ils ne mangent que de la viande sans sel, du poisson, & de l'huile infecte. Leur marche ressemble à celle des canards :

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

ceux que nous primes ne buvoient que de l'eau ; ils haïſſoient l'odeur du tabac, regardoient notre eau-de-vie comme inſipide, & ne voulurent jamais goûter de notre pain, de notre biſcuit, ni de notre bierre. Le bois de leurs arcs & de leurs dards eſt péſant & d'un rouge brun : celui de leurs fleches eſt plus blanc & plus léger. Leurs aiguilles, les pointes de leurs fleches, & leurs autres armes offenſives & défenſives, ainſi que divers inſtruments, ſont faits proprement d'os de poiſſon.

Ils reviennent au Groenland.

On étoit alors à la fin du mois d'Août, & bientôt à celle de l'été : les nuits commençoient à devenir longues, & le froid augmentoit de jour en jour ; ce qui nous détermina à ſonger à notre retour. Nous dirigeâmes en conſéquence notre cours au Sud-Oueſt ; mais le vent nous étant devenu contraire, nous fumes obligés de le changer, & nous gagnâmes la côte de Groenland. Nous jettâmes l'ancre au milieu des flottes Françoiſes & Hollandoiſes, occupées à la pêche de la baleine. Leurs vaiſſeaux s'éloignent rarement du rivage, parce que les baleines, qu'on

prend de la même maniere que les chevaux marins, ſe trouvent ordinairement près de terre. Quand elles ſont priſes, on les coupe en pieces, on ſépare la graiſſe du corps, & on la met dans de grandes chaudieres, où elle ſe fond en huile; ce qui ſe fait preſque toujours dans des huttes, conſtruites ſur le bord de la mer pour cet uſage. Pendant que nous demeurâmes ſur la côte, je vis une baleine qui produiſit trois cents cinquante liv. peſant de la ſubſtance nerveuſe qui en porte le nom; ce qui joint à l'huile qu'on en tira, doit avoir donné un profit très conſidérable aux Entrepreneurs. Notre arrivée en cet endroit fut très heureuſe pour nos priſonniers Zembliens, qui languiſſoient faute d'huile de baleine, parce qu'ils ne pouvoient rien manger ſans cet aſſaiſonnement, & que notre proviſion en étoit épuiſée: nous en primes de nouvelle, à leur grande ſatisfaction.

Après être demeuré deux jours ſur cette côte, nous levâmes l'ancre, ayant le vent Nord-Eſt; & le lendemain vers cinq heures du matin, nous vimes l'un au deſſus de l'autre

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

trois ſoleils, dont l'éclat étoit ſi ſemblable, qu'on pouvoit difficilement diſtinguer le véritable. Ce Phœnomene fut ſuivi d'une violente tempête, qui nous obligea de ployer toutes nos voiles, excepté la mizene, & nous fumes chaſſés de côté & d'autre dans une mer furieuſe pendant un jour & une nuit. Le marinier qui étoit monté au mât pour obſerver, découvrit un grand feu; ce qui lui cauſa une terrible frayeur: mais le Pilote reconnut que c'étoit le mont Hécla en Iſlande; & il ſe détermina à en gagner la côte pour y chercher un port, parce que nous n'étions pas en état de tenir plus long-temps la mer.

Ils arrivent en Iſlande.

Nous arrivâmes vers le rivage de l'Iſlande à la fin du jour, & nous vimes diſtinctement les flammes qui ſortoient en abondance de la montagne, accompagnées d'un grand bruit, qui inſpiroit la terreur & l'épouvante. La mer étoit ſi rude, & la côte ſi remplie de rochers que nous n'aurions oſé approcher de plus d'une lieue de terre ſi nous avions eu un Pilote moins habile: mais comme il connoiſſoit parfaitement les fonds, il

entreprit de nous conduire au Cap Héri, où nous jettâmes l'ancre en sûreté. Un de nos vaiſſeaux briſa ſa proue contre un rocher, & il fut très heureux de ne pas être fendu en deux; l'autre ne reçut aucun dommage. Nous allâmes en grand nombre au village de Héri, d'où nous nous rendimes à Kirkebar, ville aſſez conſidérable de l'Iſlande; & nous y trouvâmes huit ou neuf marchands Danois, qui furent très ſurpris & très contents de nous voir. Ils nous régalerent d'excellent pain, de viande & de vin; & ils nous dirent que la veille ils avoient eu un tremblement de terre ſi violent, qu'ils avoient cru que toute l'iſle alloit être engloutie. Ces Meſſieurs procurerent des chevaux à huit de nous que la curioſité portoit à voir le pays; mais les autres préférerent de ſe divertir avec leurs compatriotes, qui nous fournirent auſſi des guides & des proviſions. Nous marchâmes deux jours en ſuivant différents détours, très rudes & qui n'étoient point fréquentés, ce qui nous conduiſit environ à cinq mille du mont Hécla. Nous y trouvâmes le terrein couvert de cen-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

dres & de pierres-ponces ; & notre guide nous dit que ſi nous allions plus avant, nous tomberions dans des gouffres de feu, parce que le terrein y étoit mouvant, & que nous ne pourrions jamais nous en retirer.

Voyage de l'Auteur au mont Hécla.

Tous ceux qui étoient avec moi furent intimidés par le diſcours du guide, à l'exception d'un marchand Danois, qui nous avoit accompagnés par politeſſe ; & nous réſolumes lui & moi de monter ſur la hauteur, ne voyant alors ni feu ni flamme, & l'air étant calme & ſerein. Nous laiſſâmes nos chevaux à la garde de ceux qui reſterent, & nous nous mimes hardiment en marche, bien réſolus de gagner le ſommet de la montagne, quoique nous fuſſions juſqu'au deſſus du gras de la jambe dans les cendres, dont tout le canton étoit couvert, ainſi que des pierres-ponces. Peu de temps après nous vimes un aſſez grand nombre de corbeaux & de vautours, qui avoient leurs nids près du ſommet de la montagne ; mais à peine avions-nous fait une demi-lieue que le terrein commença à trembler ſous nos pas ; ce qui fut accompagné d'un bruit ſourd, com-

me s'il eût été prêt à fondre. En même temps la terre se fendit en plusieurs endroits, d'où nous vimes sortir des flammes bleues, avec une forte odeur de souffre, qui nous ôta absolument le courage. Nous tournâmes le dos à l'instant, & nous descendimes avec bien plus de diligence que nous n'étions montés, puisque nous fimes en un quart d'heure le même chemin dans notre retraite, que nous avions fait en une heure lorsque nous grimpions sur la montagne. Nous fumes enveloppés en revenant d'un nuage de fumée noire, qui s'éleva de cette montagne, & qui nous couvrit d'une espece de suie, si épaisse que la lumiere du soleil en fut obscurcie. En même temps les flammes, les cendres & les pierres-ponces tomberent de toutes parts autour de nous comme une grêle, & nos oreilles furent frappées des sons les plus horribles & les plus lamentables, qui se répétoient par le secours officieux d'une multitude d'échos dans toutes les parties de la montagne. Nous commençames alors à nous repentir fortement de notre curiosité déplacée, craignant à cha-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An 1653.

que inſtant d'être engloutis dans les ouvertures que nous voyions ſe faire de toutes parts autour de nous.

Nos compagnons rioient de bon cœur, en voyant notre précipitation, & notre figure enfumée; mais leur joie ſe paſſa bientôt quand nous tombâmes comme morts à leurs pieds, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Nous fumes aſſez long-temps avant de revenir à nous, quoiqu'on nous frottât les mains, les narines & les tempes avec du vinaigre: enfin nous fumes rappellés à la vie; & quand nous leur eumes fait la deſcription du danger que nous avions couru, ils regarderent notre retour comme un miracle. Au pied du mont Hécla nous trouvâmes une pierre-ponce auſſi groſſe qu'un muid; notre guide nous dit qu'il en avoit vu d'encore plus groſſes, & ſi peſantes que dix hommes ne les pouvoient mouvoir; que quelquefois le volcan jettoit de l'eau au lieu de flammes, & d'autrefois des pierres-ponces & des cendres.

Fontaines ſingulieres.

Du mont Hécla nous arrivâmes en trois heures de cheval à deux fontaines, éloignées l'une de l'autre

d'environ quinze toiſes. Il y en a une ſi froide que tout ce qui y entre devient auſſi dur que du fer ; ce que j'éprouvai en y trempant une partie d'une petite cane, qui, à mon grand étonnement, fut changée en une matiere auſſi peſante que le fer même, peu de temps après y avoir été plongée ; & il parut auſſi qu'elle en avoit acquis toutes les propriétés.

Environ à trente pieds de diſtance dans l'autre fontaine, dont l'eau eſt d'une chaleur bouillante, nous vimes une eſpece d'animal de couleur rouge, environ de la groſſeur d'un canard, qui ſautoit ſur la ſurface. Il plongea au fond auſſi-tôt que nous le remarquâmes, & reparut quand il fut hors de notre vue. Cette ſubſtance fait toujours la même choſe, à ce que nous dit notre guide ; & jamais on n'en a pu prendre aucune : ſi l'on en croit ſon rapport, elle ſe tient à la ſurface de l'eau quand perſonne n'en eſt proche, & plonge au fond, qui a ſoixante braſſes de profondeur, d'abord que quelqu'un s'en approche.

De ces fontaines, nous gagnâmes la côte de la mer ; & environ une

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1651.

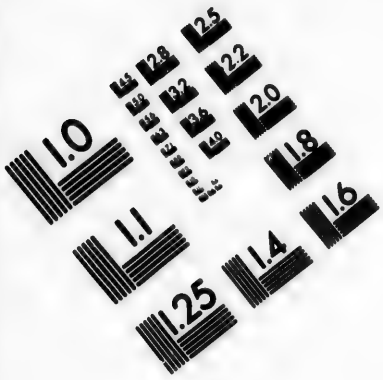
demi-lieue avant d'y arriver, nous entendimes les lamentations les plus plaintives tout le long de la côte. Ces cris reſſembloient aux accens de créatures humaines, tourmentées des plus vives douleurs; & ils étoient ſi lugubres, que le ſang ſe glaçoit dans les veines à les entendre, & que le cœur le plus ferme en étoit effrayé. Ces plaintes imaginaires étoient cauſées par l'agitation des glaces & des eaux, qui, pouſſées violemment contre les rochers par le vent, produiſent ce bruit affreux, qui eſt conſidérablement augmenté par les échos d'un grand nombre de cavernes. La curioſité nous porta à voir ces énormes glaçons, qui ne bordent que ce côté de l'iſle, où ils viennent au mois de Juin, & y demeurent juſqu'en Septembre. Les habitants de l'Iſlande croyent, & notre guide fit ſes efforts pour nous le perſuader, que cette mer eſt le ſéjour des damnés, que les diables plongent dans les eaux glacées pour leur faire éprouver le froid le plus cuiſant, après les avoir tenus long-temps dans les cavernes enflammées du mont Hécla. C'eſt, diſent-ils, dans cette al-

ternative du froid au chaud, & du chaud au froid que consistent leurs tourments.

Le 16 de Septembre nous retournâmes à Kirkebar, où nous nous reposâmes quelques heures. Nous remontâmes ensuite à bord, & nous trouvâmes dans nos vaisseaux le Gouverneur de l'isle avec un Evêque, qui étoient venus nous faire une visite. An. 1653.

Le 19 nous profitâmes d'un vent de Nord, pour mettre à la voile & quitter l'Islande. Cette isle abonde en bestiaux, & a une grande quantité de riches pâturages, dans lesquels vient une herbe nommée Caitophe, dont les troupeaux mangeroient jusqu'à en étouffer, si on les y laissoit autant qu'ils le voudroient; mais on les borne à une certaine quantité. Les campagnes y paroissent vertes & agréables; mais le froid y est si vif par le vent de Nord-est, qui y souffle fréquemment, qu'aucune espèce de grain propre à faire du pain, ne peut y parvenir à maturité; il périt dans la terre, ou lorsqu'il en est sorti. Climat de l'Islande.

Les Islandois mâles & femelles Description des habitans,



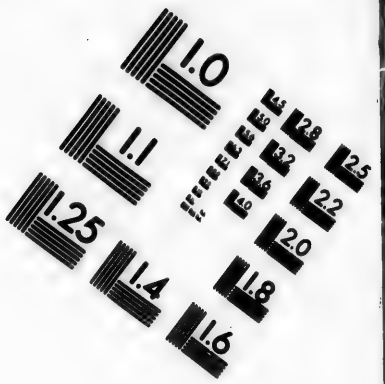
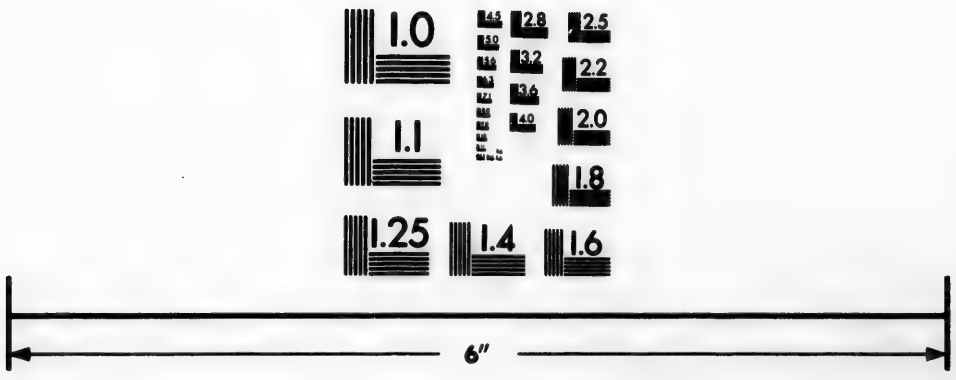


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

ſont exceſſivement laids, & d'un teint baſanné. Ils s'habillent comme les Norvégiens, avec des vêtements de peau de veaux marins, dont le poil eſt tourné en dehors. Leur linge reſſemble à la toile qui ſert aux embalages. Ils vivent ſous le même toît avec leurs troupeaux, dans des cavernes creuſées ſous les rochers, ou dans des huttes, dont la vue ne préſente que la miſere. Elles ſont bâties de bois, ou d'os de poiſſon, & couvertes de gazon comme dans la Laponie. Toute la famille couche dans ſes habits ſur un lit commun de foin ou de paille, & ſe couvre avec des peaux: ils vivent de leur pêche, ſont très brutaux, d'une malpropreté exceſſive, & prétendent être Négromanciens. On dit dans le pays, que le diable, qu'ils adorent ſous le nom de Kobald, leur paroît ſouvent ſous la figure humaine. Ils ont une eſpèce de Dieu domeſtique, taillé en bois, dont la forme eſt des plus hideuſes. Ils lui rendent un hommage conſtant, mais ſecret, parce qu'ils ſont retenus par les Prêtres Lutheriens, qui font leurs efforts pour les inſtruire dans les prin-

cipes du Christianisme, qu'ils professent en apparence, quoique dans la réalité il y en ait très peu qui soient réellement convertis.

Le vent étant devenu très fort, nous fumes en peu de jours à la vue de Talso, promontoire sur la côte de Norvège, avec une petite ville & un fort château, environ à quatre lieues de la mer. Nous suivimes le rivage pendant environ douze heures, croyant être assurés de pouvoir gagner la terre, mais le vent ayant changé au lever de la Lune, il nous rejetta malgré tous nos efforts, au moins quarante lieues en arriere. Ce coup de vent fut suivi d'un calme, ce qui est plus désagréable qu'une tempête pour un marin prêt d'arriver au port après un long voyage. Pendant qu'il duroit, nous fumes allarmés par une trombe que nous vîmes au Sud-oueſt; nous travaillâmes à l'éviter en pliant toutes nos voiles, & en abaissant toutes nos vergues: mais nous fumes délivrés de nos craintes, en la voyant se rompre naturellement environ à deux lieues de nous.

Des Trombes.

La trombe est un nuage noir, qui

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

reſſemble à une colomne, ſituée entre la moyenne region de l'air, & la ſurface de la mer : quand elle tombe, elle répand une quantité d'eau ſi prodigieuſe, qu'elle peut couler à fond en un inſtant un vaiſſeau qui s'y trouveroit expoſé. Le vent nous étant devenu favorable, nous vîmes dix jours après la ville de Copenhague : nous ſaluâmes le Château, nous jettâmes l'ancre, nous deſcendîmes dans la chaloupe, & nous débarquâmes, très ſatisfaits de nous retrouver dans notre pays natal.

Leur retour en Dannemarck.

Deux jours après, nos vaiſſeaux eurent ordre de ſe rendre à Chriſtian-haven, où ils furent déchargés. Les armateurs furent très ſatisfaits d'en voir la cargaiſon, qui leur rapporta un profit conſidérable. L'un d'entr'eux préſenta à Sa Majeſté Danoiſe les deux cornes, qui furent regardées comme des curioſités qui n'avoient point de prix, parce qu'on jugea que c'étoient de véritables cornes de Licorne. On donna des ordres pour qu'elles fuſſent dépoſées dans le tréſor, & le marchand qui les avoit apportées à la Cour, reçut une chaîne d'or, à laquelle étoit at-

taché le portrait du Roi : on lui accorda la liberté du commerce pendant un nombre d'années ſans payer aucuns droits ; & Sa Majeſté promit auſſi à la Compagnie en général de la faire jouir de pluſieurs priviléges très avantageux.

Nous conduiſimes avec nous les Zembliens à la Cour, & le Roi prit quelque plaiſir à voir la ſingularité & la laideur de leurs habillements, & de leurs figures, qui attira auſſi l'attention de tout le monde. L'Intendant de la maiſon du Roi eut ordre de leur procurer des logements convenables, & de les faire inſtruire dans la langue Danoiſe. On eſpéroit qu'ils pourroient enſuite donner ſur la Zemble quelques notions plus exactes, que tout ce qu'on en avoit publié juſqu'alors : mais je n'ai point eu connoiſſance qu'on en ait retiré aucune ſatisfaction.

Sentiments de l'Auteur ſur les cornes qu'on appelle de licorne.

En terminant ce Journal, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'obſerver qu'il n'y a point, ſelon mon ſentiment, d'autre corne de Licorne, que celle qu'on trouve à la tête du cheval marin, & que les vertus n'en ſont pas à beaucoup près telles qu'on les a toujours repréſentées. Il

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

me paroît auſſi que les Auteurs qui ont prétendu traiter de la nature & des propriétés de la Licorne, ont dépeint des animaux créés dans leur imagination, plutôt qu'ils n'ont donné une deſcription tirée de la nature: quelques-uns mêmes, tels que Marc Paul, Vénitien, ont confondu la Licorne avec le Rhinoceros. Pline nous dit que la Licorne eſt ſemblable à un Bœuf, marquetée de petites taches blanches; & Munſter la repréſente comme étant de la même couleur que la Belette, & ajoute qu'elle eſt ſemblable à un Poulain d'environ trois ans. Philoſtorge lui donne la tête d'un Dragon, la barbe d'une Chévre, le col & les pieds d'un Lion, la peau d'un Serpent, & le corps d'un Cerf. Heliodore prétend qu'elle eſt ſi agile, qu'elle échape aiſément à la pourſuite des chaſſeurs les plus actifs. Enfin Louis Paradis, qui en donne une étrange deſcription, nous apprend qu'on en a pris quelquefois, & qu'on les a nourries de pois, de féves & de lentilles: mais il paroît, après un mur examen, que tous ces récits ſont plutôt faits pour exciter l'admiration, que pour faire connoître la vérité.

MÉMOIRES *AUTHENTIQUES*

DONNÉS par le même Auteur sur les affaires de Ruſſie.

CHAPITRE X.

Caractere général de ces anecdotes ſur la Ruſſie : Etendue prodigieuſe des Etats du Czar : Des mines & des autres productions qu'on y trouve : Quantité étonnante de cire & de miel que ce pays fournit : Maniére d'y voyager : Ignorance & méfiance exceſſive des Ruſſes : Leur averſion pour les ſciences : Leur religion & ſes différentes cérémonies : Leur cruauté envers les femmes : Ruſe contre le Czar Alexis Michaëlowitz, pratiquée par un de ſes principaux Courtiſans : Education ſinguliére du Prince Royal de Ruſſie.

RELATION de Ruſſie.

Chap. X.

Utilité de cette Relation.

S'IL ſe trouve quelques légeres inatentions dans le Journal que nous venons de donner, & dans la rélation ſuivante, on en eſt bien dédommagé par les objets curieux & intéreſſants qu'ils renferment. L'air de ſincérité qui y régne, & la force de jugement avec lequel ils ſont écrits, les rend également eſtimables. Quoique la relation de la Ruſſie ſoit écrite avant le régne de Pierre le Grand, qui a commencé à en civiliſer les habitants, ils ſont naturellement ſi brutaux, ſi opiniâtres & ſi ſtupides, que les ſoins de ce Monarque n'ont pu encore réformer, au moins entiérement, les Provinces intérieures, enſorte qu'on peut toujours regarder ce que nous en allons rapporter, comme une peinture exacte de leurs mœurs.

Situation de la Ruſſie.

Les Etats du Czar ſont plus étendus que ceux d'aucun autre Potentat de l'Europe, ſans même y comprendre ce qu'il poſſéde en Aſie, qui eſt encore très vaſte. Ils ſont ſitués entre le quarante-ſeptiéme, & le ſoixante & douziéme dégré de latitude Septentrionale, & entre le cin-

quantiéme & le quatre-vingt-treiziéme dégré de longitude Orientale. Dans cette grande étendue de terrein, il doit y avoir néceſſairement une grande différence de climats. Les Provinces méridionales, & le cœur du pays, ſont d'une chaleur modérée, & quoique cette partie intérieure ſoit couverte de neiges pendant ſix mois de l'année, & que la gelée y ſoit continuelle, durant tout ce temps, cependant lorſque l'air s'adoucit, & quand les neiges fondent, le terrein, qui eſt très fertile, produit toutes ſortes de végétaux avec une vîteſſe étonnante dans ce court intervalle de temps. C'eſt cette fertilité qui fournit abondamment des proviſions aux parties Septentrionales de l'Empire, qui par elles-mêmes ſont ſtériles, & n'ont que peu d'habitants. Elles ſont couvertes de forêts, de fondriéres, de ſables & de marais, enſévelis ſous la neige, pendant neuf mois de l'année. Au commencement de l'hiver, le vent de Nord-eſt, qui devient encore plus piquant, en traverſant de vaſtes étendues de terrein couverts de neige & de glace, rend l'air d'un froid

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

excеſſif; & le vent de Sud n'eſt pas moins piquant, lorſque les neiges ſont auſſi tombées dans cette partie.

Production du pays.

La Ruſſie eſt un pays uni, excepté dans la partie Septentrionale, où s'élevent les montagnes de Stolp: elle produit du bled, du lin, de la poix, du goudron, de la térébentine, des ſapins & des chênes. On y trouve de bonnes mines d'argent, de plomb & de fer, ce qui met la Ruſſie en état de vendre aux étrangers une grande quantité d'armes à feu. Le commerce des fourures y eſt ſi conſidérable, qu'elle fournit tous les ans la charge de mille vaiſſeaux étrangers pour ce ſeul article. Elle fait auſſi un trafic très étendu par terre avec la Chine & les Indes Orientales, par le moyen des chameaux; ce qui donne un profit immenſe à la Couronne. La cire & le miel ſont très communs dans cet Empire, & ces ſeules denrées font la fortune de pluſieurs particuliers. Ils coupent des arbres dans les bois, les partagent en tronçons qu'ils percent d'outre en outre, ferment les deux ouvertures oppoſées avec de la cire, & ne laiſſent qu'un petit paſ-

ſage

ſage pour que les abeilles puiſſent y entrer. Par les anciennes Loix du pays, tout homme qui prépare ainſi un arbre, en acquiert la propriété, & perſonne ne peut la lui diſputer.

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

Dans les Provinces Méridionales & Orientales, on trouve des moutons, des chameaux, & une eſpèce de chevaux petits, mais très forts; les Provinces Septentrionales fourniſſent des oiſeaux ſauvages, des poiſſons, des rennes, & une multitude de différents animaux, dont les fourures ſont très eſtimées. La principale liqueur qu'on boit dans le pays, eſt une eau-de-vie tirée du ſeigle par la diſtillation, qu'ils préférent à toutes celles qu'on leur apporte, & un hydromel très fort qu'ils tirent du miel. Au milieu de la Ruſſie on voyage dans des traineaux, tirés par des chevaux qu'on change quand ils ont fait quatorze ou quinze milles; mais plus au Nord on ſe ſert de rennes. Quand on fait attention à la vîteſſe étonnante & preſque incroyable de ces animaux, on eſt ſurpris de ce que la Cour de Ruſſie ne prend pas une connoiſſance plus particuliére qu'elle n'a fait

Animaux du pays.

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

juſqu'à préſent, des différentes Provinces ſoumiſes à ſon Empire. Elle le pourroit aiſément par le ſecours de ces animaux, qui courent ſur les terreins glacés avec beaucoup plus de vîteſſe qu'un cheval qui iroit au grand galop dans le chemin le plus beau & le plus uni.

Méfiance des Ruſſes.

Les Ruſſes ſont ſi méfiants, & ont ſi peu de connoiſſance dans les affaires temporelles & ſpirituelles, qu'ils ſoupçonnent tous ceux qui font quelques recherches ſur leurs principes, ou ſur leur gouvernement, quoiqu'ils ne puiſſent eux-mêmes en rendre aucun compte. Cette jalouſe diſpoſition occaſionne des difficultés inſurmontables à tous ceux qui voyagent dans la Moſcovie, ſoit pour augmenter leurs connoiſſances, ſoit pour ſatisfaire leur curioſité.

Leur ignorance.

Le Czar qui régnoit en 1560, y établit un Collége pour l'étude de la grammaire, & vers le même-temps l'Imprimerie commença à y être introduite: mais ces établiſſements ne purent ſubſiſter par la malice de leurs Prêtres. Quoiqu'ils fuſſent d'une ignorance groſſiére, & ſans lettres, & que la ſeule pureté

de mœurs les rendit plus eſtimables que les laïques ; ils eurent cependant aſſés de prévoyance pour juger que ce Collége pourroit étendre les connoiſſances, ce qui diminueroit leur pouvoir : auſſi ne négligerent-ils rien pour y mettre obſtacle. On prétend qu'un Prêtre de Chioff ayant autrefois, par ſes priéres, obtenu la guériſon d'un Grand Duc de Moſcovie, qui étoit dangereuſement malade, cet événement porta ſes Sujets à embraſſer la religion Chrétienne. Leur liturgie eſt tirée de celle des Grecs, & ils font leurs priéres en langage Eſclavon, quoique le plus grand nombre n'ait aucune intelligence de cette langue.

Leurs Egliſes ſont bâties comme celles des Grecs, & ſont ornées de peintures. Ils avoient anciennement des images magnifiquement ornées, devant leſquelles ils faiſoient leurs priéres, ce qui a été défendu par des réglements Eccléſiaſtiques ſurvenus depuis, ainſi que de fléchir les genoux devant ces figures. En priant ils ſe proſternent ſur la terre, & les veilles de quelques fêtes particuliéres, ils paſſent les nuits entiéres dans

Leur Culte & leurs priéres.

les Egliſes. Ils ſe jettent ſouvent à terre, frappent le pavé de leurs têtes, & font enſuite le ſigne de la Croix. Dans les intervalles du ſervice Divin, ils s'entretiennent de leurs affaires; & l'Empereur qui y aſſiſte toujours en public, accompagné de toute ſa Cour, en expédie pluſieurs durant ce temps. En général il eſt très mécontent quand il voit que ſes Sujets ne ſont pas exacts à fréquenter les Egliſes.

Les Ruſſes prennent par erreur l'Erable pour le Sycomore, & ils en ornent leurs Temples le jour de la Pentecôte, parce qu'ils croyent que de même que la manne tomba ſur les feuilles de chêne dans le Déſert, le Saint Eſprit deſcend ſur ces branches, quand ils ſont proſternés en terre. L'uſage des inſtruments de muſique eſt abſolument défendu dans les Egliſes, par une Ordonnance rendue depuis quelque temps. Trois heures après le lever du Soleil, ils diſent une priére nommée Obedni; après le coucher de cet aſtre, ils diſent celle qu'ils appellent Vackerni; & ils en ont une troiſiéme nommée Zaoutrings, qui doit être dite à une heure après minuit.

Voici quelle eſt l'Obedni: » Ayez » pitié de moi, Seigneur, ſuivant » votre amour plein de tendreſſe. » Effacez tous mes péchés par la » grandeur de votre miſéricorde, » & par la multitude de vos bon- » tés. »

Dans le Vackerni, ils diſent: » Seigneur, écoutez ma p[illegible]re lorſ- » que je m'adreſſe à vous, & ordon- » nez que mes cris s'élevent juſqu'à » vous. »

Le Zaoutrings eſt en ces mots: » Nous mettons notre confiance » dans le Chriſt notre Sauveur, & » toute notre eſpérance eſt en lui. »

De leurs prêtres ou papas.

Ils répétent le *Miſerere*, qu'ils appellent *Hoſpedy pomelée*, juſqu'à cent fois, & on regarde comme le meilleur Prêtre, celui qui en dit davantage. Cinq ou ſix de ces Prêtres font enſemble des lectures de la maniére la plus confuſe: l'un recite une priére, un autre bredouille un chapitre, un troiſiéme lit un pſeaume, & les autres ce qu'il leur plaît. On donne à chaque Prêtre le nom de Pape, qui ſignifie Père, ainſi l'on dit le Pape Paul, ou le Pape Nicolas; mais les Evêques ſont diſtingués par le

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

nom de Métropolitain, & le Patriarche ou chef de leur Egliſe, eſt appellé le Proto-pape. Les Curés ou Prêtres des Paroiſſes, ne ſont diſtingués des Laïques, que par leurs têtes raſées, & couvertes d'une calote de laine rouge, & par deux petites piéces d'étoffe attachées des deux côtés de l'eſtomach; du reſte ils s'habillent de bleu, de rouge, de jaune, ou de telle autre couleur qui leur plaît le mieux. Ils ſe font raſer avec ſoin la couronne qu'ils ont ſur la tête, mais ils ne coupent point le reſte de leurs cheveux, & ils laiſſent auſſi croître leur barbe. Ils peuvent être mariés, mais à une ſeule femme, ſuivant la régle de Saint Paul, & ne peuvent en prendre une ſeconde après la mort de la premiére; auſſi ils ont pour elle beaucoup de tendreſſe, parce que leur privilége de Prêtre finit à la mort de cette femme unique.

Leur baptême.

Leurs cérémonies du baptême ſont à peu près ſemblables à celles de l'Egliſe de Rome, mais avec cette différence qu'ils plongent le corps de l'enfant dans l'eau. Ils avoient

anciennement l'uſage d'acheter des Infidéles, pour les obliger à embraſſer le Chriſtianiſme, mais cette coutume a été abolie depuis quelques années. Quiconque veut profeſſer publiquement leur religion, ſoit Catholique, ſoit Proteſtant, doit renoncer à ſon premier baptême, de même qu'à ſon pere & à ſa mere, & cracher trois fois par-deſſus ſon épaule. Quelques anciens habitants du pays ont remarqué que d'un grand nombre d'Anglois, d'Ecoſſois & de Hollandois, qui ont abjuré leur propre religion pour prendre celle des Ruſſes, il y en a eu très peu qui ſoient morts naturellement.

Les mariages des Moſcovites ſe font ſans beaucoup de cérémonies: ſans aucun reſpect pour la pudeur, la femme eſt examinée par cinq ou ſix de ſes amis, & s'ils lui trouvent quelques défauts corporels, on les répare autant qu'il eſt poſſible. Il arrive ſouvent que l'homme n'a jamais vu avant le mariage celle auquel il doit être joint pour toute ſa vie. Les ſolemnités nuptiales ſont très courtes: lorſque le prêtre a formé le nœud conjugal, le Sacriſtain jette du houblon ſur

Leurs mariages.

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

les mariés en ſouhaitant que la femme ſoit auſſi fertile que cette plante. Un autre Officier de l'Egliſe habillé d'une peau de chévre avec le poil en dehors les accompagne juſqu'à la maiſon, la mariée étant conduite par une vieille femme & ſi bien cachée qu'il n'eſt pas poſſible de rien voir de ſa perſonne; cet Officier ne ceſſe de faire en chemin des prieres pour qu'elle ait autant d'enfants qu'il y a de poils à ſon habit: le Curé porte la croix devant elle depuis l'Egliſe juſques chez le mari qui eſt eſcorté par une troupe de jeunes garçons.

Le nouveau couple ſe met à table, on lui ſert du pain & du ſel pendant qu'un chœur de jeunes gens des deux ſexes chante un épithalame ſi impudent qu'il ne peut être entendu ſans rougir par ceux qui ont quelques ſentiments d'honnêteté. Après cette cérémonie les mariés ſont conduits dans la chambre à coucher par une vieille, qui recommande à la femme d'obéir à ſon mari, & au mari d'aimer ſa femme. Alors le marié s'aſſied, & dit à la femme de choiſir une de ſes botines pour la lui tirer, après avoir

commencé par cacher dans l'une un fouet, & dans l'autre une bourse pleine d'argent ou quelque joyau. Si elle choisit bien, on en tire un heureux présage, mais si elle a le malheur de prendre la botine où est le fouet, c'est un prognostic sinistre, & le mari lui en donne aussi-tôt un coup, pour lui faire connoître ce qu'elle doit attendre à l'avenir. Après cette cérémonie on les laisse seuls pendant deux heures, la vieille revient ensuite, & si elle a lieu de croire que le mari l'ait reconnue pour vierge, elle lui attache ses cheveux, qui avant étoient éparts sur ses épaules, & la jeune femme va demander sa dot à sa mere.

Les Russes sont très inhumains envers leurs femmes, quoiqu'il y ait eu quelque réforme à cet égard depuis un certain nombre d'années. Il a été connu de tout le public qu'un Négociant de Moscow a brûlé sa femme dans une chemise trempée d'esprit de vin, après l'avoir cruellement battue, & il n'y a jamais eu aucunes poursuites contre lui pour ce meurtre, parce que suivant les loix de Russie, la mort d'une femme quand elle est

Leur dureté envers leurs femmes.

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

la ſuite d'une correction de ſon mari, n'eſt pas imputée à crime. Ils les attachent quelquefois par les cheveux à un poteau, & les fouettent juſqu'à ce qu'elles en meurent, mais il eſt rare qu'ils exercent ces châtiments ſévères, excepté pour adultere ou pour ivrognerie, ce qui même n'arrive pas fréquemment, parce qu'on oblige ſouvent les hommes à ſigner des articles de mariage, par leſquels ils s'engagent à traiter leurs femmes ſuivant leur qualité, à leur donner de bons mets & une boiſſon convenable, & à ne jamais les fouetter, les égratigner, ni les frapper à coups de pied.

Si une femme tue ſon mari, on l'enterre juſqu'au col, & on la laiſſe mourir dans cet état. On fait peu de mariages qui ne ſoient accompagnés de charmes & de conjurations, & ils prétendent que par certains enchantements on peut empêcher l'union conjugale; mais avec une petite ſomme d'argent, le mari eſt ſecouru par le magicien blanc qui a le pouvoir de détruire ces obſtacles. Suivant leur droit canon, il eſt défendu aux maris d'approcher de leurs

femmes le lundi, le mercredi & le vendredi, & celui qui tranſgreſſe cette loi eſt obligé de ſe baigner avant d'entrer dans l'Egliſe. Un homme qui ſe marie une ſeconde fois eſt obligé de reſter vers la porte, & celui qui prend une troiſieme femme eſt excommunié. Quand une femme eſt ſtérile, ſon mari eſt en droit de la battre juſqu'à ce qu'elle ſe retire dans un couvent ſi elle ne veut pas y conſentir volontairement. Lorſque le Czar veut ſe marier, il le fait publier dans ſon Empire, on lui amène les plus belles filles qu'on peut trouver, & il choiſit entre elles celle qui lui plaît le plus, pour en faire ſa femme.

Supercherie d'un Miniſtre Ruſſe.

On rapporte qu'Aléxis Michaelowitz, pere de Pierre premier, manqua d'épouſer une fille très aimable, à laquelle il étoit fortement attaché, par l'artifice de ſon premier Miniſtre Boaris Juanowitz, qui lui fit prendre pour femme Marie, fille d'Elie Danelowitz, homme riche, mais de baſſe naiſſance. Marie n'avoit pas une grande beauté, mais elle étoit ſpirituelle, adroite, avec toutes les apparences de la dévotion & de la modeſtie. Le Miniſtre ſavoit qu'en s'oppoſant ou-

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

vertement à l'inclination du Czar, non-ſeulement il ne réuſſiroit pas, mais qu'il couroit même le riſque de s'attirer ſon averſion : il gagna la femme qui devoit préſenter la couronne à celle que ſon maître avoit choiſie, & elle lui attacha les cheveux de ſi près, que la jeune perſonne s'évanouit. Alors le Miniſtre ſoutint qu'elle tomboit du haut mal. Son pere qui l'avoit conduite à la cour fut accuſé de trahiſon, on le fouetta ignominieuſement, & il fut relégué dans la Sibérie.

Après cet accident, Boaris engagea le Souverain à épouſer Marie, & il y conſentit dans la crainte d'être enſorcelé, parce qu'on réuſſit à lui faire entendre qu'il y ſeroit expoſé s'il la refuſoit. L'artificieux Miniſtre épouſa la ſœur de Marie, dans l'eſpérance de s'agrandir par cette alliance, & d'aſſurer ſon crédit à la cour ſur un fondement qui ne pourroit être ébranlé ; mais s'il en retira quelques avantages, il perdit le plus grand de tous les biens en perdant la tranquillité. Il étoit vieux & par conſéquent jaloux, ſa femme étoit jeune & belle, la déſunion ſuivit

de près leur mariage, & il fit bannir dans la Sibérie M. Guillaume Barnsley, Gentilhomme du Comté de Worceſter, parce qu'il penſa que ſa femme étoit trop familière avec lui. Ce Gentilhomme après vingt ans d'exil, retourna à Moſcow, embraſſa la religion des Ruſſes, épouſa une femme très riche, avec laquelle il vécut dans l'état le plus brillant.

Elle eſt découverte par le Czar.

Le Czar ayant découvert que la maladie de celle qu'il avoit voulu épouſer n'étoit qu'accidentelle, en eut un très grand chagrin : il rappella ſon pere, & leur donna à l'un & à l'autre une penſion très conſidérable. Elle conſerva précieuſement l'anneau & le mouchoir que le Czar lui avoit donnés, pour ſe reſſouvenir du haut rang où elle avoit été ſi près de monter. Elle refuſa toujours de ſe marier, quoiqu'il ſe préſentât des partis très avantageux. Les parents de la Czarine Marie, & même ſon pere & ſon oncle n'oſerent jamais prendre le titre d'alliés de la famille Royale, quoique le dernier fût élevé à des places très conſidérables.

Superſtition qui empêche

Le Czarowitz ou Prince Royal ne paroît point en public, mais il eſt

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

gardé à vue par un petit nombre de ſujets chargés de ſon éducation, juſqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans. Alors on le fait paroître dans la place publique, pour que les Moſcovites ne puiſſent douter de ſon identité, parce que pluſieurs impoſteurs ont ſouvent voulu en impoſer. Les gens même du commun ne permettent pas à leurs enfants de ſe faire voir, parce qu'ils croyent que les yeux des étrangers peuvent leur attirer quelque malheur. Ils les ſévrent ordinairement à deux mois, & ils deviennent forts & robuſtes : enſuite ils leur font ſucer du lait chaud de vache, ſoit dans une corne, ſoit dans quelque inſtrument d'argent, & commencent à les faire jeûner très réguliérement dès l'âge de deux ans.

Les Ruſſes de laiſſer voir leurs enfants.

CHAPITRE XI.

Les jeunes gens de Ruſſie tenus très ſévérement : Jeûnes rigoureux dans ce pays : Ils regardent comme impures diverſes ſortes de viandes : Des différentes eſpeces de champignons communs en Ruſſie : Avantages que la nation retire des jeûnes : Leurs pénitences : Erection de la dignité patriarchale en Moſcovie : On célébre avec pompe le Dimanche des Rameaux : Hiſtoire plaiſante d'un domeſtique ignorant : On fait préſent d'œufs à Pâques : Les femmes y boivent beaucoup : Débauche exceſſive du peuple en général : Deſcription de leur muſique.

Sévérité des Ruſſes pour marier les jeunes gens.

LES jeunes gens qui dépendent de leurs parents ou de leurs ſupérieurs, n'oſeroient pour telle raiſon que ce pût être, refuſer la femme ou le mari qu'on leur a choiſi. Ce fut en vain qu'une veuve Hollandoiſe fort riche dit qu'elle avoit fait vœu de ne jamais ſe remarier ; Boaris avoit

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

jetté les yeux ſur elle pour un de ſes amis ; & lorſqu'elle ſe plaignit à la femme de ce Miniſtre de la ſévérité dont on uſoit avec elle, elle en reçut pour toute réponſe : » Eh quoi ! » voulez-vous deshonorer mon Sei- » ſeigneur & mon mari, en lui fai- » ſant manquer à la parole qu'il a » donnée à ſon ami, & en rejettant » ſon choix. »

Leurs Carêmes.

Les Ruſſes ont quatre carêmes par an, pendant leſquels ils ſe nourriſſent de choux, de concombres & de pain de ſeigle, ne buvant que du quaſſi, qui eſt une liqueur moins forte que de la petite bierre. Ils ne mangent pas même alors de poiſſon, & regardent comme une tranſgreſſion de boire après quelqu'un qui auroit mangé de la viande, ou de ſe ſervir d'un couteau qui en auroit coupé, à moins que ce ne fût vingt-quatre heures après : enfin de rien prendre qui fût même néceſſaire à leur ſanté, comme de la corne de cerf, du ſucre, ou du ſucre candi.

Il y a pluſieurs ſortes de viandes qu'ils regardent comme impures ; telles ſont la chair de cheval, le veau, l'élan, le liévre & le lapin.

Ils mettent auſſi au même rang le lait d'âneſſe, celui de jument, & ne voudroient pas prendre de thériaque, parce qu'il y entre de la chair de Vipere. Ils ont la même horreur pour tout ce qui eſt mêlé de muſc, de civette, ou de chair de Caſtor. Cependant ils ne ſont pas Juifs, & ils ont de très bon lard, puiſque dans un des magaſins du Czar, qui fut brûlé il y a quelques années, il en fut conſumé par les flammes plus de ſix mille fléches.

Champignons de Ruſſie.

La Ruſſie produit une grande quantité de différentes eſpéces de champignons, qui ſont d'un grand ſecours pour les pauvres, & dont on fait des ragouts pour les tables des riches. On en vend la charge de plus de mille chariots tous les ans à Moſcow, & il s'en trouve très peu de ceux que les Botaniſtes rangent dans la claſſe des poiſons. Il y a une eſpéce précoce nommée Smitzkies, ou champignons de miel, que Gerrard compte pour venimeux, & qu'il appelle Fungi-farinoſi, cependant ils ſont très chers, & on les ſert comme un mets délicat ſur les tables de la nobleſſe Ruſſe, où l'on en fait des pâtés,

RELATION de Reſſie. Chap. XI.

des potages, & différents ragouts. Les plus précoces de tous ſont les Gribbeys, dont la couleur eſt brune, ou plutôt d'un jaune foncé, avec une queue formée en pilaſtre & enflée au milieu. Les Volnitzies ſont bruns & noirs avec un peu de rouge mêlé, & le ſommet élevé en pointe. Les Growdys ſont percés comme une ruche à miel, le jus en eſt amer, & ſi corroſif qu'il fait élever des puſtules douloureuſes dans la bouche, quand on le mange avant qu'il ait bouilli. On en trouve une autre eſpece qu'on nomme Maſtamies, qui ſignifie gras ou huileux, à cauſe de de leur qualité, & ils ſe ſubdiviſent en différentes claſſes.

Avantages qu'ils retirent des jeûnes.

Si les Moſcovites n'avoient pas autant de jeûnes, ils manqueroient ſouvent de vivres, parce qu'ils renferment leurs beſtiaux dans les étables durant cinq ou ſix mois d'hiver. S'ils faiſoient autrement, les payſans ne voudroient pas ſe donner les ſoins néceſſaires pour augmenter le troupeau, crainte que leur chef ne s'emparât de tout, genre d'oppreſſion qui n'eſt pas rare en ce pays. Ils s'abſtiennent ſouvent de toute autre ſorte de nour-

riture que du pain, du sel, & des concombres, avec de l'eau pure pour boisson. Ils tendent quelquefois leurs corps comme un arc, & frappent leur tête contre une image, genre de pénitence très ordinaire en ce pays.

Le Patriarche de Russie, chef de leur Eglise, fut dépendant du Patriarche de Constantinople jusqu'en 1588. Alors Hieronimo, qui avoit rempli la Chaire pendant quelques années, ayant été dépose par l'Eglise Grecque, comme indigne de l'occuper, vint de Constantinople à Moscow, & pour une somme d'argent convenue avec le Czar Théodore Iuanowits, il offrit de résigner sa dignité au Métropolitain Jacob. Il lui remit en conséquence le bâton & la thiarre, le 15 de Janvier dans l'Eglise de Notre-Dame après un discours très éloquent. Outre cette cérémonie publique, il lui donna un acte signé de sa main, pour confirmer ce qu'il avoit fait, & il quitta ensuite Moscow comblé de riches présents. Ce Patriarche, suivant les Historiens qui en parlent, étoit un des hommes les plus infames, le plus subtil, & le

Indépendance de leur Patriarche.

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

plus impudent menteur qu'eût jamais produit la Grece ſa patrie. Il avoit été chaſſé réguliérement du Trône Patriarchal, en ſuivant toutes les formes de la Juſtice, & par conſéquent il n'avoit aucun droit de conférer la dignité qu'il prétendit donner; mais cette conceſſion épargnoit à la Ruſſie une ſomme conſidérable, qui paſſoit tous les ans à Conſtantinople, comme un tribut Eccléſiaſtique; auſſi le Czar confirma l'érection du Métropolitain Jacob, & le Clergé Ruſſe ne reconnut plus d'autre Patriarche.

Solemnité du Dimanche des Rameaux.

Aucune fête n'eſt obſervée en Ruſſie, avec autant de pompe & de ſolemnité, que le Dimanche des Rameaux. On fait une magnifique Proceſſion, & l'on envoye cent hommes pour nétoyer les rues, par leſquelles elle doit paſſer. Le Czar y aſſiſte à pied, en manteau d'étoffe d'or, dont la queue eſt portée par les plus grands de la nation, & toute ſa Cour l'accompagne. Il eſt précédé immédiatement des Officiers de ſa maiſon, dont le premier porte le mouchoir de Sa Majeſté ſur ſon bras, & ce mouchoir eſt poſé ſur un au-

tre richement brodé. Il ſe rend avec ſon cortege à une eſpèce de plate-forme de pierre, ſe tourne du côté de l'Eſt, ſe courbe le corps preſque en deux, fait quelques priéres, & va enſuite à l'Égliſe de Jéruſalem, qui eſt peu éloignée de ſon Palais: il y demeure environ une heure, & quand il retourne au Palais, la bride du cheval du Patriarche poſe ſur le bras du Czar. Ce cheval, mené en main par un Page, ou par un Seigneur, porte une houſſe de toile blanche, & le Patriarche qui tient une Croix, & diſtribue des bénédictions, y eſt aſſis de côté à la maniére des femmes. La bride a trois aunes de long, & eſt portée par trois Gentilshommes qui ſuivent le Czar; le Patriarche porte dans cette cérémonie un bonnet ou chapeau plat, garni d'hermine, & magnifiquement orné de ganſes & de boutons d'or & de diamants. On porte devant lui pluſieurs piéces d'étoffes d'or déployées, de trois ou quatre aunes de long, & de différentes couleurs. Environ cinq cents Prêtres aſſiſtent à cette cérémonie, avec des bonnets quarrés comme ceux du Clergé Ca-

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

tholique. Ceux qui ſont les plus près du Patriarche, portent des images de la Sainte Vierge, ornées d'or, de joyaux & de fils de perle; d'autres portent des livres, ou des croix. Quelques-uns ſont chargés des Evangiles, dont les ornements montent à un prix immenſe, puiſqu'il y en a un, dont la ſeule couverture a couté ſix mille livres.

Les Magiſtrats & la Nobleſſe portent en main des branches de ſaule au lieu de palmes, pendant que la Proceſſion paſſe. On y porte auſſi un arc de triomphe avec un pommier; quelques jeunes enfants placés exprès dans la machine, s'efforcent de prendre les fruits, pendant que les Gardes du Czar, & tous les autres ſpectateurs ſe proſternent en terre. Après la cérémonie le Patriarche préſente au Souverain une bourſe de cent roubles, & le Prince lui donne ordinairement à dîner avec toute ſa ſuite.

D'une eſpèce de niche, qui eſt dans l'Egliſe de Jéruſalem, le Patriarche donne la bénédiction au peuple, & il la termine par ces mots; » Allés, & ne mangés rien de trois

» jours. » Le valet d'un marchand Anglois, né dans une Province très éloignée, entendant cette injonction, crut la devoir obſerver à la lettre, & s'y conforma exactement; mais il jura depuis qu'il n'y aſſiſteroit jamais, & dit que c'étoit plutôt une malediction qu'une bénédiction, puiſqu'elle l'avoit conduit preſque à la mort.

Leur Pâque.

Le temps de Pâques eſt chez les Ruſſes celui d'une grande réjouiſſance, non-ſeulement à cauſe de la ſolemnité de la fête, mais parce qu'il finit le jeûne long & ſévére qu'ils obſervent. En ſe ſaluant alors, ils ſe diſent: » Le Chriſt eſt reſſuſcité, « à quoi on répond: » Oui, il eſt vrai- » ment reſſuſcité. » Il ſe font réciproquement préſent d'œufs peints de bleu, de rouge, de verd, ou d'autres couleurs, dont quelques-uns par la délicateſſe de la peinture, coutent juſqu'à deux richdales chacun. Durant cette fête, toute la maiſon du Czar baiſe la main du Patriarche, qui donne trois œufs aux gens du premier rang, deux à ceux qui ſont moins qualifiés, & un ſeul aux gens de rang inférieur.

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

Ils ſont adonnés à l'ivrognerie.

Aucune fête ne ſe termine en Ruſſie ſans ivreſſe, & elle eſt ſi commune même entre les femmes du plus haut rang, que lorſqu'une Dame envoye s'informer de la ſanté de celles qui ont mangé chez elles, la réponſe ordinaire eſt de dire : » Faites mes » remercîments à votre maîtreſſe de » la bonne chère qu'elle m'a faite, » j'étois ſi bien, que je ne me ſou- » viens pas comment je ſuis ſortie » de ſa maiſon. » Quiconque meurt ſans Confeſſion, ou ſans Extrême-onction, ne peut être admis à la ſépulture des Chrétiens, qui eſt ordinairement accompagnée de cérémonies aſſés ridicules. Auſſi-tôt que l'ame eſt ſéparée du corps, on le met dans la bierre avec un morceau de pain auprès de la tête, crainte que le décédé ne ſoit affamé en arrivant au Ciel; pour qu'il ſoit moins fatigué on lui met aux pieds une paire de ſouliers noirs, & pour les autres dépenſes néceſſaires, on place quelques piéces d'argent dans ſa bouche. Il emporte avec ſoi dans une de ſes mains une bande de papier, adreſſée à Saint Nicolas, & ſignée du Curé pour atteſter que le mort a été un

homme

homme de bonnes mœurs. S'il laisse une femme, non-seulement elle est obligée de paroître inconsolable, mais il faut encore qu'elle paye d'autres femmes pour pleurer avec elle; & au milieu de leurs lamentations, elles font au défunt différentes questions, en lui disant: » Ah! mon » cher! pourquoi êtes-vous mort? » Pourquoi nous avez-vous quitté? » Est-ce que votre femme ne rem- » plissoit pas exactement tous ses » devoirs? Est-ce qu'elle ne vous » donnoit pas de beaux enfants, & » n'avoit-elle pas grand soin de vo- » tre maison? Aviez-vous à vous » plaindre de sa douceur, ou de sa » tendresse? Elle faisoit tout ce qui » étoit en son pouvoir pour vous » bien servir? Vous laissoit-elle ja- » mais manquer de bonne eau-de- » vie? Et n'en aviez-vous pas au- » tant que vous en pouviez boire? »

Il semble qu'ils regardent l'eau-de-vie comme la liqueur de l'immortalité, & ils en ont une espèce si forte, qu'on croit sentir du feu dans la bouche; mais ils ont soin d'avoir toujours du lait sous la main quand ils en boivent, & ils croient qu'ils

Accidens qui en sont les suites.

RELATION de Russie. Chap. XI

s'exposeroient à un grand danger s'ils n'avoient recours à ce remede. Les Moscovites célébrent le Carnaval par des débauches excessives, & ils boivent avec tant de fureur dans la semaine qui précede le Carême, qu'on penseroit qu'ils veulent se remplir de liqueur pour le reste de leur vie. Quand ils sont ainsi dans l'ivresse, il leur arrive souvent, qu'en retournant chez eux ils tombent dans la neige, dont la fraîcheur les fait mourir. Si quelqu'un de leur connoissance les rencontre dans cet état, il est très rare qu'il les releve, parce que s'ils mouroient entre les mains de celui qui leur donne du secours, il seroit obligé de subir l'examen d'un homme nommé le Juge de Zemsi-precause, qui lui feroit payer cherement sa compassion.

Des Statues appelées Saints Nicolas.

Il se passe peu de Carnaval où il n'arrive deux ou trois cents de ces accidents ; & il n'est pas rare de voir dans ce temps, dix ou douze corps morts de la populace, menés sur un même traineau, avec une partie du visage, ou des épaules rongées, quelquefois à n'y rester que les os. Ceux qui sont ainsi morts, on les laisse

deux ou trois jours dans un endroit public pour les reconnoître : d'autrefois on les porte au Bogzi-dome, ou Hôtel-Dieu, & on les met dans une cave voûtée, où il y a quelquefois trois ou quatre cents cadavres en même-temps, que les Prêtres enterrent l'un après l'autre dans le Cimétiere de Saint Jean. Ils y demeurent un mois entier ſans que la foſſe ſoit couverte d'autre choſe que d'une nate, pour les garantir de la pluye, & les Prêtres y vont tous les jours lire un Pſeaume. Les images ou ſtatues que les Moſcovites gardent dans leurs maiſons, ſont très groſſiérement faites, & ils répondent à ceux qui leur demandent, ce que repréſente des figures ſi difformes, que leurs Dieux ne ſont point orgueilleux. Lorſqu'une image eſt vieille, ou qu'elle déplaît à celui qui en eſt le poſſeſſeur, il la porte à l'ouvrier qui l'a faite, & pour une petite ſomme il en reçoit une neuve à la place. Dans cette eſpèce de trafic on ne prononce pas un mot, & le vendeur repouſſe l'acheteur ſans parler, juſqu'à ce qu'il lui ait offert le prix qui lui convient.

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

Quand on juge que ces images ſont abſolument hors de ſervice, on les jette dans l'eau avec une piéce d'argent, en diſant: » Adieu frere, ou » Dieu ſoit avec vous, mon fre- » re. » S'il arrive qu'une Egliſe ſoit brûlée, on dit ſeulement qu'elle eſt montée, & ils en diſent de même de leurs images, qu'ils ſauvent toujours les premiéres dans les incendies. Ces images ou ſtatues, qu'ils appellent leurs Saints Nicolas, ſont magnifiquement ornées, & ils les donnent ſouvent ainſi parées à l'Egliſe, où ils vont faire leurs dévotions. Les Prêtres firent couper la main à une pauvre femme, qui dans un état d'opulence avoit donné une image richement habillée, & qui ſe trouvant enſuite dans la miſere, avoit repréſenté ſon état à ſon Saint Nicolas, lui avoit demandé la permiſſion de lui ôter un ou deux des rubis dont elle l'avoit orné, & les avoit réellement détachés, prenant ſon ſilence pour un conſentement. Les Saints Nicolas que l'on garde dans les maiſons, ſont également enrichis de joyaux: mais il arrive ſouvent que dans le beſoin, celui

qui les poſſede les dépouille entiérement nuds.

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

En Ruſſie les Moines & les Religieuſes ne ſont point aſſujettis à des régles fort ſévéres ; les premiers font commerce de chevaux, de houblon, de bled, ou de toute autre marchandiſe ; & les Religieuſes vont où il leur plaît, prenant ſouvent des libertés peu convenables à leur ſexe, & encore moins à leur profeſſion. Quand quelqu'un eſt convaincu d'héréſie, on le jette de la terraſſe d'une maiſon dans un feu préparé à côté, où ſon corps eſt réduit en cendres.

Des Moines & des Religieuſes.

Un des derniers Patriarches a défendu de faire des inſtruments de muſique, parce qu'il les regardoit comme propres à énerver le peuple, & comme dangereux pour l'Etat. Cependant les Ruſſes ſont paſſionnés pour la cornemuſe, & ils ont auſſi une eſpèce de violon, avec un ventre comme un luth ; mais ils ne peuvent jouer deſſus que quatre ou cinq notes, auſſi leur game eſt très peu variée, & ſe borne preſque à ga, ga, ge, qui revient à notre ſol fa la, ce qu'ils ont pris ou des Grecs, ou des Eſclavons. Leurs ca-

Leur muſique.

RELATION de Ruſſie. Chap. XI.

dences ſont extravagantes, & l'on ne peut imaginer rien de plus ridicule, que leur pitoyable imitation du récitatif Italien. Cependant il eſt étonnant que leur muſique ſoit ſi mauvaiſe, puiſqu'ils ont des Ecoles publiques, où l'on inſtruit leurs enfants avec beaucoup d'attention. Les pauvres en Moſcovie demandent l'aumône, & expoſent leur miſere du ton de ces récitatifs. Un Ambaſſadeur Moſcovite étant à la Haye, on lui fit entendre, pour l'amuſer, une muſique des plus belles voix, & des meilleurs inſtruments qu'on pût raſſembler: on lui demanda enſuite comment il l'avoit trouvée: » Très » bien en vérité, répondit-il, voilà » comme les mendiants exercent leur » profeſſion dans mon pays. » La muſique militaire de ces peuples conſiſte en tymbales, avec quelques cornets de cuivre, & des trompettes, dont ils ne ſavent pas ménager le ſon. Ils regardent la danſe comme au-deſſous de leur gravité, mais ils font venir des Eſclaves Tartares & Polonois, pour les amuſer dans des temps de récréation & de débauche, par des ſauts qui ſe reſſentent de la baſſeſſe de leur état.

Leur Gouvernement.

Le Gouvernement de Moſcovie eſt abſolument Monarchique : il y a peu de Loix écrites, une eſpèce de Droit coutumier fait la régle de leurs Cours de Juſtice, qu'ils nomment PRECAUSES, & la Sentence prononcée par le Juge, eſt en dernier reſſort : mais elle eſt ſouvent bien payée, prévarication qui leur eſt très ordinaire. Les Greffiers ſont à genoux, avec des tables devant eux, ils écrivent les lignes fort écartées les unes des autres, ce qui employe beaucoup de papier, & augmente les frais du client. Les Parties ſont auſſi maltraitées par ces harpies, qu'on nomme Podiacks, & par leur chef nommé Diack, que ſi leurs affaires étoient entre les mains d'un de nos Procureurs. Les placets ſont en forme de requêtes : l'Avocat les préſente roullés au Juge, ou au Boyar, qui eſt chef de la Juſtice, quand il lui plaît de tenir le Siége. Il répond par ſon Secrétaire, qui eſt très lent à délivrer les expéditions, à moins que l'Avocat ne lui prenne la main, parce que dans ce pays, comme en beaucoup d'autres, l'argent reveille l'attention, & fait expédier les affai-

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

res. L'alphabet Ruſſe eſt compoſé de quarante-deux caracteres, dont la plus grande partie ſont les mêmes que ceux des Grecs.

CHAPITRE XII.

Des Cours de Juſtice, & de la conduite que tiennent les Ruſſes envers les criminels : Combien ils ſont enclins aux vices, qui font horreur à la nature : Leur vénération pour Saint Nicolas : Comment les Grands expient leurs rapines : Du langage des Ruſſes : Polonois qui s'y ſont introduits : Barbarie des Loix Polonoiſes : Malpropreté des gens de cette nature : Ce ſont eux qui ont les premiers introduit l'uſage de poudrer les cheveux : Mœurs & uſages des Circaſſiens : La Ruſſie ſe révolte contre le Gouvernement Tartare : Hiſtoire d'un Ambaſſadeur Anglois.

Cours de judicature.

IL y a en général trop de confuſion dans ce qui concerne les Cours de Judicature de Ruſſie, pour

que nous entreprenions de les faire connoître en détail. Il y en a une établie dans chaque Province ; le chef repréſente la perſonne du Czar, & a ſous lui un Chancellier, un Diack ou Secrétaire, des Sous-ſecrétaires, & d'autres ſuppots de Juſtice. Quand le Juge n'eſt pas corrompu, la Partie plaignante eſt preſque ſûre d'obtenir une Ordonnance en ſa faveur.

Il eſt rare que les criminels ſoient condamnés à mort en Ruſſie ; le fouet eſt le châtiment le plus ordinaire : mais il y en a d'autres auxquels la mort ſeroit préférable. Un meurtrier ſe rachete par une ſomme d'argent ; & ſi perſonne ne ſe préſente pour le pourſuivre, le Magiſtrat ne le fait jamais d'Office. Perſonne n'eſt regardé comme convaincu d'un crime capital, à moins qu'il ne l'ait avoué : mais les moyens dont on ſe ſert pour tirer cet aveu, ſont terribles. On commence par donner l'eſtrapade au coupable ; s'il garde le ſilence, l'Exécuteur le frappe avec un fouet de neuf brins, dont ſix ou ſept coups fortement appliqués pourroient tuer un homme : on

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

lui perce les côtés avec des fers chauds : on lui fend les chairs, on y met du ſel, & pendant qu'elles tiennent au corps, on les fait rôtir à petit feu. Quand il demeure encore muet, on prend le ſoin de bien guérir ſes bleſſures, & s'il y ſurvit on recommence les mêmes tourments, après vingt jours de repos. D'autresfois on lui écorche la moitié du corps, & s'il ſouffre cette horrible opération avec conſtance, on termine cet affreux ſupplice en lui verſant goûte à goûte du plomb fondu ſur la tête, après l'avoir bien raſée.

Rigueur des ſupplices.

Un faux-monnoyeur eſt obligé d'avaller le métail fondu des pieces qu'il a contrefaites. Si quelqu'un tire une Chouette dans une baſſe-cour du Palais, on lui coupe la main droite & la jambe gauche, parce qu'on ſuppoſe que le plomb auroit pu porter dans la chambre du Czar. Ceux qui ſont coupables de trahiſon, après de cruelles tortures, ſont envoyés en exil en Sibérie, quand on leur a arraché les yeux, ou coupé les oreilles ; & ſouvent on les abandonne ſur la route, où ils périſſent.

Ce n'eſt que depuis peu qu'on a

introduit en Ruſſie l'uſage de pendre les malfaiteurs ; ce ſupplice étoit autrefois défendu, parce qu'on croyoit que le col étant ſerré, l'ame ſortoit par la partie oppoſée ; ce qu'elle ne pouvoit faire, ſans y contracter quelques ſouillures. Le criminel eſt à préſent obligé de ſe paſſer lui-même la corde au col, & de ſe jetter quand l'exécuteur le lui ordonne. Quoique cet office ne confere pas la nobleſſe, comme en quelques autres pays, (au moins ſi on en veut croire ceux qui l'exerçent ;) il eſt héréditaire en Ruſſie, & les peres inſtruiſent avec ſoin leurs enfants dans la pratique de cet art. Les crimes contre nature ne ſont pas punis de mort comme chez les nations plus policées, mais pour détruire des abominations trop communes, les mariages ſont très encouragés. N'arrêtons pas nos yeux ſur d'autres horreurs, dont l'Auteur que nous traduiſons n'auroit pas dû même rapporter le nom. Les criminels depuis quelque temps ſont amenés des diverſes parties de l'Empire dans la capitale pour y être jugés ; ce qui jette en de grands frais, & eſt ſujet à beaucoup d'inconvenients.

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

Les habitants des environs d'Archangel & de Cola regardent Saint Nicolas comme un Dieu ; & on ſeroit en riſque de ſa vie, ſi l'on paroiſſoit douter de ce qu'ils aſſurent, que ce Saint eſt venu d'Italie au port qui porte ſon nom près Archangel ſur une meule de moulin.

Leur dévotion à Saint Nicolas.

Ils célébrent des fêtes en l'honneur de pluſieurs autres Saints ; mais il n'y en a point qui ſoit tenu dans une auſſi haute eſtime. Ils diſent pour raiſon que Saint Nicolas étant né en Ruſſie doit avoir naturellement plus d'égards pour eux que Saint Pierre & Saint Paul, qui ne les ont jamais connus. Les Boyards ou autres Grands de l'Etat, quand ils ont amaſſé des richeſſes, ſoit en pillant les étrangers, ſoit en s'emparant de ce qui appartient à des nations voiſines, penſent qu'ils expient toutes leurs fautes envers le ciel, pourvu qu'ils bâtiſſent des Egliſes, qu'ils leur donnent de belles cloches, avec quelques Saints Nicolas richement ornés. Les Ruſſes en général ſont tous barbares & entierement brutes, à l'exception de ceux qui ſe ſont polis par le commerce avec les nations étrangeres.

La Langue Ruſſe, qu'on écrit avec quarante-deux caracteres, dont la plupart ſont tirés des Grecs, differe autant du Polonois, que la dialecte Ecoſſoiſe differe de l'Anglois. Quoique celle des Ruſſes ſoit regardée comme plus forte & plus expreſſive, elle eſt certainement beaucoup plus dure : il y a des mots, où l'on trouve juſqu'à ſix conſonnes de ſuite ſans aucunes voyelles, & il n'eſt pas poſſible de les prononcer ſans être fort incommode pour ceux à qui on parleroit de trop près.

Leur langue.

Les Moſcovites ne peuvent ſortir des Etats du Czar ſans ſa permiſſion, qu'il n'eſt pas facile d'obtenir ; & cette reſtriction doit donner aux Polonois, qui ſont libres de voyager où il leur plaît, une grande ſupériorité ſur leurs voiſins pour les uſages. Cependant, malgré cet avantage les Polonois ſont encore moins polis que les Ruſſes. Ils ſont orgueilleux, ignorants, prodigues, pleins de faſte & glorieux. Ils affectent d'avoir de beaux chevaux, richement caparaçonnés, parce que c'eſt ce qui frappe d'abord la vue. Ils reçoivent volontiers les étrangers pendant deux

Des Polonois.

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

ou trois jours, mais non plus longtemps, uniquement pour donner une haute idée de leur grandeur. Durant ce temps ils ſont paroître la vanité la plus inſupportable, & enivrent quatre ou cinq fois leur hôtes; on y boit autant, & peut-être plus, qu'en Ruſſie; il eſt rare de trouver en Pologne un Gentilhomme qui ne ſoit pas eſtropié, ou qui n'ait pas été bleſſé dans quelque partie de débauche, étant très querelleurs quand ils ont bu. Les loix Polonoiſes ſont ſi barbares, qu'un meurtrier en eſt toujours quitte pour de l'argent. Pour avoir tué un payſan on ne paye que ſix écus; & le prix augmente à proportion du rang de celui qui a perdu la vie. La puiſſance Royale eſt renfermée dans des bornes très étroites: le Roi ne peut rien faire ſans le conſentement de la Diette générale; & il eſt au pouvoir d'un ſeul des membres d'empêcher qu'une affaire de la plus grande importance ne ſoit terminée, en mettant ſeulement ſa main ſur la garde de ſon épée pour marquer ſon oppoſition. Il faut abſolument l'unanimité pour qu'une réſolution puiſſe paſſer. Le Monarque

qui regna en France ſous le nom de Henri III. trouva que la Couronne Polonoiſe étoit un ſi grand fardeau, qu'il refuſa de la porter à quelque condition que ce pût être. (*)

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

Lorſque les Moſcovites firent la conquête de Vilna, & de quelques Provinces ſur les frontieres de Pologne, ils gagnerent auſſi avec les femmes du pays des maladies inconnues juſqu'alors en Ruſſie. Elles ſont très communes en Pologne, ainſi que la Plica, qui eſt une eſpece de teigne occaſionnée par les eaux qui coulent ſur des mines pleines d'arſenic, dont elles ſont imprégnées quand on les boit. Quand la Plica entre dans une famille, elle s'y perpétue, & tous les membres en ſont bientôt infectés. Il n'y a peut-être pas d'infirmité auſſi dégoûtante : autant elle fait horreur à la vue, autant elle eſt inſuportable à l'odorat; & il n'y a pas de vieux ulcere qui répande une odeur

Maladie nommée la Plica.

(*) Ce fait n'eſt point d'accord avec nos Hiſtoriens, puiſque tous rapportent que Henri III. fut couronné à Cracovie le 15 Février 1574, & qu'il ne quitta ce pays que pour venir occuper la couronne de France.

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

auſſi infecte. Cependant ils la regardent comme un ſigne de ſanté, & comme un attribut de la nobleſſe; un Gentilhomme n'a pas bonne opinion de lui-même s'il en eſt exempt. Les cheveux des moines, ainſi que ceux de la nobleſſe inférieure ſont ordinairement ſi adhérents les uns aux autres par cette maladie, que la vue ſeule peut faire ſoulever l'eſtomach le moins délicat. Les chevaux mêmes y ſont ſujets; & ceux qui en ſont attaqués ſont regardés comme les plus forts, & d'un meilleur ſervice. Leurs queues ſont comme une maſſe de glu par la matiere virulente qui ſort de tous les pores; & ſi l'on en veut couper quelque partie, l'animal tombe dans une eſpece de folie, ou meurt, ou devient eſtropié ou aveugle, ce qui le met hors de ſervice. On prétend que pour cacher cette teigne, les Polonois ont été les premiers qui ont commencé à poudrer leurs cheveux; ce qui eſt depuis paſſé en uſage chez toutes les nations de l'Europe; & en effet le commerce d'amidon eſt très conſidérable dans ce pays.

Diverſité dans les ſalues.

Les Moſcovites ont beaucoup de

bonne foi dans les affaires particulieres, & ils ont le faux ſerment en horreur ; cependant ils ne font aucun ſcrupule de rompre les alliances les plus ſolemnelles, & les traités publics les mieux cimentés quand leur intérêt l'exige. Les Ruſſes ſe courbent très bas quand ils ſaluent ; les Polonois ſe tiennent plus droits, & marquent plus de fierté : les Tartares embraſſent les genoux de leurs Supérieurs ; mais pour ſaluer leurs égaux, ils leur ſecouent la main, & mettent un de leurs doigts ſur la bouche de celui qu'ils ſaluent. Les Circaſſiens s'informent de la ſanté des valets, des vaches, des brebis, des chiens, des chevaux, des coqs, des poules & des dindons de ceux à qui ils font un compliment.

Des Circaſſiens.

Les Circaſſiens habitent une partie de la Tartarie, où le climat eſt plus tempéré, & le terroir plus fertile que celui de Ruſſie. Ils ſont de couleur tannée, & ont des mœurs très barbares. Les femmes y ſont très graſſes & tellement adonnées à l'ivrognerie que dans les repas publics, elles chancellent ordinairement avant qu'on ſerve les viandes. Les fumées

de la boiſſon ſe diſſipent en mangeant; mais elles s'enivrent une ſeconde fois; & pour diſſiper cette nouvelle ivreſſe, elles ſe mettent à danſer, amuſement dont elles ſont paſſionnées, ou elles ſe livrent à quelque autre exercice qui leur plaît. Le violon eſt l'inſtrument le plus en uſage dans ce pays, & un homme qui n'en ſait pas jouer ne peut ſe flatter d'être bien venu auprès des femmes.

Les Circaſſiens dans une révolte ont maſſacré toute leur nobleſſe, & ont été depuis partagés en tribus, dont chacune eſt gouvernée par un Colonel choiſi par le peuple, qui ſe conſerve toujours la liberté d'agir, tant contre ſa perſonne que pour le priver de ſa place. Leur religion eſt la même que celle des Ruſſes, avec cette différence qu'en Ruſſie on ne permet pas aux étrangers d'entrer dans l'intérieur des Egliſes, au lieu que celles des Circaſſiens ſont ouvertes à tout le monde, & qu'ils reçoivent en général les étrangers avec autant d'amitié que d'hoſpitalité. Ils ſont fort adonnés à la magie, & c'eſt l'étude ordinaire des femmes de diſtinction, non-ſeulement en Circaſſie,

mais auſſi dans toutes les autres parties de la Tartarie.

La Ruſſie a été ſous la domination des Tartares juſqu'en 1479, que Jean, Duc ſouverain de Volſdomir, homme très vaillant, ſe rendit maître de Moſcow, & chaſſa les Tartares de l'Empire. Son ſucceſſeur Jean Baſilovitz, ſurnommé le Tyran, éleva beaucoup la réputation des Ruſſes, qui avant ce temps étoient le mépris du Nord. Courageux & prudent, mais très capricieux: il préſenta un jour à ſon Sécrétaire d'Etat une humble requête, qu'il avoit ſignée lui-même, par laquelle il le ſupplioit de lever pour ſon ſervice une armée de deux cents mille hommes dans un temps qu'il lui marquoit, lui promettant par reconnoiſſance de ſe ſouvenir toujours de lui dans ſes prieres. Le Miniſtre qui connoiſſoit ſes bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & avec ſon ſecours, Jean ſe rendit maître de la Sibérie & de pluſieurs autres territoires très étendus. Ce Prince étoit doux pour le peuple, & ſévere pour la nobleſſe, ce qui le rendoit très cher au commun de

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

ſes ſujets. Il portoit ordinairement à la main un bâton avec un pointe de fer, dont il piquoit aux jambes les Seigneurs qui l'approchoient, & ceux qui le ſouffroient, ſans faire paroître de ſenſibilité, il leur marquoit enſuite beaucoup d'eſtime.

Il fit payer une forte amende aux habitants de Bologda, parce qu'ils avoient trompé les Commis de la Douanne par une meſure différente de celle dont ils ſe ſervoient ordinairement. Des Anglois ayant eu l'imprudence de rire de quelques-uns de ſes caprices, il les fit amener en ſa préſence, & pour les épouvanter, il ordonna de les dépouiller nuds: mais il ne leur fit ſouffrir d'autre punition que de les obliger à ramaſſer des pois, dont il avoit fait répandre cinq à ſix corbeilles dans la chambre. Après les avoir bien ennuyés par ce frivole exercice, il leur fit donner à boire & les renvoya en les avertiſſant de ſe mieux comporter à l'avenir, crainte qu'ils ne s'en tiraſſent pas auſſi bien une autre fois.

Fermeté d'un Ambaſſadeur Anglois.

Ce même Jean Baſilowitz fit clouer le chapeau ſur la tête d'un Ambaſſa-

deur, qui avoit paru couvert en ſa préſence : mais cette cruauté n'intimida pas Sir Jérémie Bowes, Ambaſſadeur de la Reine Eliſabeth à Moſcow. Il eut la hardieſſe de paroître le chapeau ſur la tête en préſence du Monarque, qui lui demanda s'il n'avoit pas entendu parler de la punition qu'un autre Ambaſſadeur avoit ſoufferte, pour avoir oſé prendre une pareille liberté : » Oui Sei» gneur, répondit Bowes, mais je » ſuis Ambaſſadeur de la Reine d'An» gleterre, qui n'a jamais paru tête » nue devant tel Prince que ce ſoit : » Je la repréſente, & ce ſera elle » qui me vengera ſi je ſuis inſulté. » » Voilà un brave homme, dit le Czar, » en ſe tournant vers ſa cour, qui » oſe agir & parler ainſi pour l'hon» neur de ſa maîtreſſe : Qui de vous » en feroit autant pour moi ? »

Cet Ambaſſadeur devint favori de Jean, & cette faveur lui attira l'envie de la nobleſſe. Un des Seigneurs aſſez familier avec le Monarque, l'engagea à éprouver l'habileté de l'Ambaſſadeur. On le diſoit très expert à monter à cheval, & il lui en fit donner un très ſauvage, eſpérant que Bowes

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

feroit au moins eſtropié par cette épreuve. L'envieux eut le chagrin d'être trompé dans ſon attente : le brave Anglois non-ſeulement réduiſit le cheval, mais il le fatigua de façon qu'il en perdit toute ſa vigueur, & mourut peu de jours après. Cette avanture augmenta encore le crédit de l'Ambaſſadeur auprès du Czar, qui l'honora toujours depuis par des marques particulieres de faveur.

Préſents d'un Cordonnier au Czar

Le même Czar fit un voyage en différentes provinces de ſon Empire; & non-ſeulement les Boyars & la nobleſſe lui firent des préſents, mais il en reçut auſſi d'un grand nombre de gens du commun, parce qu'on ſavoit qu'il en étoit flatté. Un Cordonnier entr'autres voulant marquer ſon attachement à ſon Souverain, conſulta avec ſa femme ce qu'il pourroit faire pour le mieux : ils arracherent un gros navet qui étoit dans leur jardin, & le mirent aux pieds du Czar avec une paire de ſouliers, nommés dans le pays Lopkies. Le Monarque fut ſi ſatisfait de ce préſent, qu'il ordonna à tous ceux de ſa ſuite d'acheter des ſouliers de cet homme, & de les payer le double

de leur valeur, ce qui enrichit l'artiſan qui laiſſa un bien honnête à ſes enfants, & on les diſtingua par le nom de Lopoſtkies. Près de la maiſon de ce Cordonnier eſt un vieux arbre au pied duquel les voyageurs jettent ſouvent leurs vieux ſouliers en mémoire de cette action.

Le Czar apprit par hazard qu'un Gentilhomme inſtruit de la façon dont il avoit récompenſé le Cordonnier, eſpéroit auſſi recevoir des marques de ſa libéralité pour un beau cheval qu'il lui avoit préſenté, & Jean par reconnoiſſance lui donna de ſa main le navet qu'il avoit reçu de l'artiſan.

Bonté & ſévérité de ce Prince.

On rapporte du même Empereur qu'il prit un jour un habit médiocre, & alla dans un village voiſin de Moſcow, où il demanda de porte en porte à loger ſans trouver perſonne qui le reçût, à l'exception d'un pauvre homme, dont la femme étoit dans les travaux de l'enfantement, & qui le regala le mieux qu'il lui fut poſſible. Le Monarque lui dit en le remerciant que le lendemain il reviendroit le voir, & lui ameneroit un parrain & une maraine pour ſon

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

enfant. Il ne manqua pas à ſa promeſſe, il retourna au village avec toute la ſplendeur de ſon rang, & fit la fortune à ſon hôte ; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maiſons, à l'exception de ſa cabane, & d'en chaſſer les habitants dans la campagne, diſant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé la rigueur du temps, & lorſqu'ils ſauroient ce qu'on ſouffre en demeurant expoſé pendant une nuit très longue & très froide aux inclémences de la ſaiſon ſans couvert & ſans proviſions.

Il ſe joint à une troupe de voleurs.

Il ſe joignit un jour à une troupe de voleurs, leur propoſa de piller le tréſor du Czar, & leur dit qu'il ſavoit le moyen de les en rendre maîtres. Celui à qui il fit cette propoſition lui donna un ſoufflet, en lui diſant qu'il étoit un coquin de penſer à piller un ſi bon Prince, pendant qu'il y avoit tant de riches Boyars qui voloient leur maître, ſur leſquels on feroit un gain plus légitime, & ſans doute un plus riche butin que tout ce qu'on pourroit prendre au Czar. Cette réponſe lui fut ſi agréable qu'il changea de chapeau avec le voleur,

voleur, & lui donna rendez-vous pour le lendemain à Duretz, où il lui dit qu'il vouloit boire l'eau-de-vie & le Metheling avec lui. Cet homme ne manqua pas de s'y trouver, & fut très surpris de le reconnoître pour le Czar. Ce Prince lui donna de bons avis ; & pour le mettre en état de les suivre, il le gratifia d'une place entre les gens de sa suite ; ce qui servit aussi à détruire la troupe de voleurs.

Le Czar Michael, ayeul de Pierre le Grand, étoit un Prince fort humain & très vertueux, bon pour les étrangers, & qui avoit l'ambition d'être lié d'amitié avec les autres Puissances Chrétiennes de l'Europe. Il vouloit donner sa fille en mariage au Comte Woldemar, fils naturel du Roi de Dannemarck; mais le clergé Russe, qui regardoit ce Prince comme hérétique, s'y opposa. Alors le Danois demanda à entrer en dispute avec un des chapelains du Czar sur la vérité de leurs religions respectives; mais les Russes ne voulurent pas accepter le défi. Michael en parut très piqué, & dit que leur religion étoit donc bien étrange,

Le Czar Michael est empoisonné.

RELATION de Ruſſie. Chap. XII.

ſi elle ne pouvoit ſe ſoutenir par la force des raiſons & des arguments. Après leur avoir fait ce reproche, il ſe mit au lit, & fut attaqué d'un vomiſſement violent, dont il mourut la nuit même, avec un violent ſoupçon que ces prêtres lui avoient donné ce paſſeport pour l'éternité. L'Impératrice ne lui ſurvécut pas long-temps, & le mariage n'eut pas lieu. Il laiſſa deux fils, dont l'aîné mourut jeune; il avoit des diſpoſitions pour devenir un grand Prince, mais il marqua de la cruauté dès l'enfance : Son plus grand plaiſir étoit de faire ſouffrir des pigeons, auxquels il crevoit les yeux, & enſuite leur arrachoit la tête, en les traitant de traîtres & de rebelles.

CHAPITRE XIII.

Anecdotes au ſujet du Pere de Pierre le Grand : Bonté de ſon caractere : Son chagrin d'avoir tué un Officier : Dépopulation de la Ruſſie ſous ſon regne, cauſes de cet inconvénient : Hiſtoire de Boaris, il eſt banni de la cour & rappellé : Il gagne l'affection du peuple, & meurt très regretté : Le Gouvernement de Ruſſie eſt très bien reglé en pluſieurs parties par Elie Danelowitz : Portrait de Nashokin, Chancellier de l'Empire : Ce que ſignifie le mot de Czar : Titres & grandes richeſſes de ce Souverain.

Regne du pere de Pierre le Grand.

LE Czarowitz Aléxis Michaelowitz ſuccéda à ſon Pere Michael : il avoit ſix pieds de hauteur, le viſage plein & ſanguin, étoit de belle preſtance, généreux & bon dans ſon état ordinaire, mais cruel dans la colere. Il ne ſe fit jamais raſer la barbe. Un jour on lui préſenta à ſigner l'ordre pour l'exécution d'un déſerteur, &

RELATION de Ruſſie. CHAP. XIII.

il refuſa de le faire, diſant qu'il n'étoit pas juſte que cet homme mourût pour avoir eu moins de courage qu'un autre, puiſqu'il n'avoit pas plu à Dieu de lui en donner davantage. Il étoit fort dévot, point débauché, parent affectueux, bon pere & tendre mari. Il aſſiſtoit matin & ſoir au ſervice Divin; & quand ſa ſanté ne lui permettoit pas d'y aller, on le célébroit dans ſa chambre. Il jeûnoit au moins huit mois chaque année, & dans les jeûnes d'obligation, il n'avoit de repas réglés que les ſamedis, les Dimanches & les mardis: les autres jours, il ne mangeoit que du pain bis & du ſel, des concombres & des champignons marinés, avec un peu de petite bierre pour ſa boiſſon. Il aſſiſtoit tête nue aux proceſſions publiques, pourvu que le temps fût ſec; il donnoit à ſes ſujets le meilleur exemple, tant pour la pureté des mœurs que pour la religion; mais il ne vouloit pas permettre qu'on léguât des ſommes conſidérables aux Egliſes; & dans les cas de néceſſité, il ne ſe faiſoit aucun ſcrupule, ſous prétexte d'emprunt, de prendre l'argenterie deſtinée au

service de l'autel. Il fut obligé d'avoir recours à cet expédient, lorsque les revenus de ses finances ne purent lui suffire, parce que l'Eglise possédoit au moins les deux tiers des biens de l'Empire. La nuit du Vendredi saint, il avoit coutume de visiter les prisons, de décharger les débiteurs, de pardonner à quelques criminels, & de soulager les autres. Enfin, on lui connoissoit d'excellentes qualités; & s'il n'avoit été trompé quelquefois par ses Ministres, on l'auroit mis au rang des plus habiles Princes de son temps.

Il étoit rare qu'il bût avec excès: sa boisson ordinaire étoit de la petite bierre, dans laquelle on mettoit un peu d'huile ou d'eau de canelle, dont les gens de qualité font un grand usage en Russie. Il buvoit aussi une bierre faite d'avoine qu'on nomme Brague, & mangeoit du pain de seigle, qu'il aimoit beaucoup, & que les Russes croyent plus sain que le pain de froment. Il se plaisoit à enivrer les gens de sa cour pour bien connoître leurs différents caracteres, & il envoyoit ordinairement un plat de sa table à ses favoris les plus in-

Sa sobriété.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

times. Le jour de Pâques, la haute & la petite nobleſſe étoit admiſe à lui baiſer la main, & il leur faiſoit préſent d'œufs.

Son hoſpitalité & ſa juſtice.

Environ à une lieue de Moſcow, il fit élever un magaſin très grand & très commode, richement dotté pour la reception des pauvres, qui y etoient employés à travailler le chanvre & le lin. Il fit auſſi bâtir un hôpital dans les dépendances de ſon palais, pour y recevoir les vieux hommes dans l'indigence, & il prenoit ſouvent plaiſir à s'entretenir avec eux de ce qui s'étoit paſſé de leur temps. Il ſeroit difficile de trouver un coup d'œil plus agréable que celui du camp de ce Prince lorſqu'il étoit avec toute ſa cour à Obrasankſi environ à trois milles de Moſcow : il y paſſoit ordinairement la plus grande partie de l'Eté ſous des tentes magnifiques : la ſienne étoit d'étoffe d'or avec des bandes de martre ; celle de la Czarine étoit d'étoffe d'argent avec des bandes d'hermine, & celles des Seigneurs étoient de riches étoffes élégamment doublées. Au milieu de toutes, on en voyoit une des plus ſuperbes, qui ſervoit d'Egliſe.

Il y avoit des gardes à des diſtances convenables pour tenir toutes choſes en bon ordre, & des paliſſades autour du camp, pour écarter la populace. Le Czar Aléxis fut toute ſa vie pénétré de regret d'avoir paſſé ſon épée au travers du corps d'un homme qui avoit couru vers lui pour lui parler en campagne, liberté interdite à tous les ſujets, ce qui lui fit ſoupçonner que cet homme avoit deſſein de l'aſſaſſiner. On fouilla le mort, & on ne lui trouva aucune arme, mais ſeulement une requête, qu'il vouloit préſenter lui-même au Czar, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il y demandoit juſtice contre Pierre Stelicoro, Gouverneur de la Ruſſie blanche, ſous lequel il avoit ſervi en qualité de Capitaine, & qui lui devoit trois ans de paye. Stelicoro fut mandé à la cour, dépouillé de tous ſes honneurs & de tous ſes biens, & banni de la maniere la plus honteuſe; le Czar diſant que le ſang du Capitaine devoit être ſur la porte de ce Gouverneur, qui étoit réellement cauſe de ſa mort.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

Aléxis étoit paſſionné pour la chaſſe des bêtes fauves, & pourvû qu'il les forçât, il ne cherchoit pas à les tuer. Il chaſſoit auſſi aſſez fréquemment avec des faucons, n'ayant pour tout habillement que ſa chemiſe & ſon caleçon avec une riche piquure de deux peaux, une deſſus & l'autre deſſous. Pendant le temps de ſon regne, la Ruſſie fut ſi dépeuplée, que ſur les bords du Volga, on trouvoit ſix femmes pour un homme. Cette rareté de l'eſpece venoit partie des invaſions des Tartares, qui avoient emmené plus de trois cents mille hommes en captivité, partie de leur propre inclination pour la guerre, qui occaſionnoit ſouvent des actions très ſanglantes avec leurs voiſins, & partie d'une peſte qui détruiſit huit cents mille hommes en ſix ans.

Un Miniſtre fait empoiſonner ſa femme.

Pluſieurs Juifs avoient été introduits à la cour de ce Monarque par un Chirurgien de leur nation qui ſe diſoit Luthérien, & s'étoit établi à Moſcow, en ſervant d'agent des plaiſirs à Bogdan Matfeig, Grand-maître de la maiſon de l'Empereur. Matfeig avoit été compagnon d'Aléxis dans tous les exercices de la jeuneſſe, &

ce Prince avoit conçu pour lui une haute eſtime. Sa femme étant devenue exceſſivement jalouſe de ce qu'il avoit pluſieurs concubines, particulierement des filles Polonoiſes qu'il aimoit avec paſſion, elle en devint d'une humeur ſi fâcheuſe que ſon mari la fit empoiſonner. Le peuple inſtruit de cette action par quelques amis de la femme, en murmura beaucoup, & le Czar laiſſa au choix de Matfeig ou de ſe remarier en abandonnant ſes maîtreſſes, ou de quitter ſon poſte. Il ne balança pas à prendre le premier parti : il n'étoit pas porté pour les Anglois, parce que les Hollandois avoient gagné ſon amitié par leurs préſents. Le Czar Aléxis ne viſita jamais aucun de ſes ſujets, excepté ſon Gouverneur Boaris Juanowitz, qu'il alla voir une ſeule fois lorſqu'il étoit dangereuſement malade.

Grandes qualités du Miniſtre Boaris.

Boaris avoit été fort aimé du pere d'Aléxis, & avoit partagé l'éducation de ce Prince, conjointement avec ſon frere nommé Cleat, ſuivant l'uſage de la Ruſſie, où l'on éleve quelques jeunes gens de qualité avec le Czarowitz pour lui tenir com-

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

pagnie. Boaris avoit gagné un tel aſcendant ſur ce Monarque qu'il lui avoit confié toute la conduite des affaires, publiques & particulieres. Il fit des retranchements conſidérables ſur les dépenſes de la maiſon de ſon maître; envoya dans des gouvernements éloignés ceux de la nobleſſe qui pouvoient lui donner quelque ſujet de crainte, & ſupérieur à toutes leurs intrigues, il n'avançoit que ceux en qui il croyoit pouvoir prendre confiance. Le peuple excité par les mécontents hors de place, accuſa le Miniſtre de pluſieurs actes d'injuſtice, & pour appaiſer les clameurs, le Czar fut obligé de le bannir de la cour; mais les ſujets furent beaucoup plus mal après ce changement. Ils s'imaginoient être vexés, & ils ſe trouverent opprimés: les murmures ſuivirent; Boaris, bon politique, fut bientôt informé de cette heureuſe diſpoſition, & il ſut tourner les eſprits de façon que ceux qui avoient été les plus ardents à demander ſon exil, furent les plus empreſſés à ſolliciter ſon retour. Ils le firent dans une requête qu'ils préſenterent au Czar: elle étoit d'accord

avec ſes vues, & il y conſentit avec joie. Boaris revint triomphant à la cour, fut rétabli dans ſa premiere puiſſance, & l'infortune lui ayant appris la modération, il fut plus attentif à obliger le peuple, & à conſerver la liberté des ſujets. Il ne négligea pas de récompenſer ceux qui avoient demandé ſon retour, & l'eſtime du public pour lui augmenta de jour en jour. Quand il mourut, il fut regretté de ſon maître, & pleuré de tout le peuple : il n'y eut que l'ancienne nobleſſe, dont il avoit ſouvent traverſé les projets ambitieux, qui fut médiocrement touchée de ſa perte.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

Baſſeſſe de l'origine de la Czarine, mere de Pierre le Grand.

Ce fut à Boaris qu'Elie Danelowitz dut ſa promotion au rang de Général de l'armée du Czar. Nous avons déja dit que la Czarine étoit ſœur de Danelowitz, & que ce mariage étoit l'ouvrage du Miniſtre : cette famille montoit à une grande élevation, mais c'étoit une ſuite de l'uſage où ſont les Czars de ſe choiſir une femme entre leurs ſujets. Elie avoit précédemment tenu cabaret, & ſa ſœur avoit vendu des champignons dans le marché public : mais

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

malgré la baſſeſſe de leur origine, la nature avoit donné de grands talents à Elie. Il étoit vigilant, hardi, entreprenant, & d'une mémoire ſi excellente qu'il ſe ſouvenoit des affaires civiles ou militaires de tous ceux qui étoient à la cour, & qu'il connoiſſoit les quartiers de quatre-vingt mille hommes, avec les noms & le caractere de tous les différents Officiers. Il étoit auſſi à la tête de la tréſorerie, & poſſédoit cinq ou ſix poſtes conſidérables, dans leſquels il ſe conduiſit avec beaucoup de droiture juſqu'à ce que ſon entendement fût altéré par une attaque d'apoplexie. Le ſeul défaut qu'on pouvoit lui reprocher étoit un peu d'avarice, qui le rendoit trop dur au recouvrement de ſes deniers : mais le Czar qui le craignoit plus qu'il ne l'aimoit, lui paſſoit volontiers cette tache, ſachant qu'il hériteroit de ſes biens par les droits de la Czarine.

Belle adminiſtration du Miniſtre Nashokin.

Quand la mauvaiſe ſanté de Danelowitz lui fit quitter l'adminiſtration des affaires publiques, elle fut confiée à Nashokin, homme ſage, integre & modéré. La conduite qu'il tint dans les places de Chancellier,

de Gouverneur de la Ruſſie, & dans plusieurs charges importantes où il ſuccéda à Elie, fit beaucoup d'honneur à l'Empire des Ruſſes. Il conclut une paix avantageuſe, & forma une alliance avec la Pologne ; fit de la Ruſſie le principal entrepôt de l'Europe pour le commerce de ſoie, ayant imaginé d'y faire apporter celles de Perſe & des Indes, qui ſe répandoient enſuite de toutes parts ; mais cet avantage ne fut pas de longue durée.

Il réforma la maiſon de l'Empereur, corrigea les Loix Impériales, fit conférer au Gouverneur & au Conſeil de chaque Province, le pouvoir de prononcer les Sentences dans les affaires criminelles, ſans les attribuer à la ſeule Cour de Juſtice établie à Moſcow, comme elles étoient avant ; & abrégea beaucoup les anciennes Loix par la ſageſſe de ſes Réglements. Un miſérable, qui avoit renoncé à la religion des Juifs pour prendre le turban, & qui ſervoit d'interprète aux marchands de Perſe à Moſcow, accuſa Nashokin d'avoir commis quelques injuſtices à la Cour ou Juriſdiction des Ambaſſadeurs, dont il étoit Chan-

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

celier. Le Czar dit qu'il vouloit examiner cette affaire ; & que ſi l'accuſation de l'interprète étoit mal fondée, il payeroit cherement cette calomnie. Il tint exactement ſa parole ; le rénégat fut reconnu pour menteur ; reçut trente coups de fouet, dont il ſe reſſentit long-temps ; & la réputation de juſtice que s'étoit acquiſe le Chancelier n'en fut que mieux confirmée.

Sa haine contre les Républiques.

Nashokin, zélé partiſan des principes Monarchiques, diſoit ſouvent, qu'il étoit ſurpris de ce que tous les Rois de l'Europe, au lieu d'aider les Hollandois, ne ſe réuniſſoient pas pour les détruire, & pour renverſer toutes les Républiques, qui ne ſont utiles que pour les vagabonds & les rébelles à qui elles ſervent d'aſyle. En liſant quelques papiers, où l'on rapportoit les ravages que la peſte avoit faits à Londres, il dit qu'il étoit étonnant que les Anglois publiaſſent eux-mêmes leur infortune ; que les malheureux faiſoient le récit de leur miſere pour profiter de la compaſſion qu'ils pouvoient exciter ; mais que les Anglois ne pouvoient avoir aucun objet, en apprenant à

tout l'univers que leur capitale étoit dévaſtée par la contagion, à moins que ce ne fût pour avertir les autres nations de les éviter, comme on met des ſignaux aux endroits dangereux pour marquer aux Pilotes de s'en garantir.

La bonne conduite d'Elie, de Naſhokin, & de deux autres habiles Miniſtres avoit commencé à faire eſtimer la Cour du Czar. Ce mot Czar, qui en langue Ruſſe ſignifie Empereur eſt ſi ſemblable à celui de Céſar, qu'il paroît évidemment en être dérivé. L'Enſeigne de cet Empereur, de même que celle de l'Empereur d'Allemagne eſt un Aigle éployé, avec cette différence que ſur l'eſtomach de l'Aigle Ruſſe eſt un ſaint George à cheval, & qu'il a une mître entre les deux têtes. On dit que le ſaint George a été ajouté par Jean Baſilowitz, parce qu'il fut honoré de l'Ordre de la jarretiere par la Reine Eliſabeth; & quelques politiques du temps ont même prétendu qu'il avoit eu deſſein de faire des propoſitions de mariage à cette illuſtre Princeſſe. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'il eſtimoit beaucoup les Anglois; & que

Explication du mot de Czar.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

dans un temps où il s'éleva une ſédition à Moſcow, qui l'obligea de quitter cette capitale, & de ſe retirer avec ſes tréſors à Wologda, où il ſe fortifia, il eut quelque intention de ſe réfugier en Angleterre.

Ses titres.

Les titres du Czar ſont, Par la grace de Dieu, Grand Seigneur, Czar, Duc de la grande & petite Ruſſie, ainſi que de la Ruſſie blanche, Souverain de Moſcow, Kiovie, Pladomir, & Novogorod, &c. Czar de Caſan, Czar d'Aſtracan, Czar de Sybérie, Seigneur de Pleſcow, Grand Duc de Smolensko, Twerco, Vgosko, Périnsko, Véalsko, Bolgaricko; Seigneur & Grand Duc de Novogorod, des Provinces de Charnigora, Rheſan, Reſtore, Yaraſlieve, Belowzer, Odouria, Obderia & Condinea; Seigneur de toutes les contrées ſituées au Nord; Seigneur de la Terre Yeveria, de tous les Duchés de Cotileran, de Grewzintan, & de pluſieurs autres Pays & Souverainetés, à l'Eſt, à l'Oueſt & au Nord, ainſi que des Héritages des Seigneurs & Monarques nos prédéceſſeurs, &c. & tous ces titres ſont inſcrits ſur le grand Sceau de l'Empire de Ruſſie.

Les Etats du Czar ſont très étendus ; ſes revenus ſont immenſes ; & il poſſede une grande quantité de gros joyaux, mais dont la plupart ont des défauts conſidérables, ce que les Ruſſes ne connoiſſent pas. Il a pluſieurs Palais, & différentes maiſons de campagne élégamment meublées, & dont les appartements ſont ornés de très belles tapiſſeries. Les Gentilshommes de ſa chambre n'y entrent jamais, mais ils attendent que le Prince les appelle : les Miniſtres d'Etat vivent dans la ſplendeur ; mais ils ne jouiſſent pas d'autant de diſtinction que dans les autres pays. Lorſque le Czar paroît en public, ce qui arrive ſeulement en certains jours de rejouiſſances, il eſt vêtu plus ſuperbement qu'on ne peut l'imaginer ; & ſa ſuite qui eſt très nombreuſe, eſt auſſi d'une grande magnificence. Quand il mange en public, ce qui eſt très rare, les Nobles mangent auſſi en ſa préſence ; ſes gardes ſont poſtés aux environs du Palais, où ils demeurent immobiles & dans un profond ſilence. Perſonne n'eſt admis à entrer dans la cour intérieure, excepté ceux qui y ſont néceſſaires.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

L'habillement du Czar n'eſt pas différent de celui de ſes Nobles, dont il n'eſt diſtingué que par la magnificence. Il en eſt de même de la Czarine qui eſt auſſi habillée comme les Dames de ſa Cour, excepté que ſa coeffure eſt plus haute, & que les manches de ſa chemiſe ſont plus longues. Sa robe, de même que celles de ſes femmes, reſſemble à celles de nos Magiſtrats, & elles les laiſſent traîner à terre. Elle fait ſouvent des promenades de nuit dans une eſpece de char, avec les femmes qui lui ſont néceſſaires; dans d'autres temps, elles vont enſemble à la chaſſe, montées à cheval comme les hommes, avec un chapeau ſur la tête, & un mouchoir de ſoie autour du col. Tous les enfants du Czar ont le nom de Czarowits. Quand l'Impératrice eſt en couche, les ſujets font des préſents au Monarque; il leur en marque ſa reconnoiſſance par d'autres préſents; & s'il ne le fait pas, il leur en paye plus que la valeur par d'autres moyens.

Grand ſecret à la cour du Czar.

On punit de mort ceux qui rapportent ce qu'on fait dans le Palais

du Czar, ou qui ont l'audace de vouloir pénétrer dans ſes deſſeins; & le peuple eſt tenu dans une ſi grande crainte, qu'un Gentilhomme ayant demandé à quel uſage on deſtinoit un bâtiment qu'on élevoit pour le travail du chanvre & du lin, les ouvriers répondirent qu'il n'y avoit que Dieu & le Czar qui le ſavoient. L'Empereur dont nous parlons examinoit tous les ſoirs les regiſtres de la Chancelerie, & entretenoit des hommes intelligents, qui lui ſervoient d'eſpions; ils s'introduiſoient dans les maiſons des Ambaſſadeurs, & des autres perſonnes de diſtinction, ainſi que dans les feſtins des nôces, & dans les autres grands repas, pour obſerver tout ce qui s'y paſſoit, & en faire leur rapport au Monarque.

Branches de ſes revenus.

Le Czar eſt tellement maître des biens de ſes Sujets, que lorſque quelqu'un meurt, il faut que les héritiers préſentent leur requête à un Tribunal établi à cet effet, avant d'entrer en poſſeſſion de l'héritage. Il ſuccede de droit à ceux qui meurent inteſtats, & qui n'ont point d'héritiers, de même qu'à ceux dont

RELATION de Ruſſie. Chap. XIII.

les biens ſont confiſqués pour quelque crime capital. Il reçoit des droits conſidérables d'importation & d'exportation, eſt propriétaire de toutes les boutiques où l'on vend la bierre & l'eau-de-vie, ce qui lui rapporte tous les ans de très groſſes ſommes, puiſqu'il y a de ces boutiques qui ſont louées juſqu'à deux mille piſtoles. Les bains & les étuves ſont encore partie de ſon domaine, & produiſent un revenu très fort, parce que les Moſcovites, hommes, femmes & enfants ſont obligés par leur religion, de ſe baigner ſouvent, & payent aſſés cher à chaque fois. Quand les bains ſont trop chauds, on les tempere avec de l'eau froide, & pluſieurs Ruſſes ſe roulent dans la neige avant d'entrer dans les étuves. Tous ceux qui tiennent des terres immédiatement du Czar, ſont obligés de fournir ſa maiſon de proviſions de toutes ſortes, comme farine, avoine, miel, bierre, hydromel, poiſſon, huile, &c. à chacun de ceux qui la compoſent.

Le Czar eſt le principal marchand de ſes Etats, & il fait commerce de cendres à faire le ſavon, de chanvre

& de lin à Archangel, pour des ſoies, des martres, des velours, des draps d'or ou d'argent. Il trafique également en ſatins, en draps & en damas. Il tire des ſommes prodigieuſes des peaux des martres, qui ſont envoyées tous les ans par les exilés de la Sibérie. Les ouvriers ne lui coutent rien, ou au moins très peu; & il tire un profit immenſe, non-ſeulement des bains & étuves, mais encore de la poix, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des eſturgeons, & de leurs œufs qu'on nomme caviaires, ainſi que du poiſſon ſec & ſalé qu'on apporte d'Aſtracan, de Caſan, du lac de Balſire, & des lacs & rivieres qui abondent dans tous ſes Etats, particuliérement dans la Sibérie.

CHAPITRE XIV.

Deſcription générale de la Sibérie : Grands inconvenients qui accompagnent les voyages en ce pays : Comment on fait la chaſſe des martres : Deſcription du Beluga & de l'Eſturgeon : Différentes manieres dont on prépare les Caviaires : Mœurs & coutumes des peuples de la Samoïedie : Plantes & fleurs odoriférantes qu'on trouve dans ce pays : Les habitants ſont exceſſivement jaloux de leurs femmes : Adreſſe de l'animal nommé Zourick, une troupe de ces animaux met en déſordre un régiment de Cavalerie : Portrait des Tartares Calmucks, & de ceux de la Crimée.

Deſcription de la Sibérie.

LA Sibérie eſt une Province très étendue, qui touche les frontiéres du Cathai, mais elle eſt très peu connue des voyageurs, quoique quelques-uns l'aient traverſée juſqu'à la Chine, & juſqu'à la mer des Kaimochites, dans la partie qui eſt au

Nord-eſt de la grande Tartarie, ou juſqu'au golphe de Nankin. Il faudroit qu'un homme employât ſix années pour parcourir toute la Sibérie, parce que dans l'Eté le chaleur y eſt ſi grande, qu'on eſt obligé de demeurer enfermé dans les maiſons, & que durant une partie de l'Hiver le froid & les neiges rendent les chemins impraticables. Tobolskoi, ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres Siber, eſt la Capitale de la Province, & la réſidence du Viceroi. Il faut qu'un voyageur porte ſon pain avec lui, parce qu'il n'en trouveroit pas un ſeul morceau dans tout le pays, où le poiſſon ſec en tient lieu. Non-ſeulement les habitants s'en nourriſſent eux & leurs chiens, mais dans le froid, faute d'autre aliment, ils en donnent auſſi à leurs vaches, & le lait en prend le gout. Ils ont de très groſſes avelines, & les marchands Chinois leur ont appris l'uſage du thé, qu'ils appellent chay, avec le ſucre. Ils le regardent comme un ſouverain ſpécifique contre les maladies des hypocondres, les indigeſtions, & contre toutes les affections du poûmon. Ils le conſer-

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

vent dans des papiers, dont chacun en contient une livre, & ſur leſquels le nom & le poids eſt marqué en caractere Chinois.

De la chaſſe des Martres.

Leurs traineaux ſont tirés par trente ou quarante gros chiens; ils s'en ſervent pour aller à la chaſſe enveloppés dans leurs peaux, & ils demeurent quelquefois ſix ou ſept ſemaines en campagne, paſſant les nuits les plus froides dans des plaines découvertes. Ils y font de grands feux, tant pour corriger la rigueur de l'air, que pour faire rôtir leur poiſſon; les chiens leur ſervent à lancer les martres, qu'on ne trouve point autre part, & dont la peau eſt la principale branche de commerce du pays. Cet animal eſt ſi fort qu'il s'échape quelquefois après avoir reçu un coup au travers du corps, mais le nez eſt l'endroit où il eſt le plus ſenſible, & c'eſt auſſi où on le frappe le plus ordinairement; ce que les chaſſeurs font avec beaucoup d'adreſſe, pour que la peau n'en ſoit point endommagée. Dans le Volga, & dans la riviere Oby on trouve une grande quantité d'Eſturgeons & de Belugas, poiſſon de douze pieds

de

de long, qui eſt de la même eſpèce que l'Eſturgeon. On le mange ordinairement ſalé, la chair en eſt plus blanche que celle du veau, & d'un goût délicieux, particuliérement quand elle eſt fraîche. Les deux rivières que nous venons de nommer, aroſent cette Province, & ſe déchargent, la premiere dans la mer Caſpienne, & la ſeconde dans la mer Glaciale. Quand la fonte des neiges tombe des montagnes, le courant en devient extrêmement rapide, & les gens des pays diſent que pour n'en être pas entraînés, les Eſturgeons avalent de très groſſes pierres.

Ce ſont les habitants d'Aſtracan qui font la meilleure eſpèce de Caviaires, avec la laitance de l'Eſturgeon & du Beluga ſaupoudré de ſel, qu'on met dans des barils; mais elle ne ſe garde pas long-temps. Il y en a une autre eſpèce faite ſeulement d'œufs d'Eſturgeons, qui eſt noire & gluante: les Turcs en font une grande eſtime, & les Ruſſes la nomment Fekra. On en fait encore avec la ſeule laitance du Beluga. Les Arméniens préparent différemment leur

Ce qu'on appelle Caviaires.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

Caviaire; ils nétoyent bien les laitances, & après les avoir ſalées; ils les mettent ſur des planches inclinées, afin que la graiſſe & les parties huileuſes s'en détachent; enſuite ils les mettent dans des barils bien preſſées pour les vendre. On prétend que la laitance du Beluga peſe juſqu'à cent cinquante livres, & les œufs juſqu'à deux cents livres: les Arméniens nomment ces œufs Arminsko fekca.

Deſcription des Samoïedes.

On dit que les habitants de la partie Septentrionale de la Sibérie, mangent leurs priſonniers de guerre, ce qui leur a fait donner le nom de Samoïédes ou Taſambeidans, qui ſignifie Cannibales, ou mangeurs d'hommes. Ils vivent dans des tentes faites en rond, & couvertes de nates, ou de peaux de cerfs, avec un trou au ſommet pour faire ſortir la fumée du feu qu'ils font au milieu de la tente, & autour duquel ils ſe mettent tous. En Eté ils vivent de la pêche ſur les bords des rivieres, & mangent ſouvent le poiſſon crud; ils font ſécher dans cette ſaiſon celui qu'ils gardent pour l'Hiver: mais la nourriture qu'ils trouvent la plus délicieuſe, eſt la chair des jeunes chiens.

Leur langue eſt barbare, & il y a peu de perſonnes qui puiſſent l'entendre, non plus que leurs Loix, qu'on prétend qu'ils exécutent ſévérement; mais je ne ſai ſur quoi ce ſentiment eſt fondé. Ils adorent le Soleil & la Lune, & ſont fort adonnés à la Magie, enſorte qu'on regarde avec le plus d'eſtime ceux qui ont la réputation d'y être les plus habiles. On dit cependant qu'ils n'emploient jamais leurs conjurations contre les Ruſſes, crainte d'en être punis, mais qu'ils en font un grand uſage contre les étrangers. Il m'a été rapporté (dit l'Auteur de cette relation) qu'un de ces Magiciens, après avoir été enivré par un Marchand Anglois avec tant d'excès, qu'il ne pouvoit ni ſe ſoutenir, ni marcher, fut remis en un inſtant dans ſon état naturel, & auſſi tranquille que s'il n'avoit rien bu, en ſe faiſant ſeulement toucher le front par une vieille femme qui prononça quelques mots. Des gens très véridiques m'ont auſſi aſſuré y avoir vu de la marjolaine, de la ſauge, de la chicorée blanche, des oignons, & de très groſſes aſperges, ainſi que de fort belles roſes, & des

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

tulipes bien variées, avec pluſieurs autres raçines, des fleurs & des plantes qui y croiſſent naturellement, pendant que nous prenons tant de ſoins pour nous en procurer. On y trouve en abondance des navets, des carotes, & des panais: & les Marchands tranſportent tous les ans une grande quantité de nitre, & de ſel gemme, qui eſt d'une qualité très brillante.

Incendies fréquents dans ce pays.

Dans la partie Méridionale de la Sibérie, il y a une forêt de cinq cents milles de long, où l'on voit de vaſtes champs remplis de céríſes d'un très beau rouge; mais elles ſont d'un goût acre: cependant après les avoir tranſplantées elles deviennent un fort bon fruit. Tous les arbres en ſont nains, ſeulement de deux ou trois pieds de haut, parce que l'herbe devenant fort haute dans la forêt, elle s'enflamme aiſément quand elle eſt ſéche, par le feu que les voyageurs n'ont pas ſoin d'éteindre, quand ils quittent le lieu où ils ont ſéjourné, & dont il eſt quelquefois très difficile de ſe ſauver. L'incendie s'étend rapidemment; & comme ces accidents y ſont aſſés fréquents, les

arbres n'ont pas le temps de parvenir à la hauteur où ils devroient atteindre. La richeſſe de ce pays conſiſte en Rennes & en Elans, qui y ſont plus gros qu'en aucun autre endroit. Ils tirent les traineaux, font aiſément quatre-vingt milles par jour, & ſont ſi doux qu'ils reſtent en place juſqu'à ce qu'on ait ajuſté leurs harnois. Quand les habitants vendent une Renne à un étranger, ils en gardent les entrailles & les parties les plus ſales des inteſtins pour les manger.

Jalouſie des Samoïedes.

Quand ils vont à la chaſſe, ils conſultent leurs Prêtres pour ſavoir de quel côté ils tourneront; & il eſt rare qu'ils ſe trompent dans leurs conjectures, ſans doute parce qu'ils connoiſſent bien le pays, & les endroits où les animaux ſe retirent. Les peres vendent ſouvent leurs filles à ſix ou ſept ans, & beaucoup de Marchands viennent les acheter à cet âge, pour être ſûrs de leur virginité. Quand ils vont à la chaſſe, ils ont ſoin d'enfermer leurs femmes; & l'on prétend qu'ils ont des moyens pour empêcher qu'elles ne leur ſoient infidelles en leur abſence; il n'y a pas

RELATION de Ruſſie.

d'Italien auſſi jaloux, que les Samoïedes le ſont en général.

Chap. XIV.

On voit dans cette Province un animal nommé Zourick, qui reſſemble à un Bléreau, mais d'une figure plus agréable. Il a les jambes courtes, la peau noire, liſſée, & un peu marquetée, & vit ſous terre comme le lapin. On rapporte des hiſtoires étonantes de l'œconomie de ces animaux; de la propreté qu'ils entretiennent dans leurs terriers; des cérémonies qu'ils font pour enterrer leurs morts; de leur maniere de combattre; de faire des priſonniers, & de tenir les vaincus en captivité, en les forçant d'aller leur chercher du foin & de l'avoine pour leur ſubſiſtance pendant l'hiver. Ils font une eſpèce de heurlement, qu'on ne peut entendre ſans frémir; & l'on raconte qu'un grand nombre de Zouricks étant aſſemblés dans un bois, auprès duquel un régiment de Cavalerie étoit rangé en bataille, les chevaux furent tellement effrayés de leur cri, qu'ils prirent la fuite au grand galop juſqu'à dix milles de diſtance, ſans que les Cavaliers, qui n'étoient pas eux-mêmes exempts d'effroi, puſſent les arrêter.

Deſcription de l'animal nommé Zourick.

Des Perivoskicks & des Ecureuils de Sibérie.

La peau des Perivoskicks eſt d'une couleur brune éclatante, marquetée de noir & de blanc, mais la fourure n'en eſt pas fort eſtimée, parce que le poil en eſt très court, & par conſéquent peu chaud : les Ruſſes en font des habits pour l'Eté. Le Perivoskick eſt un animal Amphibie, dont le nom ſignifie, qui porte d'un lieu à l'autre. On prétend qu'il lui vient de ce qu'il ſe plaît à tranſporter ſur ſon dos les Hermines & les Ecureuils, d'un côté à l'autre de la riviere. On vante beaucoup l'adreſſe de l'Ecureuil de Sibérie, qui, dit-on, traverſe la riviere ſur une petite piéce de bois, qu'il met lui-même à l'eau, & qu'il gouverne avec ſa queue pour aller chercher ſa nourriture. Si le vent eſt bon il fait agréablement le voyage ; mais s'il devient trop fort, le malheureux Ecureuil ne peut manquer d'être noyé.

Dans le voiſinage de Caſan & d'Aſtracan, & quelquefois aux environs d'Archangel, on trouve une eſpèce d'oiſeau de la groſſeur d'un phaiſan, avec le dos & les jambes d'une bécaſſine, & le col ſemblable

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

à celui d'un coq. Ils ſe battent volontiers les uns contre les autres, comme les coqs d'Angleterre, ſoutiennent long-temps & vivement le combat, en ſe tenant ſur leurs gardes, le bec piqué en terre. Ils ſont d'un goût plus délicieux que celui de la caille. A Archangel on chaſſe fréquemment une eſpèce de faucon, qui n'eſt pas plus gros qu'une grive, & qui ſe nourrit des plus petits oiſeaux, après les avoir bien plumés & nétoyés. Il y a auſſi une autre oiſeau de la groſſeur d'un cigne, dont le col eſt très court, & ſi gros, qu'il avale quelquefois des poiſſons de ſix pouces de tour. Ils volent en troupes, formant un demi-cercle, peu élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau où ils cherchent leur nourriture. Les Ruſſes ſe ſervent de la graiſſe de cet animal pour les contuſions & les meurtriſſures, & ils lui donnent le nom de Dika-baba, qui en leur langue ſignifie » une vieille femme ſau-» vage. »

Ce que diſent Scaliger, & quelques autres Ecrivains d'un animal plante, qui fleurit dans ce pays, & qu'ils nomment Borometz ou Ba-

tannetz, ce qui ſignifie un agneau, ou un petit mouton, eſt à préſent reconnu univerſellement pour fabuleux. Si l'on veut en croire leur rapport, cet animal ou cette plante, a la forme d'un agneau, couvert d'un duvet très doux, & il eſt aſſés gros pour conſommer toute l'herbe qui croît aux environs, comme ſi elle étoit néceſſaire à ſa nourriture. Aucun autre animal n'y touche, excepté les loups qui tombent ſur cette plante, en la prenant pour un agneau, ce qui a ſouvent ſervi d'appas pour les détruire.

Après avoir parlé de la Sibérie parce qu'elle eſt une Province de l'Empire de Ruſſie, nous allons terminer notre narration par ce qui concerne les Tartares de Crimée, qui depuis quelque temps font payer tribut aux Ruſſes. La ville de Moſcow leur fournit annuellement mille habillements de peaux de cerfs, & par le traité, le Czar eſt tenu de donner dans ſon chapeau une meſure d'avoine convenue, au cheval du Cham de Tartarie.

Des Tartares de Crimée.

Les Tartares de Crimée ſont préſentement ſous la domination des

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

Turcs: la ville de Crim, qui donne le nom à tout le pays, eſt voiſine de la mer de Tartarie; les bâtiments ſont de brique & de pierre, & la ville eſt entourée de murs tres forts. Les peuples ont le nez plat, les yeux enfoncés, le front petit, les épaules larges & quarrées, & ils ſont de moyenne taille. Leur figure a un caractere particulier, qui les fait diſtinguer aiſément de toute autre nation. Ils applatiſſent le nez de leurs enfants auſſi-tôt qu'ils voyent le jour, parce qu'ils diſent qu'il eſt ridicule de le laiſſer élever, pour mettre obſtacle à la vue. Ils ſuivent la religion de Mahomet, & raillent avec raiſon les Moſcovites, de leur ſuperſtition pour les images de Saint Nicolas.

Ces Tartares ne ſont autre choſe que des bandits, qui vivent de pillage, & des dépouilles de leurs voiſins. Quand ils ſont battus ils ſe diſperſent auſſi-tót; mais ils ſe rallient pendant la nuit pour recommencer leurs incurſions, & convenir de ce qu'ils doivent faire le jour ſuivant. Ils ſont très robuſtes, & peuvent faire quatre-vingt milles en un jour, chaque homme ayant à

ſoi trois ou quatre chevaux, ce qui les met en état d'en changer très ſouvent. Quand un de leurs chevaux meurt, ils le coupent en morceaux, & le mangent crud avec autant d'appetit que nous mangerions le meilleur bœuf, ou le meilleur mouton; mais quelques-uns des plus délicats en mettent des morceaux entre la ſelle & le dos de leur cheval, où il acquiert une eſpèce de cuiſſon; & quand ils ont faim, il les en retirent pour les dévorer.

Le lait de jument, & le ſang de cheval qu'on tire exprès, eſt leur remede le plus ordinaire contre preſque toutes les maladies. Ils ont la vue plus perçante qu'aucun autre peuple de l'univers; & ſi rien n'y met obſtacle, ils prétendent diſtinguer les objets à cinquante milles de diſtance. Ils s'abſtiennent de ſel, parce qu'ils le croient pernicieux pour la vue, & ne mangent point de pain parce qu'ils diſent que cet aliment rend peſant, & diminue l'activité. Ils ſont à cheval la bride lache, s'élevent ſur leurs étriers, & frappent aiſément leurs ennemis en courant au grand galop.

RELATION de Ruſſie. Chap. XIV.

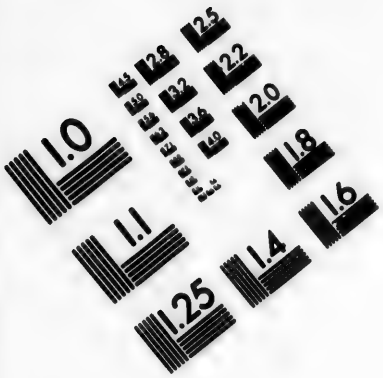
Les Tartares Calmouques ou Calmucks, entre leſquels étoit né Tamerlan, ſont poſſeſſeurs d'une grande étendue de pays, égale au tiers de l'Empire de Ruſſie. Ils vivent ſous des tentes, & ne les tranſportent que lorſqu'ils ont conſommé tout le fourage aux environs. Ils ſont plus grands, plus baſanés, & moins brutaux que ceux de Crimée, qu'ils ont ſouvent battus : leurs femmes vont à la guerre, & chaſſent à cheval comme les hommes.

Fin du Voyage au Nord.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
ET DÉCOUVERTES
Faites par GUILLAUME DAMPIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance & éducation de Dampier: Ses premiers voyages: Il devient planteur à la Jamaïque: Il va couper du bois dans la baye de Campêche: Il revient en Angleterre, met ordre à ſes affaires particulieres, & retourne à la Jamaïque: Il fait un voyage avec le Capitaine Hogby au pays des Moskittes: Il joint le Capitaine Coxon, fait une expédition contre Porto-Bello, deſcend à l'Iſthme de Darien avec des Boucaniers: Ils pillent Sainte Marie, & attaquent Panama: Le Capitaine Sawkins eſt tué: Ils font voile &



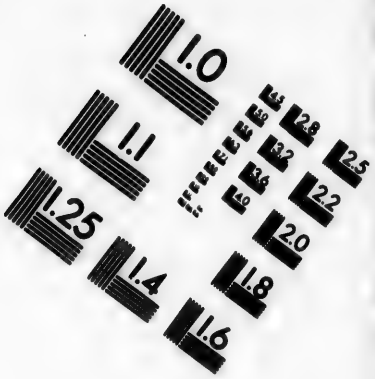
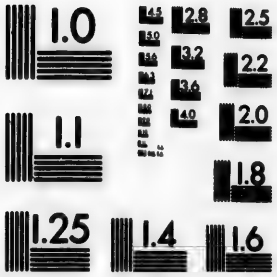
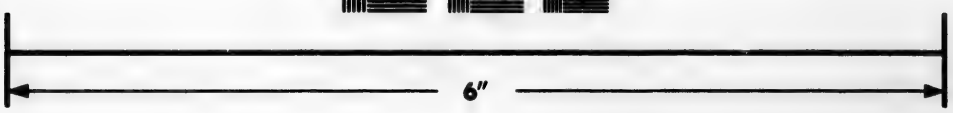
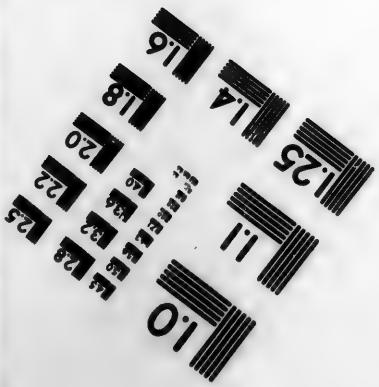
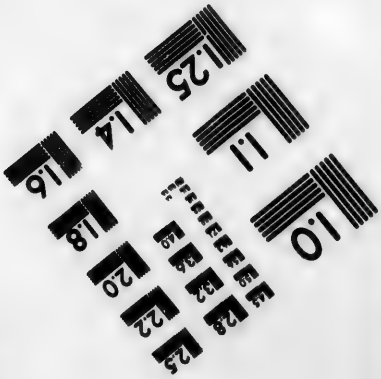


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DAMPIER. Chap. I.

l'iſle de Juan Fernandez : Le Capitaine Sharp eſt dépouillé du commandement : Factions pour & contre ce Capitaine : Notre Auteur, & d'autres mécontents prennent la réſolution de traverſer l'Iſthme de Darien pour gagner la mer du Sud : Ils trouvent des raffraîchiſſemens : Ils ſont bien traités par l'entremiſe d'une vieille femme Indienne : Ils arrivent de l'autre côté de l'Iſthme : Ils montent ſur un Armateur François : Ils ſont joints par huit vaiſſeaux de Boucaniers : Ils jettent l'ancre à l'Iſle des Perles : Deſcription des habitants : Quelques Corſaires périſſent dans une partie de débauche : Hiſtoire du Capitaine Payne : Deſcription de l'oiſeau niais : Deſcription de l'Iſle d'Aves : Deſcription du Cocotier : Du poiſſon nommé la Remore : Dampier arrive à la Virginie.

Origine de Dampier.

M. GUILLAUME DAMPIER naquit en l'année 1652, d'une bonne famille dans le Comté de Somerſet. Il perdit ſon père dans l'enfance; & étant tombé entre les mains de quelques parents, ils lui firent don-

ner une éducation très médiocre : Il le mirent en apprentiſſage à l'âge de dix-ſept ans, ſous le maître d'un vaiſſeau, qui mit à la voile de Weymouth dans le Comté de Dorſet. Il fit avec lui un voyage en France, & un autre à Terre-neuve. La différence de climat lui fut ſi contraire dans le dernier, que lorſqu'il fut de retour, il réſolut de ſe retirer à la campagne au milieu de ſes amis, & de ne plus ſe remettre en mer : mais comme il avoit naturellement l'eſprit variable, il changea bien-tôt de réſolution, ſe rendit à Londres en 1670, monta en qualité de premier Pilote ſur un vaiſſeau des Indes Orientales, chargé pour Bantam, & fit un très heureux voyage. DAMPIER. Chap. I.

L'année 1672 Dampier vécut avec ſon frère dans le Comté de Somerſet ; & en 1673 il ſervit contre les Hollandois en deux combats à bord d'un vaiſſeau de Roi, nommé le Prince Royal, & commandé par Sir Edouard Spragg, qui fut tué la même année. Il retourna encore dans le Somerſet, où il ſe lia d'amitié avec le Colonel Hellier, qui avoit de grands biens à la Jamaique, & qui An. 1672.

DAMPIER. Chap. 1. An. 1678.

lui persuada d'y passer pour s'occuper d'une plantation. Il n'y demeura qu'environ un an, & se joignit au Capitaine Hodsel pour aller couper du bois de teinture dans la baye de Campêche.

Il se lie avec les Boucaniers.

Il se livra avec ardeur à cette occupation, quoiqu'elle fût accompagnée d'assés grandes difficultés ; & comme il vit qu'on en retiroit un profit considérable, il s'y engagea une seconde fois. Ce fut alors qu'il forma des liaisons avec les Boucaniers, auxquels nous verrons qu'il s'attacha totalement par la suite ; liaisons honteuses qui le firent souvent rougir de les avoir formées, quand il fut plus avancé en âge. Quoiqu'il en soit il fit alors de grands projets pour l'établissement de sa fortune, & revint avec ces pensées en Angleterre au mois d'Août 1678. Il y rassembla tout l'argent qu'il put avoir, se pourvut de ce qu'il jugea lui être nécessaire, & se rembarqua pour la Jamaïque au commencement de l'année 1679, dans le Loyal-marchand de Londres, commandé par le Capitaine Knapman.

Il se joint à eux.

Son dessein étoit de continuer à

couper du bois dans la baye de Campêche, parce qu'il connoiſſoit très bien les avantages de ce commerce, & la façon de le conduire. Il changea bien-tôt de réſolution, & employa ſon argent à acheter dans le Comté de Dorſet un petit bien d'un homme, dont il connoiſſoit parfaitement les titres. Avant de repaſſer en Europe il convint avec un nommé M. Hobby, de faire un voyage dans le pays des Moskites au Continent; mais ayant jetté l'ancre dans la baye de Nigral, tous les hommes de M. Hobby l'abandonnerent pour ſe joindre aux Capitaines Coxon, Sawkins, Sharp, & à d'autres avanturiers, qui avoient formé le projet d'une expédition lucrative. Trois ou quatre jours après M. Dampier les ſuivit, jugeant qu'il ne lui ſerviroit de rien de demeurer avec M. Hobby, puiſqu'ils ne pouvoient entreprendre de conduire le vaiſſeau ſans hommes.

DAMPIER. Chap. I. An. 1679.

La premiere expédition de ces confédérés fut contre Porto-bello, & ils réſolurent enſuite de traverſer l'Iſthme de Darien pour gagner la mer du Sud. Dans cette intention ils

Ils débarquent à l'Iſthme de Darien. An. 1680.

DAMPIER. Chap. I. An 1680.

débarquerent le 5 d'Avril 1680, près l'Isle Dorée, une de celles qu'on appelle Samballes, au nombre de près de quatre cents hommes, bien munis de provisions, & de différentes bagatelles propres à gagner l'amitié des Indiens. Après une marche de neuf jours ils arriverent à Santa Maria qu'ils pillerent; mais n'y ayant pas trouvé le butin qu'ils espéroient, ils n'y demeurerent que trois jours, & s'embarquerent sur quelques petits bâtiments pour gagner la mer du Sud. Le 23 d'Avril ils furent à la vue de Panama, & firent une entreprise infructueuse sur Puebla Nova, où le Capitaine Sawkins, & quelques autres perdirent la vie.

Leurs différentes expéditions.

Le 6 de Juin, ils firent voile pour la côte du Pérou, & après avoir touché à Gorgonia, & à Plata, ils s'emparerent d'Ylo au mois d'Octobre. Vers le temps de Noël ils arriverent à l'Isle de Juan Fernandez, où la plus grande partie de la troupe, mécontente du Capitaine Barthelemi Sharp, qui avoit pris le principal commandement à la mort de Sawkins, le déplaça en faveur du Capitaine Wathing. Ce dernier fut tué avec vingt

huit hommes, dans une entrepriſe qu'ils firent ſans ſuccès contre Arica, forte ville bâtie dans l'enfoncement de la côte du Pérou. L'équipage du vaiſſeau ſe partagea en deux factions; les uns vouloient rétablir le Capitaine Sharp, & les autres vouloient l'éloigner du commandement. Le premier parti eut le deſſus, & les mécontents au nombre de quarante-ſept, entre leſquels étoit M. Dampier, réſolurent de traverſer l'Iſthme, entrepriſe hardie, & d'autant plus dangereuſe, qu'ils formoient une eſpece de petite République, n'ayant fait choix de perſonne pour les guider dans leur marche, & pour régler leurs projets; cependant ils acheverent ce voyage en vingt-trois jours avec très peu de perte.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

Ce fut le premier de Mai, vers trois heures après midi qu'ils ſe mirent en route pour cette expédition, ayant avec eux un Eſpagnol & deux Moskittes Indiens, dont les derniers étoient très adroits pour la pêche de la vache marine, & pour celle de pluſieurs autres ſortes de poiſſons. Ils emporterent une chaudiere pour faire cuire leurs proviſions, de

Ils traverſent l'Iſthme.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

la fleur de farine, vingt ou trente livres de chocolat, & du ſucre en petite quantité.

Le 2 ils ne purent faire que ſix milles, & ils s'arrêterent à une plantation Indienne ſur le penchant d'une colline, où ils ne trouverent que des femmes, dont ils ne purent entendre la langue: mais une leur donna pour les raffraîchir, d'une boiſſon faite avec du bled. Le ſoir les hommes parurent, & régalerent les avanturiers d'oiſeaux, de patates, de yames, & de plantain. L'un d'eux, qui parloit un Eſpagnol corrompu, convint pour une hache de les conduire vers un Indien, qui ſavoit très bien cette langue, pouvoit les entendre, & leur donneroit les inſtructions qui leur étoient néceſſaires.

Ils ſont guidés par des Indiens.

Cet homme tint ſa parole, & ils arriverent le lendemain vers midi chez l'Indien intelligent: mais ils ne tirerent d'abord que très peu d'avantage de ſa converſation. Il ne leur parla qu'avec un ton de colere, répondit durement à toutes leurs queſtions, & ils reconnurent aiſément à ſon air ſombre qu'il ne méditoit rien de favorable pour eux.

Cependant les avanturiers ayant gagné l'amitié de ſa femme par le préſent qu'ils lui firent d'un jupon éclatant, elle gagna l'eſprit du mari, qui leur donna un guide pour deux jours, ne pouvant lui-même les conduire, parce qu'il étoit bleſſé au pied. Il les avertit qu'un parti d'Eſpagnols étoit en campagne pour les détruire, & voulut les engager à paſſer la nuit dans ſa cabane, parce qu'il tomboit alors une forte pluye; mais ils continuerent leur chemin, préférant de s'expoſer au mauvais temps, plutôt que de courir le riſque de tomber entre les mains de leurs ennemis. DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

Après divers événements, ſur leſquels nous ne nous étendrons pas, parce qu'ils ſont relatifs à la deſcription de l'Iſthme, dont nous parlerons plus au long dans le voyage de Wafer, ils arriverent à la clef, ou iſle de la Sonde, & monterent à bord d'un Armateur François, commandé par le Capitaine Triſtian. Ils firent voile à la clef de Springer, une autre des iſles Samballes, où ils trouverent & joignirent une eſcadre de huit avanturiers, dont les forces compoſées au moins de ſix cents hommes, Dampier paſſe à la Virginie.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

ne pouvoient rien exécuter d'important, parce que leurs Commandants n'étoient pas d'accord entre eux. Dampier & ſes compagnons voyant cette déſunion ſe mirent ſous le commandement du Capitaine Wright, qui les joignit avec une priſe qu'il avoit faite ſur les Eſpagnols. Il en fit encore trois ou quatre autres avec eux, & ils en partagerent le produit: mais ils ſe ſéparerent enſuite, & Dampier avec ce qu'il avoit gagné, ſe rendit à la Virginie.

Pendant que Dampier fut avec le Capitaine Wright, ils toucherent aux iſles qu'on nomme des Bleds, & que quelques autres appellent les iſles des Perles, ſituées à 12 dégrés 10 minutes de latitude Septentrionale. Les habitants, qui avoient ſouvent été très maltraités par les Boucaniers, ſe cachoient auſſi-tôt qu'ils découvroient quelques voiles, crainte d'être emmenés eſclaves, ou de ſouffrir quelque autre mauvais traitement de ces cruels avanturiers.

Deſcription des habitants de l'Iſle des Perles.

La couleur de ces habitants eſt brune, approchant de celle du cuivre, ils ſont petits, mais forts, ont le viſage rond, de petits yeux noirs,

de longs cheveux, des ſourcils bruns qui leur pendent ſur les yeux, le front petit, le nez large & plat, de groſſes lévres, & le menton petit. Ils percent des trous dans la lévre inférieure de leurs enfants mâles, quand ils ſont jeunes, & les empêchent de ſe fermer, en y mettant des chevilles de bois, juſqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y mettent des eſpeces de barbes artificielles d'écailles de tortue, qui leur pendent ſur le menton, & qu'ils ôtent durant la nuit.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

Ils étendent autant qu'il leur eſt poſſible, & ouvrent les oreilles de leurs enfants, garçons & filles avec des morceaux de bois; & quand elles ſont bien dilatées, ils y mettent d'autres piéces de bois rondes & polies, de la grandeur d'un écu, enſorte que leurs oreilles paroiſſent comme un morceau de bois, avec un filet de chair autour.

Pendant que les filles ſont encore dans l'enfance, les mères leur enveloppent fort ſerré le deſſus de la cheville du pied, avec une toile de coton, ce qui leur fait groſſir le gras

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

de la jambe. Elles portent cette ligature toute leur vie. Les deux sexes vont également nuds, à l'exception d'une toile de coton qu'ils portent à la ceinture. Ils marchent les pieds nuds, ce qui devroit naturellement les rendre gros & applatis, cependant ils les ont en général petits & bien faits.

Endroit où périt l'Escadre de M. d'Estrées.

Le Capitaine Wright croisa avec ses gens pendant quelque temps, à 11 dégrés 40 minutes de latitude Septentrionale, à la hauteur de l'isle d'Aves, qui n'a que quatre milles de longueur, & environ un demi-mille de largeur dans la partie Orientale. Du côté du Nord on y trouve un bon port, & quelques puits creusés par les Avanturiers. Il y a une chaîne de rochers très dangereux, environ à trois milles de cette isle. Ils s'étendent de l'Est au Nord, d'où ils tournent à l'Oueſt, & ce fut sur ces rochers que se perdit une forte escadre de vaisseaux François, commandés par Monsieur d'Estrées, peu de temps avant l'arrivée de Dampier, pour avoir manqué de suivre les balises.

Quelques Corsaires qui étoient débarqués

débarqués dans cette isle, vécurent agréablement pendant un temps assés long de ce qui leur vint de ce naufrage, d'où la mer leur apporta en abondance du porc salé, du bœuf, du vin, de l'eau-de-vie, & d'autres denrées. Quarante de ces Avanturiers allerent à bord d'un des vaisseaux naufragés, où il y avoit des liqueurs en abondance, & pendant qu'ils étoient à boire, à chanter, & à se divertir, ils furent emportés en mer, l'arriere du bâtiment ayant été séparé du reste : donnerent sur les rochers, & y périrent tous.

DAMPIER, Chap. I. An. 1685.

Dans le même endroit le Capitaine Payne, qui y avoit relaché avec un vaisseau de six canons, fut en grand danger d'être pris par un navire Hollandois de vingt canons, qui jetta l'ancre le soir à un mille de distance, & tira quelques coups pour l'intimider, dans l'intention de tomber sur lui avec la marée, & de s'en rendre maître le lendemain matin. Payne apprit par ses gens, qu'il y avoit dans la partie Occidentale de l'isle, un vaisseau marchand Hollandois à l'ancre, & qu'il paroissoit richement chargé. Le Capitaine donna

Adresse du Capitaine Payne.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681. ordre auſſi-tôt de l'aborder dans deux canots, qui l'approcherent à la faveur des ténebres, & eurent le bonheur de s'en rendre maîtres. La priſe étoit conſidérable, & il ſortit de la rade dans ce vaiſſeau avec le pavillon Hollandois, laiſſant le ſien vuide aux ennemis, qui n'eurent aucun ſoupçon de cette tromperie.

De l'Iſle d'Aves.

Dans l'iſle d'Aves ou des Oiſeaux, on trouve une grande quantité de ceux qu'on appelle boubies, ou oiſeaux niais. Ils ont le bec très large & très fort, & les pieds plats comme le canard. Ils ſont ſi ſimples qu'ils ne ſe détournent point du chemin, quoiqu'on ſoit près de les écraſer ſous les pieds. Ils font leurs nids ſur des arbres dans cette iſle; mais en pluſieurs autres endroits ils dépoſent leurs œufs ſur la terre, où ils nourriſſent leurs petits: la chair en eſt noire & ſent le poiſſon, cependant les Corſaires s'en font un régal. On trouve auſſi dans cette iſle un autre oiſeau nommé l'homme de guerre, qui a la forme d'un milan, entiérement noir, à l'exception du col qui eſt rouge: il ſe nourrit de poiſſon, & cependant il ne vit point dans

l'eau, mais il tombe en plongeant sur sa proye, & l'emporte dans les airs. Il a de longues aîles, & fait son nid sur des arbres, s'il en trouve quelqu'un près de l'endroit où il habite, autrement il pond ses œufs & les couve sur la terre. DAMPIER. Chap. 1. An. 1681.

On trouve le même oiseau dans les isles de Roca, ainsi que le noddi, qui est très bon à manger, quoi qu'il ne soit guère plus gros qu'un de nos merles. On y voit aussi l'oiseau des tropiques, environ de la grosseur d'un pigeon, mais rond & très gras, avec les plumes blanches, excepté quelques-unes des aîles, qui sont grises. Il a le bec court, jaune & fort, sans autre queue qu'une simple plume d'environ sept pouces de long, qui lui pousse du croupion. On appelle cet oiseau des tropiques, parce qu'il est très rare qu'on en trouve dans d'autres climats, que ceux qui sont compris entre ces deux cercles. Ils sont très bons à manger, & l'on en rencontre souvent en mer, hors de la vue de terre. Oiseaux du pays.

Dans la plus Septentrionale de ces isles, est une montagne fort haute, toutte blanche, & qui n'est for- De la côte de Caracas.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

mée que de rochers ; elle a au Midi une fontaine qui coule si lentement, qu'en vingt-quatre heures elle ne fournit pas plus de soixante pintes d'eau : elle porte un gout minéral très désagréable, & est purgative quand on la garde quelques jours. Environ à vingt lieues de l'isle d'Aves est la côte de Caracas, qui dans l'étendue de plus de vingt lieues ne présente que de hautes montagnes, coupées par quelques petites vallées. Le terroir en est presque par-tout stérile, excepté dans les vallées, où le sol est couvert d'une espece de glaise noire ou rouge, qui les rend un peu plus fertiles. On trouve dans ce pays beaucoup de maïz, de plantain, de cochons, & d'oiseaux des Indes ; mais la principale production est la noix dont on fait le chocolat.

Description du Cacao.

Cette noix se nomme cacao : l'arbre qui la produit a environ un pied & demi de grosseur, & ne croît ordinairement qu'à la hauteur de huit pieds. La feuille en est assés semblable à celle du prunier, mais un peu plus large : les branches sont fort étendues : les noix pendent irrégulièrement entre ces branches sur des

tiges fortes & fléxibles, & ſont renfermées dans des coques de la groſſeur des deux poings. On les coupe deux fois par an, au mois de Juin & au mois de Décembre, mais la premiere récolte eſt la meilleure. La coque a environ un pouce & demi d'épaiſſeur, elle n'eſt point ſpongieuſe, ni de la nature du bois, mais on la caſſe aiſément. Elle eſt un peu plus dure que l'écorce du limon, avec la peau raboteuſe & inégale. La couleur eſt d'un verd obſcur, qui devient enſuite d'un jaune brillant, & dans l'état de maturité elle ſe change en un très beau rouge.

DAMPIER, Chap. 1. An. 1681

Le cacao murit par dégrés, & on le met en tas pour le faire ſuer: enſuite on briſe les coques avec la main, & l'on en tire les noix, qui ſont par rangs comme les grains de maïz, à peu près cent dans chaque coque, où l'on ne trouve aucune autre ſubſtance. On les étend ſur des nates pour les faire ſécher, & elles ſe conſervent très bien, parce qu'elles ont une peau fort dure, & contiennent beaucoup d'huile, ce qui les garantit des impreſſions de l'eau ſalée. On en a mis quelque

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

fois avec de vieux ſacs moiſis, ſans qu'elles en aient reçu aucun dommage.

L'arbre de cacao, qui vient d'une noix plantée en terre, le gros bout en deſſous, commence à rapporter après quatre ou cinq ans, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le tranſplanter. On met ces arbres dans des vallées ouvertes au vent de Nord, & à l'abri de la chaleur, qui leur eſt très contraire. On en forme des allées alternativement avec des plantains, qu'on a ſoin de couper à meſure que le cacao acquiert de la force. Ces noix ſervent de monnoie dans la baye de Campêche.

Villes & climat du pays des Caracas.

La principale ville des Caracas, ſituée aſſés avant dans les terres, eſt grande & riche: le pays tout en pâturage abonde en beſtiaux, & eſt très peuplé. La ville la plus conſidérable qu'on trouve ſur la côte, ſe nomme la Guiſe, & eſt toute ouverte, mais avec un bon fort, & un mauvais port. Elle a été pillée deux ou trois fois par les Anglois: la ſituation en eſt environ à cinq lieues Oueſt du Cap-blanc, qui termine la côte des Caracas du côté de l'Eſt.

L'air de cette contrée eſt doux & très ſain ; mais il y ſouffle quelquefois des vents brûlants qui font venir des boutons aux lévres. Les Eſpagnols ont des vedettes ſur les hauteurs des environs, & ils donnent même des armes à leurs Négres, pour répouſſer les ennemis en cas d'attaque. DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

Du poiſſon nommé Remore.

Dampier rapporte que dans ſon voyage à la Virginie, ils pêcherent pluſieurs des poiſſons nommés remores, ſans avoir beſoin d'aucun appas pour les prendre. Ces poiſſons ont à peu près la forme & la groſſeur d'un fort merlan, mais avec la tête plus platte. Depuis la tête juſqu'au milieu du dos, ils ont une ſubſtance cartilagineuſe & viſqueuſe, de forme ovale, de ſept à huit pouces de long, & d'un pouce d'épaiſſeur, avec laquelle ils s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, de même que le limaçon s'attache aux murailles. Lorſque le temps eſt ſerein, ces animaux jouent autour des vaiſſeaux, mais quand il devient orageux, ils s'attachent au fond, où ils vivent des excréments & des ſaletés qu'on jette dans la mer. On ſait combien

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

il faut peu de choſe pour retarder le mouvement d'un vaiſſeau, & il y a tout lieu de croire que la remore des anciens, dont on a fait tant d'hiſtoires, n'étoit autre choſe que pluſieurs de ces animaux attachés aux navires, & en effet quand il y en a dix ou douze ils ralentiſſent autant la navigation, que ſi le bâtiment étoit très ſale. Ils ſont naturellement indolents, & nagent très lentement, ce qui fait qu'ils s'attachent ſouvent à de plus gros poiſſons quand il en paſſe quelqu'un près d'eux, & il n'eſt pas rare quand on pêche des goulus de mer, de trouver deux ou trois remores qui y tiennent, & dont les goulus ne peuvent ſe délivrer, malgré la vivacité de leurs mouvements. Ils s'attachent auſſi aux tortues, aux vieux arbres, & en général à tout ce qu'ils rencontrent. Ils n'ont point d'écailles, & ſont d'un gout très agréable.

CHAPITRE II.

Dampier met à la voile de la Virginie avec le Capitaine Cooke: Ils mouillent aux iſles de Sel: Deſcription de l'oiſeau nommé le flamand: On trompe un des Matelots: Deſcription de l'iſle de Saint Nicolas: Ils font voile à Mago: Perfidie du Capitaine Bond: Elle a des ſuites facheuſes pour le Capitaine Cooke: Des iſles de Brava, de Fogo & de Saint Jago: Ils jettent l'ancre près de Sierra-leona: Ils trouvent le peuple très poli: Ils éprouvent un furieux ouragan: Deſcription du Rock-fish & du Snapper, du Lion & du Veau marin. On trouve un Indien, qui avoit été laiſſé par hazard à l'iſle de Fernandes: Son adreſſe & ſa joye de ſe retrouver avec ſes anciennes connoiſſances: Les Indiens eſtiment beaucoup les noms qui leur ſont donnés par les Chrétiens: Bravoure du Capitaine Davis, & de cinq de ſes hommes.

DAMPIER. Chap. 11. An. 1683.

Dampier se joint au Capitaine Cooke.

APRÈS être demeuré quelque temps à la Virginie, M. Dampier s'associa avec le Capitaine Cooke, qu'il connoissoit anciennement, & ils résolurent de croiser contre les Espagnols dans la mer du Sud.

Le 23 d'Août 1683 ils mirent à la voile d'Achacamack, & dirigerent leur cours pour les isles du Cap-verd: quelques jours après leur départ ils éprouverent une tempête si violente, qu'ils perdirent presque l'espérance de conserver leurs vies, ayant duré plus d'une semaine avec la plus furieuse impétuosité. Enfin ils arriverent à l'isle de Sel, ainsi nommée à cause de la grande quantité d'étangs salés, & de concrétions de sel qu'on y trouve. Le terroir en est stérile, sans arbres ni herbes, & il ne produit que quelques mauvais buissons vers le rivage de la mer.

De l'oiseau nommé Flamingo.

On voit aussi quelques chévres décharnées brouter entre les rochers, & des oiseaux sauvages en petit nombre, entre autres le flamingo, qui est de couleur tirant sur le rouge, & qui se tient dans les marais, où il est difficile de le tirer.

Ces oiseaux font leurs nids de terre, ramassée en petits monceaux, qui s'élevent au-dessus de l'eau, & qui portent sur les endroits les moins profonds des étangs. Ils n'ont jamais plus de deux œufs à la fois, ils les couvent de leurs croupions, pendant que leurs jambes, qui sont très longues, demeurent dans l'eau; si la Nature ne les avoit construits, de façon qu'ils peuvent rester longtemps dans cette situation, le poids de leurs corps écraseroit leurs œufs, ou étouferoit les petits, qui ne peuvent voler que quand ils sont grands, mais ils courent avec une telle rapidité, qu'il seroit très difficile de les atteindre. La langue de ces oiseaux est un mets délicieux, le reste quoique d'assés bon goût, est peu estimé, parce que la chair en est noire & maigre. Ils se tiennent ordinairement ensemble du même côté d'un étang, & comme ils ont tous les plumes à peu près de la même couleur, il semble de loin que ce soit un mur de brique.

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

Cette isle n'a que cinq ou six habitants; le Gouverneur, qui faisoit une triste figure, n'étant couvert que

Description de l'Isle de Sel.

DAMPIER. Chap. II. An. 1681.

de haillons, vint à bord avec un préſent de trois ou quatre chévres maigres, & le Capitaine Cooke par reconnoiſſance lui donna un habit. On lui acheta environ vingt boiſſeaux de ſel pour quelques vieux habillements : il demanda un peu de poudre & de plomb, ce qui lui fut accordé, & il ſe retira très ſatisfait. Un des gens de ſa ſuite feignant de ſe cacher du Gouverneur, vendit à un marinier un morceau d'une ſubſtance, qu'il lui dit être de l'ambre gris; mais quelque temps après on reconnut qu'il étoit faux, & vraiſemblablement une compoſition de crotes de chévres. Ceux qui font commerce de cette marchandiſe, doivent s'y bien connoître, parce que dans tous les endroits où l'on en vend, les habitants ſont habiles dans l'art de la contrefaire.

Ils abordent à celle de S. Nicolas.

De l'iſle de Sel, les Avanturiers firent voile à Saint Nicolas, une autre des iſles du Cap-verd, à vingt-deux lieues de la premiere, & ils jetterent l'ancre dans la partie Méridionale. Cette iſle eſt pleine de montagnes ſtériles, & entourée de rochers : mais dans l'intérieur il y a quelques val-

lées fertiles, habitées par les Portugais; ils y ont planté de la vigne, & fait d'autres plantations qui réuſſiſſent parfaitement. Les habitants ſont de couleur tannée & très bruns: ſi l'on jugeoit de leur richeſſe par leur habillement, on pourroit les croire très miſérables, cependant le Gouverneur, & trente-quatre hommes de ſa ſuite, qui viſiterent le Capitaine Cooke, parurent en aſſés bon état, armés d'épées & de piſtolets. Ils lui firent préſent de quelques barils d'un vin pâle & gros, dont le gout étoit pareil à celui du vin de Madere.

DAMPIER. Chap. II. An. 1687

A quatorze milles de la mer eſt la principale ville de l'iſle: elle contient environ cent familles, & il y en a auſſi pluſieurs de répandues dans les vallées. On y trouve quelques ânes & des chévres aſſés médiocres, quoique très belles ſi on les compare à celles de l'iſle de Sel.

Après être reſtés cinq ou ſix jours dans cette iſle pour nétoyer le fonds du vaiſſeau & pour faire de l'eau en creuſant des puits, parce qu'on ne peut en avoir autrement, les avanturiers firent voile à l'iſle de Mayo,

Perfidie d'un Capitaine Anglois.

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

qui eſt auſſi une de celles du Cap-verd, où ils avoient deſſein d'acheter des proviſions, parce qu'elle produit de très bons bœufs & des chevres ; mais un accident arrivé peu de temps avant dans cette iſle, fut cauſe que les habitants ne voulurent permettre à aucun des gens de deſcendre. Un Capitaine nommé Bond, natif de Briſtol, qui paſſa enſuite du côté des Eſpagnols, avoit abordé à cette iſle, s'étoit rendu maître du Gouverneur, & de quelques-uns de ſes gens venus à bord pour trafiquer ; leur avoit fait payer leur rançon telle qu'il avoit voulu le leur impoſer, & enſuite avoit eu la perfidie de les emmener. L'abordage eſt mauvais dans cette iſle ; cependant comme il y a beaucoup de ſel, il y vient un aſſez grand nombre de vaiſſeaux. On y trouve quantité de chevres & d'autres animaux à corne, avec de petites tortues de mer dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août : il y croît des plantains, des yames, & des pommes de terre ; & les habitants, quoique pauvres, y vivent mieux que dans aucune des iſles voiſines.

Ils mouillent à Saint Jago.

Quatre ou cinq lieues plus à l'Oueſt

est l'Isle de Saint-Jago, où la plus grande partie des vaisseaux Européens qui vont aux Indes touchent pour faire de l'eau. Les habitants naturellement enclins à faire de petits vols, apporterent de jeunes bœufs, des cochons, des chevres, des œufs, des oiseaux, du plantain & des cocos, qu'ils échangerent pour des mouchoirs, des chapeaux, des caleçons, ou d'autres habillements de toile, parce qu'ils estiment peu ceux de laine. A l'Oüest de cette isle, on en voit deux autres petites, nommées Brava & Fogo, dont la derniere n'est presque qu'un volcan très élevé, d'où il sort des flammes qu'on apperçoit de très loin pendant la nuit. Les autres isles sont nommées Saint-Antoine, Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Bona-vista; mais notre Auteur n'en dit rien de remarquable

Le vent s'étant tourné Est-Nord-Est, le Capitaine Cooke mit à la voile pour les détroits de Magellan; mais à dix degrés de latitude septentrionale il changea son cours, & porta à la côte de Guinée. Peu de jours après il jetta l'ancre à l'embouchure de la riviere Sherborough au

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

Sud de Sierra-Leona. Un petit bois qui étoit ſur le rivage cachoit la vue d'une ville aſſez conſidérable, habitée par les Negres de la côte, avec une grande maiſon au milieu, où les étangers ſont bien reçus, & regalés de vin de palmier & d'autres rafraîchiſſements. Ces Negres ſe comporterent très bien envers le Capitaine Cooke & ſes gens, auxquels ils fournirent des plantains, des canes de ſucre, du vin de palmier, des oiſeaux, du riz, & du miel à très bas prix. Il y a ſur cette côte une habitation Angloiſe, où l'on fait un commerce conſidérable de bois rouge propre à la teinture, qu'on appelle Cam-wood.

Ils paſſent le détroit de Lemaire.

Ils leverent l'ancre vers le milieu de Novembre 1683, & dirigerent leur cours aux détroits de Magellan: ils eurent une grande variété de vents & de temps fâcheux, qui leur cauſerent un retard conſidérable: toucherent aux iſles de Sebald-de-Weert, qui ſont au nombre de trois, totalement ſtériles, ſans rien produire d'utile ni de digne d'être remarqué, excepté de petites écreviſſes de mer, rouges & de la largeur de la main;

& enfin arriverent au détroit de le Maire le premier de Février 1684. Le 14 ils eſſuierent une violente tempête venant de l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui dura juſqu'au trois de Mars. Le 19 du même mois, ils découvrirent un vaiſſeau qu'ils jugerent être un bâtiment Eſpagnol; & ils ſe préparerent à le bien recevoir: mais ils le reconnurent pour un navire Anglois, commandé par le Capitaine Eaton, & chargé à Londres pour la mer du Sud. Le Capitaine Cooke alla de conſerve avec ce bâtiment juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis du détroit, & lui donna du pain & du bœuf pour de l'eau, dont Cooke commençoit à manquer.

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

Le 23, ils jetterent l'ancre à vingt-cinq braſſes de profondeur, dans une baie au Sud de Jean Fernandez environ à deux cables du rivage. Cette iſle eſt ſituée à la latitude de 34 degrés 45 minutes, environ à cent vingt lieues de la Terre ferme. Elle eſt remplie de hautes montagnes; mais les vallées en ſont agréables & très fertiles.

Ils arrivent à l'Iſle de Juan Fernandez.

Au milieu des bois on trouve de grands pâturages d'une herbe fleurie,

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

très épaisse, qui sert à nourrir une multitude de troupeaux. Il y a beaucoup de bois propres à la construction, mais non à faire des mâts; & l'on y mange des choux excellents. La partie occidentale de l'isle est un pays plat qui porte de l'herbe seche fort courte; il n'y a dans cette partie ni arbre ni eau; & l'on n'y peut débarquer qu'en un seul endroit.

Du poisson nommé Snapper.

Quoique cette isle soit inhabitée, il y en a peu qui paroisse aussi convenable pour y établir une colonie; le terroir étant fertile, & la mer abondante en poisson. Les Snappers entr'autres & les Rock-fish ou tatonneurs y sont en si grande quantité, qu'avec une ligne & un seul hameçon, on en peut prendre en deux heures suffisamment pour donner à manger à cent personnes. Le Snapper a la tête très grosse & les ouies fort larges, le dos rouge, le ventre argenté, & les écailles de la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols: il a la forme d'un rouget, mais beaucoup plus gros, & le goût en est excellent. Ce poisson est particulier à la mer du Sud & aux Indes occidentales.

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

Du Rock-fish.

Le Roch-fish eſt aſſez ſemblable au merlus, couleur de brun foncé, avec de petites écailles argentées : il eſt très bon à manger ; & l'on en trouve en quantité ſur les côtes du Pérou & du Chili. Les veaux & les lions marins ſont ſi fréquents dans l'iſle dont nous parlons, qu'on ne peut faire un pas ſur le rivage ſans en rencontrer.

Du Veau marin.

Le veau marin eſt de la groſſeur de notre veau terreſtre ; ſa tête reſſemble à celle d'un chien, avec deux longues nageoires très fortes ſous les épaules, qui lui ſervent à nager dans l'eau, & à s'élancer ſur la terre, en s'aidant auſſi de ſa queue, parce que cet animal n'a point d'autres pattes. Il nage très vîte ; mais il eſt ſi lent ſur terre, qu'il faut le frapper pour le faire ranger du chemin : alors il fait ſon cri, & ſe jette ſur celui qui l'attaque. Quand on lui donne un coup ſur le nez, cette bleſſure lui eſt la plus funeſte. Les veaux marins ſont couverts de poils noirs, gris, bruns, ou marquetés, & ſont bien liſſés quand ils ſortent de l'eau. Ils bêlent comme les brebis quand ils appellent leurs petits, & ne ſe trompent jamais à reconnoître les leurs,

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

en si grand nombre que soient les autres.

Du Lion marin.

Le lion marin est de douze ou quatorze pieds de long ; il est assez semblable au veau, mais six fois aussi gros. Il a la tête comme celle d'un lion, la face large, les mousstaches pareilles à celles d'un chat : ses yeux ressemblent aux yeux de bœuf, & ses dents, dont les matelots font quelquefois des dés, sont aussi larges que le pouce d'un homme, & d'environ trois pouces de long. Ils n'ont point de poil ; leur peau est brune ; & ces animaux sont si gras, qu'un seul peut fournir un muid de bonne huile, propre à fricasser les mets. Ce qu'ils ont de maigre est noir & dur, mais d'un assez bon goût : ils vivent de poisson ; vont en troupeaux comme les cochons, en faisant un murmure désagréable ; & quand rien ne les trouble, ils demeurent quatre ou cinq jours, & quelquefois plus long-tems, à terre.

Ils délivrent un Indien demeuré dans une Isle.

Aussi-tôt que les vaisseaux eurent abordé à cette isle, on envoya un canot avec un Moskitte, & deux ou trois Matelots pour chercher un autre Moskitte Indien, que le Capitai

DAMPIER. Chap. 11. An. 1684.

he Watlin y avoit laiſſé. Il ne fut pas difficile de le trouver, car ayant découvert la veille un vaiſſeau qu'il reconnut pour Anglois, il avoit tué trois chévres pour regaler l'équipage, & ſortit des bois pour venir au devant de ceux qui le cherchoient.

Ce fut un ſpectacle touchant que la rencontre des deux Indiens, & l'on ne peut exprimer la joye de celui, qui après avoir été ſi long-temps dans ce pays, s'imaginoit que tous ceux qu'il voyoit étoient de ſes anciens amis, venus exprès pour le chercher. Quelques Eſpagnols ſachant qu'il étoit demeuré dans cette iſle, en avoient ſouvent fait la recherche, mais inutilement, & il s'étoit dérobé à leurs pourſuites. Il avoit élevé une petite hutte, environ à un demi mille du rivage de la mer, l'avoit garnie de peaux de chévres, dont il avoit auſſi fait ſon lit, & en portoit un morceau autour de la ceinture, parce que le peu d'habillement qu'il avoit apporté du vaiſſeau étoit devenu totalement hors de ſervice. Quand il étoit deſcendu à terre, il avoit avec lui un couteau, un fuſil, un cornet de poudre, & un

DAMPIER. Chap. 11. An. 1684.

peu de plomb : mais lorſque ſes munitions furent épuiſées, il ſe fit une ſcie de ſon couteau, en y formant des dents, ce qui lui ſervit à couper le canon de ſon fuſil en petites piéces, & avec le ſecours du feu qu'il tira de ſa pierre, il ſe fit une lance, des hameçons, & des harpons, en forgeant le fer avec une pierre quand il l'eut fait rougir, après quoi il l'aiguiſa à force de travail juſqu'à ce qu'il y eut fait un tranchant, tant par ce moyen, qu'en ſe ſervant de la ſcie que lui avoit fourni ſon couteau.

Induſtrie des Indiens.

Il dût la réuſſite de ſon travail au ſouvenir de ce qu'il avoit vu faire aux forgerons Anglois, & tous ceux qui connoiſſent l'adreſſe des Indiens, ne ſeront pas ſurpris de ſon induſtrie. On ſait que les Sauvages, qui n'ont aucun uſage du fer, ſe font des haches de pierre, qui leur ſervent à conſtruire des canots, à bâtir des maiſons, & à pluſieurs autres uſages. Les habitants des environs de la riviere nommée Blowfield, font de ces haches qui ont dix pouces de long, quatre de large, & trois d'épaiſſeur au milieu. Elles ſont tran-

chantes des deux côtés: le manche qui a environ quatre pieds, eſt bien lié avec une corde, & fixé au milieu dans une coche, longue comme le doigt. Les naturels de Patagonie mettent auſſi à l'extrêmité de leurs fléches des pierres, qu'ils taillent pour cet uſage avec une induſtrie étonnante. En ſe ſervant des inſtruments dont nous venons de parler, l'Indien avoit vécu de chévres, de veaux marins, & de poiſſon pendant plus de trois ans.

DAMPIER: Chap. II. An. 1684.

Les Anglois lui avoient donné le nom de Will, & ces peuples, qui n'ont point chez eux de dénomination particuliére, regardent comme une grande faveur, quand ils en reçoivent une des Européens. Il y a dans la partie Orientale de cette iſle deux bayes avec de l'eau fraîche, un bon ancrage, & dans une ſituation ſi favorable, que peu de troupes les pourroient défendre contre de très fortes attaques. Le Capitaine Davis qui s'en étoit emparé avec cinq hommes, s'y défendit ſi bien, qu'un gros corps d'Eſpagnols fit des efforts inutiles pour les en chaſſer, & à l'exception d'un qui déſerta aux ennemis, les

Ils eſtiment les noms que leur donnent les Européens

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

autres furent ramenés à Londres par le Capitaine Strong.

CHAPITRE III.

Le Capitaine Cooke se joint au Capitaine Eaton, & quitte l'isle de Juan Fernandez: Ils prennent un vaisseau chargé pour Lima: Ils jettent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer: Ils forment le projet d'attaquer la ville de Truxillo, mais ils changent d'avis, & font voile pour les Isles de Gallapagos: Description de ces Isles, de l'arbre nommé Dildo: Des différentes especes de tortues de mer: Usage qu'on en fait: Comment ces animaux subsistent & se multiplient: Leur retraite. Les Anglois quittent les Isles de Gallapagos, & arrivent au Cap-blanc sur la côte du Méxique: Le Capitaine Cooke meurt, & a pour successeur dans le commandement M. Edouard Davis.

Les Avanturiers côtoyent le Pérou & le Chili.

LEs Avanturiers quitterent l'Isle de Juan Fernandez le 8 d'Avril 1684, après s'être joints au Capitaine

taine Eaton. Ils firent voile vers la ligne, toujours à la vue des hautes côtes du Pérou & du Chili, dont quelques endroits parurent à notre Auteur plus élevés que le Pic de Téneriffe. Cependant ils se tinrent toujours à la distance de quinze ou seize lieues de terre, pour ne point être découverts par les Espagnols.

DAMPIER, Chap. II. An. 1684.

Le 3 de Mai, le Capitaine Eaton prit un bâtiment chargé de bois, qui alloit de Guiaquil à Lima; le 19 ils jetterent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer, où ils trouverent une grande quantité de boobies, de penguins, & d'autres oiseaux: Ces Isles ne sont que deux, également petites, & n'ont qu'un mille environ de circonférence chacune. A l'Oüest de l'une est un très bon port, avec un fonds de sable propre à carener les vaisseaux: Le Capitaine Cooke en fit usage pour nétoyer le fond du sien: il y interrogea ses prisonniers, par lesquels il apprit que les Espagnols étoient instruits de toutes parts de l'arrivée des Anglois dans ces mers, ce qui les empêcheroit de mettre hors aucun bâtiment richement chargé, sans une

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

forte garde. Auſſi-tôt il propoſa à ſes gens, qui y conſentirent unanimement, de faire une deſcente à Truxillo, ville très peuplée, environ à ſix milles de Guanchaco, où le débarquement eſt aſſés difficile: mais ils changerent de réſolution quand ils ſurent que les habitants de Truxillo élevoient un fort à Guanchaco, près de la mer, pour repouſſer toutes les attaques de leurs ennemis.

Ils s'emparent de trois bâtiments Eſpagnols.

Ils apprirent cette nouvelle par les équipages de trois vaiſſeaux Eſpagnols, qui tomberent entre les mains des Capitaines Cooke & Eaton le 18 de Mai. Ils étoient chargés de farine pour Panama, & l'on trouva ſur un de ces bâtiments une lettre du Viceroi au Gouverneur de cette ville, par laquelle il lui marquoit qu'il lui envoyoit ces proviſions, parce qu'il y avoit des vaiſſeaux ennemis dans ces mers. On y trouva auſſi de très bonnes confitures de coings, une belle mule pour l'uſage du Préſident, & une grande ſtatue de bois, repréſentant la Sainte Vierge, pour mettre dans une nouvelle Egliſe à Panama. Les Eſpagnols avoient auſſi chargé huit cents mille

piéces de huit; mais ils avoient été obligés de les laiſſer à Guanchaco, dans la crainte qu'elles ne tombaſſent entre les mains des Boucaniers Anglois.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Le 19 on réſolut de faire voile aux Iſles de Gallapagos, qui ſont inhabitées, & dont la ſituation eſt ſous l'équateur & aux environs. Ils y arriverent le 31, & jetterent l'ancre le ſoir, à peu près à un mille du rivage avec ſeize braſſes d'eau; ſur un fonds de ſable blanc, dans la partie Orientale de celle de ces iſles qui eſt le plus à l'Eſt. Notre Auteur vit ſeulement quatorze ou quinze de ces Iſles, dont quelques-unes ont ſept ou huit lieues de long, & trois ou quatre de large. Pluſieurs ne ſont preſque que des roches ſtériles ſans aucune verdure, excepté ſur la côte de la mer: on trouve d'aſſés mauvaiſe eau dans les cavités des rochers & dans quelques étangs. On voit dans ces Iſles un arbre nommé Dildo, de dix ou douze pieds de hauteur, ſans branches ni feuilles, & qui eſt couvert dans toute ſa longueur de piquants très aigus, rangés par ordre. Cet arbre eſt gros com-

Ils arrivent aux Iſles de Gallapagos.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

me la jambe d'un homme, & n'eſt propre à aucun uſage, pas même à faire du feu.

Deſcription de ces Iſles.

Il y a quelques-unes de ces Iſles ſituées plus à l'Oueſt, qui ont neuf à dix lieues de long, & ſix ou ſept de large, bien arroſées de rivieres & de ruiſſeaux agréables; elles produiſent différents végétaux, ainſi que des arbres propres à divers uſages. La chaleur n'y eſt pas ſi exceſſive qu'en pluſieurs autres endroits ſitués ſous l'équateur, parce que l'air y eſt raffraichi par des vents de mer, qui y ſoufflent le jour & la nuit. Il n'y pleut jamais dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, qui ſont le temps de l'Eté; mais il y a des pluies abondantes en Novembre, Décembre & Janvier, avec de violentes tempêtes, ſouvent accompagnées d'éclairs & de tonneres. La mer où ſont ces Iſles eſt abondamment pourvue de poiſſons de toute eſpece, particuliérement de goulus de mer, & il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on trouve tant de tortues de terre & de mer. Le Capitaine Davis & ſes gens vécurent des premieres dans une de ces Iſles pendant plus de

trois mois, & ils en tirerent ſoixante jarres d'huile, dont ils ſe ſervirent au lieu de beurre, & qu'ils trouverent fort agréable dans leur retour en Europe. DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Ces animaux ſont ſi peu farouches, qu'on peut les frapper aiſément à la tête: on en trouve qui peſent depuis cent cinquante juſqu'à deux cents livres, & qui ont de largeur deux pieds, ou deux pieds & demi ſous le ventre. On diſtingue de trois ou quatre eſpeces de tortues de terre dans les Indes Occidentales, dont les principales ſont celles qu'on nomme Heckates & Tenopen. Les premieres ont le col long, les pattes courtes, & les pieds plats; leur poids ordinaire eſt depuis dix livres juſqu'à quinze. Les autres ſont un peu plus petites & plus rondes. Il y en a dont l'écaille eſt des plus belles couleurs, & réguliérement gravée: la chair en eſt très bonne, & on les trouve dans les endroits marécageux, ou ſur les bords des étangs d'eau fraîche. Des Tortues de terre.

On diſtingue quatre eſpeces de tortues de mer; celles qu'on nomme à Bahut, les groſſes têtes, les becs de faucon, & les tortues vertes. La Des Tortues de mer.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

chair de celles à Bahut eſt de mauvais gout, & mal-ſaine ; cette eſpece eſt la plus groſſe, & elle a le dos plus rond & plus élevé que les autres. La chair de la groſſe tête, qui tire ſon nom de ſa figure, n'eſt pas beaucoup meilleure que la premiere.

Le bec de faucon, dans quelques endroits, eſt purgatif, & excite le vomiſſement, cependant la chair en eſt d'un gout beaucoup plus agréable que celle des deux premieres eſpeces. On ſe ſert de l'écaille pour faire de très beaux ouvrages, comme des cabinets de marqueterie & des bureaux; elle peſe depuis une livre juſqu'à trois livres & demie. On nomme cette tortue bec de faucon, parce qu'elle a une tête longue & pointue, qu'on prétend qui reſſemble au bec de cet oiſeau. Il eſt rare qu'elle ſe joigne avec celles des autres eſpeces ; elle fait ſa ponte trois fois l'année, & donne chaque fois quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix œufs, gros comme ceux de poule, & couverts d'une peau blanche & dure. On ne trouve de ces tortues que dans les Indes Occidentales, & ſur la côte de Guinée; elles ſont inconnues aux

Indes Orientales, ainſi que dans la mer du Sud.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Des Tortues vertes.

La tortue verte tire ſon nom de la couleur de ſon écaille, qui eſt très belle & fort mince. La chair en eſt délicieuſe, avec la graiſſe jaune & le maigre blanc. Le poids ordinaire eſt depuis deux cents quatre-vingt juſqu'à trois cents livres. On en prit une, il y a quelques années, à Port-royal, dans la baye de Campêche, qui avoit quatre pieds d'épaiſſeur du dos au ventre, & ſix pieds de large. Un garçon de dix ans ſe ſervit de ſon écaille au lieu de barque juſqu'à un quart de mille du rivage, & l'on tira de ſa graiſſe trente-trois pintes d'huile.

On trouve des tortues de toutes eſpeces, & de toutes groſſeurs, dans les clefs ou petites iſles au Midi de Cuba, d'où l'on en fournit les marchés de deux ou trois places de la Jamaïque. Ces animaux vivent très long-temps, & ſont pluſieurs années avant de parvenir à leur groſſeur naturelle.

On prétend que leur conjonction dure neuf jours, pendant leſquels il eſt très facile de frapper le mâle &

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

la femelle, parce que le premier eſt alors hors d'état de ſe garentir du coup, & ſi la femelle veut s'échaper il la tient ſerrée avec ſes deux nageoires de devant, ce qui l'empêche auſſi de l'éviter.

Où elles font leurs pontes.

On trouve dans la mer du Sud, ſur la côte Occidentale du Méxique une eſpece de tortue verte, petite, mais délicieuſe. On remarque en général qu'elles quittent leur ſéjour ordinaire, pour aller pondre leurs œufs dans un endroit éloigné. Elles ſont deux ou trois mois à en faire le voyage, & elles deviennent alors ſi maigres, qu'on pourroit croire qu'elles ne mangent rien durant tout ce temps. Les endroits les plus connus pour leurs pontes, ſont l'Iſle de l'Aſcenſion dans l'Ocean Occidental, & les Iſles de Caïman dans les Indes Occidentales, où l'on trouve alors de toutes ſortes d'eſpeces de tortues. Il faut que ces animaux nagent pendant long-temps, puiſque la terre la plus proche d'où elles peuvent venir, eſt des Clefs au Sud de Cuba, & qu'il y a quarante lieues de diſtance juſqu'aux Iſles de Caïman.

Quoiqu'il y en ait un grand nom-

bre qui faſſent ces voyages en cette ſaiſon, & qu'elles ſoient ſuivies de beaucoup de goulus de mer & d'autres poiſſons, il en reſte encore en quantité. Notre Auteur quitta les Iſles de Gallapagos le 12 de Juin, dans l'intention de toucher à celle des Cocos; mais ils la manquerent, & continuant à tenir la mer, ils arriverent au commencement de Juillet à la vue du Cap-blanc dans la mer du Méxique.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Le Capitaine Cooke qui avoit toujours été malade, depuis ſon départ de l'Iſle de Juan Fernandez, mourut à trois ou quatre lieues de ce Cap. Quelques jours après, M. Edouard Davis, Quartier-maître de la Compagnie, fut choiſi unanimement pour Capitaine à ſa place. Cooke avoit paru ſe porter un peu mieux quelques heures avant ſa mort, ce qui arrive aſſés ſouvent, & l'on a de plus remarqué en beaucoup de maladies, que ceux qui ont long-temps reſpiré l'air de la mer, périſſent quand ils commencent à ſentir celui de terre.

Mort du Capitaine Cooke. Davis eſt choiſi pour commander.

CHAPITRE IV.

Le corps du Capitaine Cooke eſt tranſporté à terre pour y être inhumé : Pendant la cérémonie les Matelots s'emparent de deux eſpions de Nicoya : On apprend qu'il y a dans le pays une grande quantité de troupeaux : On envoye quelques hommes pour faire venir des vivres aux vaiſſeaux : Ils ſont rencontrés par les Eſpagnols, qui les réduiſent à un grand embarras : Ils ſont en danger d'être noyés, mais ils reçoivent à temps du ſecours des équipages : Ils mettent à la voile pour Ria-lexa, où eſt une montagne brûlante : Deſcription des Iſles de Mangera & de d'Amapalla : Le Capitaine Davis entre avec un canot dans le golphe d'Amapalla : Il eſt embarraſſé, faute de guide : Il arrive à une ville Indienne, il prend un Moine & deux jeunes garçons priſonniers : Il va dans une autre ville, & eſt prêt à contracter amitié avec les habitants ; mais il ne peut

y réussir par l'imprudence & l'impatience d'un de ses hommes. Différents usages qu'on faisoit des Eglises dans cette Isle : Le Moine répare le désordre : Les Anglois sont visités par les Magistrats, qui leur fournissent tout ce qui leur est nécessaire.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

ENVIRON quatre heures après la mort du Capitaine Cooke, les deux vaisseaux (parce que celui du Capitaine Eaton alloit toujours de conserve) & une des plus grosses prises, jetterent l'ancre à une lieue du Cap, à la profondeur de quatorze brasses d'eau. Le corps du Capitaine fut porté à terre sous la garde de douze hommes, pour y être inhumé. Pendant qu'on creusoit la fosse, trois Indiens Espagnols vinrent sur le rivage, & les Matelots ayant réussi à leur ôter la défiance, on s'en empara tout-à-coup; mais il y en eut un qui réussit à s'échaper. Les deux autres furent conduits à bord; le Capitaine Eaton les interrogea, & l'on trouva que c'étoient des espions envoyés de Nicoya, petite ville de Mulatres, située sur une riviere de même nom.

Ils jettent l'ancre au Cap blanc.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

environ à quatorze lieues à l'Eſt du Cap. Les habitant étoient tous adonnés à l'agriculture, ſans autres richeſſes que du bois de teinture, du bled & de grands troupeaux de bétail, ce qu'ils échangeoient pour des chapeaux, de la toile, des étoffes de laine, & pour les autres denrées Européennes qui pouvoient ſervir à leur habillement.

Le Capitaine Eaton fut très content d'apprendre qu'ils avoient beaucoup de troupeaux, parce que les gens des vaiſſeaux n'avoient point vu de viande depuis qu'ils avoient quitté les Iſles de Gallapagos. Il envoya vingt-quatre hommes avec un des Indiens Eſpagnols pour leur ſervir de Pilote, dans deux barques, afin qu'ils apportaſſent quelques vaches d'une ferme, qui étoit à peu près à une lieue des vaiſſeaux.

Une partie des gens eſt en grand danger.

Après avoir pouſſé leurs barques ſur la terre féche, ils ſuivirent leur guide qui les conduiſit à quelques maiſons, & à un poulaillier, ſitués au milieu d'un pâturage, où il y avoit un grand nombre de bêtes à corne, qui paroiſſoient très graſſes. Comme ils étoient fatigués, & que

la nuit approchoit, quelques-uns des hommes proposerent de rester en cet endroit jusqu'au matin, où ils rempliroient leurs ordres; cette proposition fut vivement combattue par Dampier & par plusieurs autres, enfin la dispute se termina par la résolution que prirent douze hommes, du nombre desquels étoit notre Auteur, de revenir à bord, au lieu que les autres préférerent de demeurer jusqu'au lendemain. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de leur témérité: au point du jour, lorsqu'ils se préparoient à faire sortir du poulailler le bétail qu'ils vouloient emmener, ils virent qu'ils étoient environnés de quarante ou cinquante Espagnols, cachés dans les hayes, d'où ils leur tirerent quelques coups de fusil. Les Anglois se réunirent en un corps, & se retirerent à leur barque; mais ils virent avec le plus grand chagrin, qu'elle étoit en feu, & les Espagnols, qui se tenoient à quelque éloignement, se moquoient de leur embarras. Dans cette facheuse conjoncture ils marcherent à un roc qu'ils virent à quelque distance dans l'eau, où ils étoient sûrs qu'on ne pouvoit les

DAMPIER. Chap IV. An. 1680

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

environner, & ils y demeurerent ſept ou huit heures: mais leur embarras augmenta quand ils virent que la marée montante les gagnoit d'une grande vîteſſe, & qu'ils couroient riſque d'être engloutis par les eaux. Ce fut alors qu'ils furent ſecourus bien à propos par un canot envoyé du vaiſſeau, avec dix hommes pour les chercher.

Il gagne la côte de Ria Lexa.

Le Capitaine Eaton & ſes gens s'emparerent enſuite de trois bons canots qu'ils trouverent dans la baye, en bon état, & très bien conditionnés. Ils ſe munirent auſſi d'une quantité de bois de lance, qui eſt droit, fort & peſant, pour faire des pales de rames, & du bois pour le ſervice du canon. Après avoir fait de l'eau, ils remirent à la voile le 20 de Juillet pour Ria-lexa, dont on voit la côte de vingt lieues en mer, à cauſe d'une montagne brûlante qui la fait diſtinguer. Ils avoient deſſein d'y débarquer, mais quelques mouvements qu'ils virent ſur la côte, leur faiſant juger qu'ils étoient découverts, ils entrerent ſeulement dans le port avec leurs canots, examinerent de loin la ville, & retournerent enſuite à bord.

DAMPIER. Chap. IV.

An. 1684.

Le Capitaine Davis & le Capitaine Eaton ayant tenu une conférence, convinrent de mettre à la voile pour le golphe d'Amapalla, où il y a deux Isles; l'une nommée Mangera, est ronde & très élevée, avec une petite baye de sable au Nord-est: le terroir y est noir & pierreux, & produit de beaux arbres; il y a une ville habitée par les Indiens, avec une belle Eglise. L'autre Isle, qui est la plus grande, se nomme comme le Golphe, & a deux villes assés considérables, environ à une lieue l'une de l'autre. Chacune a une belle Eglise, ornée de statues & d'images de Saints, qu'on a tous faits du même teint que les Indiens, avec de semblables habillements. On remarque la même chose dans toutes les villes sous la jurisdiction Espagnole, au lieu que dans celles qui sont habitées par les Espagnols mêmes, leurs Saints ont la couleur & les habits de leur nation.

Ils font voile pour Amapalla.

Les habitants de ces isles ont quelques plantations de maïz & de plantain, mais ils n'ont pas d'autres oiseaux que des coqs & des poules,

Description de l'Isle d'Amapalla.

DAMPIER. Chap. IV. ann. 1684

ni de bêtes à quatre pieds que des chiens & des chats. Il y croît des pruniers ſauvages, dont le fruit qui porte un petit noyau eſt aſſez agréable. Ce fruit eſt moitié rouge & moitié jaune quand il eſt mûr; mais on y trouve preſque toujours des vers. La feuille de l'arbre eſt d'un verd brillant, & reſſemble aſſez à celle de l'aubepine. Ce fruit eſt commun à la Jamaïque & dans la baye de Campêche, mais ces deux Iſles ſont les ſeuls endroits où Dampier en ait vu dans la mer du Sud. Il y a pluſieurs autres Iſles inhabitées dans le Golphe, lequel n'eſt autre choſe qu'un bras de mer, qui entre juſqu'à neuf ou dix lieues dans les terres. Il s'étend beaucoup plus loin que les deux Iſles dont nous avons parlé, mais il n'a pas aſſez de profondeur pour que les gros vaiſſeaux puiſſent s'y engager.

Ils font un Moine priſonnier. Il leur ſert de guide.

Le Capitaine Davis y entra avec deux canots, dans l'intention de faire quelque priſonnier, s'il lui étoit poſſible, afin de prendre plus de connoiſſance du pays. Le premier ſoir, il aborda à l'Iſle de Mangera; mais faute de guide, il ne ſavoit de

quel côté trouver la ville. Le matin il apperçut pluſieurs cánots dans la baye, ſe détermina à deſcendre, & ſuivit un ſentier qui l'y conduiſit bien-tôt ; mais tous les habitants, à l'exception d'un vieux Moine dont ils ſuivoient les avis, s'étoient retirés dans les bois. Le Capitaine fit ce Moine priſonnier, avec deux jeunes garçons qui ne l'avoient pas quitté : il les emmena au rivage & les fit monter avec lui dans les canots, pour lui ſervir de guides à l'Iſle d'Amapalla. Quand ils y furent débarqués, ils marcherent directement à une ville ſituée ſur le ſommet d'une montagne. Les habitants qui vouloient prendre la fuite à leur approche, en avoient été détournés par le Secrétaire de leur premier Magiſtrat qui étoit Indien, quoiqu'il ſût très bien lire & écrire en Eſpagnol, mais il n'aimoit pas cette nation. Il repréſenta à ſes compatriotes que ſi le Capitaine Davis étoit ennemi des Eſpagnols, qui les avoient dépouillés de leur liberté, ni lui, ni aucun de ſes gens ne leur feroient de mal, & que leur pauvreté leur ſerviroit de recommandation. Cepen-

DAMPIER. Chap. IV. An. 16[illegible]

DAMPIER. Chap. IV An. 1685.

dant le Secrétaire & le premier Magiſtrat ou Cacique étant ſortis devant le reſte du peuple; le premier demanda en Eſpagnol à Davis qui ils étoient? Le Capitaine répondit qu'ils étoient des Biſcayens, envoyés par le Roi d'Eſpagne dans ces mers pour les nétoyer d'ennemis; qu'ils avoient été forcés d'entrer dans le Golphe pour caréner leurs vaiſſeaux, & pour demander aux Indiens quelques ſecours de choſes néceſſaires dont ils avoient beſoin; mais qu'ils traiteroient en amis autant qu'il leur ſeroit poſſible. Après ce diſcours, le Capitaine Davis s'avança à la tête de ſes gens vers les Indiens, qui de leur côté marcherent à ſa rencontre, le voyant conduit par le Moine, & le reçurent avec de grandes marques d'eſtime. Après cette premiere cérémonie, ils marcherent à l'Egliſe pour entrer en conférence.

Divertiſſements dans les Egliſes.

Il faut obſerver que dans les villes Indiennes en général, l'Egliſe eſt le lieu où l'on traite de toutes les affaires publiques, & c'eſt auſſi où ils prennent tous leurs divertiſſements: on y conſerve pour cet uſage des maſques, des habits antiques, des

hautbois & des ſtrumſtrums. Ce dernier inſtrument eſt fait de la moitié d'une gourde, dont le creux eſt couvert d'une planche mince ſur laquelle ſont tendues les cordes, & il reſſemble beaucoup au Ciſtre. Les Indiens s'aſſemblent dans les Egliſes pour ſe divertir la nuit qui précede les jours de fêtes : leur joie paroît plus mélancolique dans les villes aſſujetties aux Eſpagnols que dans celles où ils ont la liberté : mais en général ces divertiſſements conſiſtent en danſes, en ſauts & en divers amuſements que leur procurent les habits & les maſques qu'ils mettent. Les deux ſexes y ſont réunis, & les Egliſes ſont très éclairées, particuliérement quand il ne fait pas de lune.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

Le Capitaine Davis étoit en ſi bonne intelligence avec les Indiens que rien ne ſembloit devoir la troubler ; mais quand il entra dans l'Egliſe, un de ſes hommes plus avancé que les autres, pouſſa un Indien pour le faire avancer, parce qu'il marchoit devant lui trop lentement pour ſon impatience. Le Sauvage effrayé ſortit de ſon rang & prit la fuite avec la plus grande viteſſe. Sa frayeur allarma ſes com-

Trouble dans une ville Indienne par l'impatience d'un Européen.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

pagnons, qui en un moment suivirent son exemple, ensorte que Davis & le Moine demeurerent seuls dans l'Eglise.

Le Capitaine qui ignoroit la cause de cette confusion, ordonna à ses gens de tirer sur les fuyards, ce qui acheva de rompre toute correspondance avec ce peuple, le Secrétaire ayant été tué d'une des premieres décharges.

Le Moine rétablit la tranquillité.

L'après-midi du même jour, les vaisseaux vinrent se mettre à l'ancre vis-à-vis de l'Isle; Davis & ses gens se rembarquerent avec le Moine. On tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire, & l'on convint d'envoyer un Indien qu'on avoit très bien traité, quoiqu'on l'eût retenu prisonnier, avec un message pour le Cacique ou premier Magistrat, comme venant de la part du Moine, afin d'engager ce Cacique à venir à bord sur la parole que lui donnoit le Révérend Pere qu'il y seroit en sureté.

Cette résolution fut exécutée le lendemain, & le Magistrat vint au vaisseau avant la nuit, accompagné de six des principaux de la ville. Ils y furent reçus avec amitié, & de-

meurerent à bord tout le temps que les Anglois reſterent dans le Golphe. Ils furent d'un grand ſervice, non-ſeulement en ſervant de guides & de Pilotes pour les conduire aux endroits où il y avoit du bois, de l'eau & des troupeaux, mais encore en aidant de bon cœur à tout ce qu'ils purent faire. Par reconnoiſſance, Davis en partant leur fit préſent de quelques bagatelles qu'ils eſtimerent beaucoup, & dont ils parurent très contents.

DAMPIER, Chap. IV. An. 1684.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

CHAPITRE V.

Les Anglois mettent le Moine à terre : Ils laiſſent une priſe entre les mains des principaux Magiſtrats, & ſortent du Golphe : Le Capitaine Eaton quitte Davis ; Deſcription de l'Iſle de la Plata, ce qui lui a fait donner ce nom : Des productions & des habitants de Sainte Hélene : Pluſieurs barques Indiennes ſont brûlées ſur la côte : Les Avanturiers deſcendent à Manta, & s'emparent de deux vieilles femmes : Des Boucanniers qui étoient dans l'Iſthme : Expédition infructueuſe : Ils ſont joints par le Capitaine Swan & par le Capitaine Harris : Le Viceroi du Pérou fait de grands préparatifs contre eux : Ils font une deſcente à Payta : La ville eſt brûlée : Poltronerie du Gouverneur de Piara : Du commerce de ces places : Deſcription des barques faites de troncs d'arbres & de radeaux : Des bâtiments ſur la côte du Pérou : Température du climat : Les Boucanniers

se munissent de bois, d'eau, de tortues & d'autres provisions à Lobos de la mer & à Lobos de la terre: Ils forment le projet d'attaquer Guaiaquil.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

LE 3 d'Octobre 1684, le Capitaine Davis mit à la voile du Golphe d'Amapalla, après avoir mis le Moine à terre, & il laissa le Cacique & ses gens en possession de la prise, qui étoit à moitié pleine de farine. Le Capitaine Eaton étoit parti la veille avec son vaisseau, & quoiqu'il offrît trois semaines après de se rejoindre au Capitaine Davis quand ils se retrouverent à l'Isle de Plata, les gens du dernier furent assez peu raisonnables pour refuser aux siens de partager également les prises qu'ils pourroient faire de part & d'autre. L'herbe est très bonne dans cette Isle, & il y croît trois ou quatre especes d'arbres couverts de mousse, dont le nom étoit inconnu à notre Auteur. On n'y trouve d'eau que dans la partie orientale, & elle y tombe d'un roc, où il est facile de la recevoir dans les vases qu'on met dessous. Il n'y a aussi d'autres bêtes ni d'autres

Les Capitaines Eaton & Davis se séparent.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

oiſeaux que des boobis & des hommes de guerre, qui y ſont en aſſez grande quantité. On prétend qu'on lui a donné le nom de la Plata, parce que ce fut l'endroit où François Drake partagea entre ſes gens la riche vaiſſelle d'argent (en Anglois Plate) trouvée dans le vaiſſeau le Cacafuego.

Davis fait voile pour la pointe Sainte Hélene.

Les Avanturiers ne demeurerent qu'un jour à la Plata, & ils firent voile enſuite à la Pointe Sainte Hélene, qui eſt une terre élevée, plate, & nue au Sud de la Plata, & à 20 dégrés 15 minutes de latitude méridionale. Les vaiſſeaux ſont en ſureté du côté du Nord ; mais à l'Oueſt la mer eſt profonde & roulante ſans aucun bon ancrage, & l'on dit à Davis qu'un riche vaiſſeau y avoit été perdu peu de temps avant ſon arrivée.

Substance qui tient lieu de poix.

Près du bord de la mer, on trouve un village habité par les Indiens où il n'y a ni grains, ni plantes, ni fruits, excepté quelques mélons d'eau, qui ſont très gros & très doux. Les habitants ſont obligés d'apporter leur eau fraîche d'une riviere éloignée de quatre lieues, parce qu'ils n'ont ni fontaine

fontaine, ni ruiſſeau dans le voiſinage. A peu de diſtance de l'endroit où monte la mer dans les hautes marées ſort de terre une ſubſtance bitumineuſe, que les Indiens recueillent dans des Jarres, & après l'avoir fait bouillir, elle ſert aux mêmes uſages que la poix. Ils vivent particulierement de maïz, dont ils ſont ſuffiſamment fournis par les vaiſſeaux qui touchent à cette pointe : ils ſont tous pêcheurs, & vont en mer dans des barques de troncs d'arbres. Le Capitaine Davis fit débarquer quelques-uns de ſes gens ; ils s'emparerent d'une petite barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu, & qu'ils ſauverent des flammes. Ils la conduiſirent au vaiſſeau avec quelques priſonniers, par leſquels ils apprirent que le Viceroi avoit donné ordre à tous les gens de mer de brûler leurs vaiſſeaux & de ſe retirer avec leurs barques s'ils rencontroient quelques Boucanniers Anglois. Ils virent auſſi brûler deux autres barques ſans qu'il leur fût poſſible de les ſauver.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Ne pouvant comprendre par quelle raiſon le Viceroi avoit donné des ordres ſi rigoureux, les Anglois en-

Ils apprennent l'arrivée d'autres Boucanniers dans l'Iſthme.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

voyerent de la Plata, où ils retournerent le 26, quelques hommes à Manta, village Indien à trois lieues Oueſt du Cap Lorenzo, pour faire des priſonniers dont on pût apprendre quelques particularités. Auſſi-tôt que les habitants les virent approcher, ils abandonnerent tous la ville, à l'exception de deux vieilles femmes décrépites, par leſquelles on apprit qu'on avoit publié cet Edit ſur la nouvelle qu'on avoit eue qu'un gros corps de Boucanniers s'étoit mis en marche pour traverſer l'Iſthme de Darien, & gagner la mer du Sud, dans l'eſpérance de ſe rendre maîtres de quelques gros vaiſſeaux, n'ayant avec eux que des canots & quelques barques.

Deſcription de Manta.

Manta eſt avantageuſement ſitué ſur une hauteur, & quoique ce village ne ſoit compoſé que d'un petit nombre de maiſons diſperſées, il préſente un aſpect très agréable du côté de la mer. Il étoit anciennement habité par les Eſpagnols, & l'on y voit une belle Egliſe, ornée de ſculptures bien travaillées. Le terroir en eſt ſec & ſabloneux; il ne produit ni grains ni racines; mais les habi-

tants reçoivent ce qui leur manque des vaiſſeaux qui viennent de Panama & de Lima, pour leſquels ils ont toujours des beſtiaux tout prêts, parce que c'eſt le premier ancrage où s'arrêtent ordinairement ces vaiſſeaux. Entre le village & la mer, on trouve une fontaine de très bonne eau. Derriere Manta, un peu plus avant dans le pays, eſt une haute montagne en pain de ſucre, nommée Monte-Chriſto. Vis-à-vis du village, environ à un mille & demi en mer, il y a ſous les eaux un rocher très dangereux, ſur lequel la mer ne forme point de briſans, parce qu'elle ſe leve rarement en cet endroit; auſſi les vaiſſeaux doivent être attentifs à s'en garantir. L'allarme qui s'étoit répandue dans tout le pays par l'arrivée des Anglois à la côte, les empêcha de trouver aucun butin en cet endroit, où l'on n'avoit laiſſé nulles proviſions, ni aucune choſe qui pût être de quelque valeur, & ils revinrent promptement à bord.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Pendant qu'ils étoient indécis ſur ce qu'ils avoient à faire, ils furent joints le 2 d'Octobre par le Capitaine Swan, dans le navire le Cygne.

Ils ſont joints par les Capitaines Swan & Harris.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

de Londres, qui avoit mis en mer pour le commerce ; mais après avoirr encontrés divers obſtacles, & éprouvés pluſieurs contradictions, il avoit été joint par le Capitaine Harris, à la tête d'un parti de Boucaniers, qui avoient traverſé l'Iſthme, & ſes hommes l'avoient forcé de tenter la fortune avec eux. Les chefs des Avanturiers ſe trouvant alors trois enſemble, parce que le Capitaine Harris commandoit une petite barque, déſiroient ardemment de rejoindre le Capitaine Eaton, parce qu'ils penſoient avec raiſon que leurs forces étant réunies, ils pourroient former quelque entrepriſe importante. Ils envoyerent une barque pour le chercher, avec une lettre d'invitation pour l'engager à partager la fortune des trois autres ; mais on ne put le rencontrer, parce qu'il avoit quitté ces mers, & fait voile vraiſemblablement pour les Indes Orientales, comme il le projettoit depuis long-temps. Le troiſieme jour après la réunion des Avanturiers, la barque prit un bâtiment de quatre cents tonneaux qui alloit de Guaiaquil à Lima chargée de bois. Ils apprirent

par les gens d'équipage, que le Vi-ceroi du Pérou faiſoit armer dix frégates pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, de ces mers.

Ils font une deſcente à Payta, & y mettent le feu.

Quoique cette nouvelle leur causât quelque inquiétude, elle ne les empêcha pas de former le projet d'une deſcente à Payta, où ils débarquerent le lendemain 3 d'Octobre à ſix heures du matin. Ils s'emparerent le jour même, de la ville, où ils demeurerent dans l'eſpérance que les habitants la racheteroient, en ſe rançonnant; mais voyant qu'il n'en paroiſſoit aucun, ils y mirent le feu, après en avoir été les maîtres pendant ſix jours, & ſe retirerent à leurs vaiſſeaux. Les Capitaines avoient offert de l'épargner pour trois cents ſacs de farine, trois mille livres de ſucre, vingt-cinq jarres de vin, & mille jarres d'eau. Ils jugerent alors que la barque commandée par le Capitaine Harris étoit de mauvais ſervice, elle fut brûlée, & on lui donna en échange la derniere priſe qu'on avoit faite.

Deſcription de cette ville.

Payta eſt une petite ville appartenante aux Eſpagnols, avec un port de mer. Elle eſt ſituée dans un ter-

DAMPIER. Chap V. An. 1684.

rein ſtérile & ſabloneux, à la latitude de 5 dégrés 15 minutes, & compoſée d'environ quatre-vingt maiſons, aſſés mal bâties, & de deux grandes Egliſes qui n'ont rien de remarquable : il y a un fort ſur le bord de la mer, mais pas une ſeule groſſe piéce de canon pour le défendre. Cependant les Eſpagnols auroient pu s'oppoſer à ce que les Anglois entraſſent dans la baye avec leurs ſeuls mouſquets, parce que ce fort le commande entiérement ; mais le Gouverneur de Piara, qui s'y étoit rendu avec cent hommes pour le garentir des ennemis, prit la fuite auſſitôt qu'il les apperçut.

Il y a un autre fort ſur le ſommet d'une montagne, qui commande toute la ville & le fort inférieur. L'eau dont on fournit les vaiſſeaux qui abordent à Payta, eſt apportée d'une petite riviere très fraîche, qui paſſe dans une ville nommée Colon, environ à deux lieues de Payta, qui tire auſſi de la même ville à un prix raiſonnable du poiſſon, des cochons, des oiſeaux, des plantains, des Yams, du maïz, & les autres denrées néceſſaires, parce que le terroir des en-

virons de Payta ne produit preſque rien qui mérite attention. Le pays voiſin eſt ſtérile & rempli de montagnes, ce qui eſt aſſés général dans tout le Pérou. La rade eſt la meilleure de toute la côte, & l'ancrage y eſt très bon quand la mer eſt tranquille, depuis ſix braſſes de profondeur juſqu'à vingt, dans une belle baye, aſſés large pour contenir une flotte nombreuſe, & bien couverte du côté du Sud-oueſt par une pointe de terre élevée.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Après la ville de Payta, celle qui mérite le plus d'être remarquée eſt Piara, à la diſtance d'environ quarante milles. Elle eſt ſituée à 7 dégrès de latitude Septentrionale, ſur les bords d'une petite riviere, qui ſe décharge dans la baye de Chiroper. Cette baye eſt très peu fréquentée, à cauſe des bas fonds dont elle eſt remplie, & la plus grande partie des denrées qu'on porte à Piara, ſont conduites par terre de Payta.

Deſcription de Piara.

Les Indiens de Colon vont tous à la pêche dans des barques de ſouches d'arbres, faites de deux ou trois troncs de bois léger, ajuſtés enſemble avec des chevilles auſſi de bois,

Barques faites de ſouches.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

& liés fortement avec des oziers. La plus longue de ces ſouches eſt d'environ ſept à huit pieds, & elles ſont diſpoſées de façon que la barque forme un angle à chaque extrêmité, ce qui la rend très propre à bien couper l'eau.

Radeaux qui ſont cinq ou ſix cents lieues.

On fait d'autres eſpeces de barques, ou plutôt de radeaux pour le tranſport des marchandiſes; les fonds en ſont formés de vingt ou trente grands arbres, quelquefois de quarante pieds de long, & l'on fait deſſus un ſecond plancher d'autres arbres mis en travers. Aux deux bouts & aux côtés, ſont placés de grands poteaux de la hauteur de dix ou douze pieds, qui ſervent ordinairement a porter encore deux planchers, & au fond de tout on met le leſt, compoſé de pierres, de jarres d'eau fraîche, & de tout ce qui peut être mouillé, ſans aucun riſque, parce que ces bâtiments s'enfoncent de deux ou trois pieds dans l'eau. Sur le ſecond plancher les mariniers placent leurs lits, leurs proviſions, & les autres choſes néceſſaires: enfin ſur le plus élevé on met les marchandiſes en pîles de huit ou dix pieds de

haut, qui ſont liées par des perches arrangées autour ; à l'arriere on laiſſe la place des hommes qui doivent conduire ce radeau, lequel eſt très grand, & à l'avant on laiſſe un autre endroit pour préparer la nourriture, avec un foyer deſtiné à cet uſage, particuliérement quand on doit faire des voyages de long cours ; ils ſont quelquefois de cinq à ſix cents lieues, comme de Lima à Truxillo, & de Guiaquil à Panama. Au milieu eſt un mât, avec une grande voile qui le fait aller très vîte quand le vent eſt arriere, mais jamais il ne peut faire cours contre le vent. On diſpoſe le fond, & le tout pour le lieu où l'on veut décharger, d'autant que dans ces mers le vent eſt toujours le même, & qu'il varie à peine d'un point dans tout le cours de Lima à la baye de Panama ; quand il y a quelque variation ils craignent peu la groſſe mer ; car s'il arrive quelques briſes de vent de Nord, ils abattent leur voile, & ſe laiſſent chaſſer par ce vent juſqu'à ce qu'il change, avec l'unique ſoin de ne point ſe laiſſer approcher de terre, parce que ces bâtiments, par leur conſtruction,

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

ne coulent preſque jamais à fond. Ils ſont aiſément conduits par trois ou quatre hommes, & portent ſoixante ou ſoixante & dix tonneaux de marchandiſes: On s'en ſert pour porter de l'huile, du vin, du ſucre, de la farine, des étoffes de Quito, du ſavon, des peaux de chévres préparées, & pluſieurs autres ſortes de marchandiſes. Avec les plus petites barques de troncs d'arbres, ils oſent aborder les vaiſſeaux, aidés par les vents de terre, qui ne leur manquent jamais de nuit ſur cette côte, & le vent de mer les ramene de jour au rivage.

Barques nommées Catamarans.

Ces eſpeces de barques ſont très en uſage aux Indes Orientales & Occidentales, & il eſt très commun de voir ſur la côte de Coromandel un ſeul homme conduire une barque d'une ſouche de bois léger, avec un aviron, les jambes & les cuiſſes enfoncées dans l'eau, enſorte que de loin il ſemble être aſſis ſur le dos d'un poiſſon: on appelle ces barques catamarans. Les bâtiments de Payta, de même que preſque tous ceux de la côte du Pérou ſont très mal conſtruits, les murs n'étant que d'une ef-

pece de brique, formée d'un mêlange de terre & de paille ſechée au Soleil, ſans autre cuiſſon. Ces briques ont ordinairement trois pieds de long, deux de large, & un & demi d'épaiſſeur.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

En pluſieurs endroits ils ne font point de toîts à leurs maiſons, parce qu'il ne pleut jamais dans ce climat. Les murs ſont très élevés: ils mettent ſeulement des perches en travers de l'un à l'autre, & les couvrent de nates pour ſe garentir de l'ardeur du Soleil. Ils n'ont point de bois, point de pierre du côté de la mer, & le peu qu'on en trouve dans l'intérieur du pays, eſt de nature ſi caſſante qu'on la met aiſément en pouſſiere entre les doigts. Cependant leurs murs durent long-temps, parce qu'ils ne craignent ni vents qui puiſſent les ébranler, ni pluies qui puiſſe les miner ou les gâter.

Maiſons ſans couverture.

Les maiſons des perſonnes au-deſſus du commun ſont blanchies en dedans & en dehors, & l'on ſe ſert pour les conſtruire, de bois qu'on apporte de Galleo & de Tornato, pour la partie Septentrionale du Pérou, & de l'iſle de Chiloe, pour la

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

partie Méridionale. Les portes, les poteaux, & même les poutres ou solives des chambres sont ornés d'ouvrages de sculpture, & les appartements sont garnis de riches tapisseries, de belles broderies, ou de beaux tableaux qu'on y apporte d'Espagne.

Ils arrivent à Lobos de la mer.

Le 10 de Novembre, l'Escadre des Boucanniers sortit de la baye de Payta après le coucher du Soleil, profitant du vent de terre. Ils dirigerent leur cours à l'Isle de Lobos de la mer, & le 14 ils virent Lobos de la terre, où ils débarquerent le lendemain quelques hommes, qui tuerent un assés grand nombre de penguins, de boobies, & de veaux marins, ce qui leur donna un bon raffraîchissement, parce que depuis long-temps ils n'avoient mangé d'aucune sorte de viande. Le 19 ils arriverent à Lobos de la mer, où leurs Moskittes tuerent beaucoup de tortues. Ils reprirent à bord des planches pour brûler, & pour d'autres usages qu'ils avoient trouvées dans une prise, & laissées dans cette isle, & ils résolurent ensuite d'attaquer Guiaquil.

CHAPITRE VI.

Deſcription de l'Iſle, de la Baye, & de la Ville de Guiaquil. Fatal effet des bleſſures faites par les chats de mer: Deſcription de l'Iſle de Puna & de Punto d'Arena: Maiſons élevées ſur des poteaux: Deſcription de l'arbre nommé Palmetto: Le projet contre Guiaquil eſt ſans effet, partie par la méſintelligence des Capitaines, & partie par la trahiſon d'un des hommes de Davis: Les Boucanniers s'emparent de trois barques chargées de mille Eſclaves Négres, ile en mettent à terre la plus grande partie: Réfléxions de Dampier ſur l'indiſcrétion de leur conduite: Ils entrent dans la baye de Panama, & jettent l'ancre dans la riviere de Saint Jago: Deſcription de l'arbre à chou, & du coton rouge & blanc: Pourquoi ni les Eſpagnols, ni aucunes des autres nations Européennes n'ont fait de conquêtes entre l'Equateur & le Golphe Saint Michel: Dampier remonte la

riviere de Saint Jago, & trouve quelques proviſions; les habitants prennent la fuite: Les Anglois font priſonnier Dom Diegue de Pinos, Chevalier Eſpagnol: Les Indiens Eſpagnols prennent les Anglois pour des gens de cette nation, à cauſe de la flotte qu'on envoye tous les trois ans d'Eſpagne, pour apporter le tréſor de l'Amérique: Quelle route tient cette flotte, & les différents ports où elle touche: Le climat de Panama eſt très dangereux pour les naturels du Pérou.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684

Deſcription de Guiaquil.

GUIAQUIL eſt une ville riche, ſituée dans une baye de même nom, au Sud du Cap blanc, & au Nord de la pointe de Chandy. Environ à vingt-cinq lieues du Cap blanc eſt une petite Iſle nommée Sainte Claire, qui a la forme d'un homme étendu, de l'Eſt à l'Oueſt. La partie Méridionale de la baye eſt remplie de bas fonds très dangereux, & un vaiſſeau richement chargé y fit naufrage, quelques années avant l'arrivée du Capitaine Davis. Les habitants n'oſerent plonger pour en retirer les effets, par la crainte des

chats de mer, qui ſont en grande quantité dans cette baye. Ils font ſouvent des bleſſures mortelles avec leurs nageoires; & lorſque ceux qui en ſont attaqués en reviennent eſtropiés de quelques membres, ils doivent regarder cet événement comme très heureux. Ces animaux ſont de différentes groſſeurs; ils peſent quelquefois ſept ou huit livres, & d'autres ne ſont pas plus gros que le pouce; mais la bleſſure du plus petit eſt auſſi dangereuſe que celle du plus gros. Ils ont la forme d'un merlan, la tête ſemblable à celle d'un chat, & la bouche fort large, d'où ils ſort pluſieurs pointes de chaque côté comme des mouſtaches.

DAMPIER, Chap. VI. An. 1685.

A ſept lieues Eſt-nord-eſt de Sainte Claire eſt l'Iſle de Puna, dont la pointe la plus Occidentale eſt nommée Punta Arena: tous les vaiſſeaux chargés dans la baye de Guiaquil, s'y arrêtent pour attendre des Pilotes. Il n'y a dans cette Iſle qu'une ſeule ville, habitée par des Indiens, qui ſont tous gens de mer. Le milieu de l'Iſle eſt en pâturages, & en différents endroits on trouve de petits bois, dont la plus part des arbres

De l'Iſle de Puna.

DAMPIER. Chap. VI.

ſont inconnus en Europe. C'eſt particuliérement à Puna qu'on trouve celui qui eſt nommé Palmetto.

An. 1684.

Deſcription de l'arbre nommé Palmetto.

Cet arbre, qui vient très droit, eſt de la groſſeur d'un frêne : il croît à la hauteur de trente pieds, n'a de branches qu'au ſommet, où elles ſont de la longueur de trois ou quatre pieds : à l'extrêmité de chacune de ces branches, pouſſe une très grande feuille, qui paroît d'abord pliée, mais qui s'ouvre enſuite par dégrés, & s'étend comme un large éventail. Dans les Bermudes & en pluſieurs autres endroits, on ſe ſert de ces feuilles pour faire des chapeaux, des corbeilles, des balais, & des écrans à allumer le feu, au lieu de ſoufflets. Elles ſervent auſſi à couvrir les maiſons de Puna, qui ſont environ au nombre de vingt, toutes élevées ſur des poteaux de dix ou douze pieds de haut, & l'on y monte par des échelles. On trouve des bâtiments conſtruits de même chez les Malayens dans les Indes Orientales.

Productions du pays.

Les Eſpagnols obligent les habitants à monter exactement la garde ſur une pointe de terre élevée. Ils

ont de très bonnes plantations de maïz, de yams, & de pommes de terre. Vers le milieu de la ville eſt un bon ancrage pour les vaiſſeaux, à cinq braſſes de profondeur ſur un terrein vazeux. De Puna à Guiaquil la diſtance eſt de ſept lieues, & à quatre milles de cette derniere ville on trouve une petite Iſle d'environ un mille de longueur, qui partage la riviere en deux beaux canaux, dont celui du Sud-oueſt eſt le plus large, & le plus dégagé.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1614.

Guiaquil eſt une belle ville, ornée de pluſieurs Egliſes, & gouvernée par un Officier, qui reçoit ſes Lettres-patentes immédiatement du Roi d'Eſpagne. Elle eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, & la partie baſſe qui joint la riviere, eſt ſouvent inondée. C'eſt un des ports les plus conſidérables de la mer du Sud: les principales marchandiſes qu'on en exporte, ſont des drogueries, du cacao, des peaux, du ſuif, & des étoffes de Quito. Ces étoffes ſont de laines groſſieres, & de ſerges faites dans une ville très riche de l'intérieur du Pérou, d'où elles ont pris leur nom. Elles ſont l'habillement de

Commerce de Guiaquil.

DAMPIER. Chap. VI.

presque tous les gens du commun dans ce pays.

An. 1684.

Si les Boucanniers avoient réuſſi dans leur entrepriſe ſur Guiaquil, ils auroient été richement dédommagés de leurs peines ; mais elle manqua parce que les Capitaines Swan & Davis ne purent s'accorder ſur le plan de leur projet. Un des hommes de Davis auquel on avoit confié le ſoin de la corde qui lioit un guide Indien, pour conduire les Anglois dans les bois, coupa cette corde ; l'Indien gagna ſeul la ville, où il répandit l'allarme, pendant que celui qui avoit commis cette trahiſon crioit que quelqu'un avoit coupé la corde. Les Boucanniers ne ſachant plus quelle route ſuivre, furent obligés de faire halte juſqu'au point du jour, après quoi ils rentrerent dans leurs canots, où ils ſe mirent à ramer au milieu de la riviere, & à la vue de la ville : mais comme on y étoit inſtruit de leur arrivée, on avoit eu le temps de ſe préparer à les recevoir. Ils deſcendirent ſeulement dans un pacage ſur le rivage oppoſé, tuerent & mangerent une vache, & retournerent à Capo blanco, où ils avoient laiſſé

Les Boucaniers manquent leur entrepriſe.

leurs vaisseaux, en partant pour cette expédition infructueuse.

DAMPIER, Chap. VI. An 1685.

A leur retour ils prirent trois barques chargées pour Guiaquil, & ils trouverent à bord mille negres hommes & femmes. Ils en choisirent soixante & dix des plus forts & des mieux faits, laisserent aller les autres avec leurs barques, & ils les virent bientôt gagner la terre.

Ils se rendent maîtres de mille Négres.

M. Dampier paroît croire qu'on se conduisit en cette occasion avec fort peu de jugement. Il dit que s'il avoit eu le commandement, il les auroit transportés directement par l'isthme, & les auroit conduits pour les faire travailler aux mines d'or de Sainte-Marie, ne doutant pas qu'il n'eût été si bien soutenu dans ses desseins par tous les avanturiers François & Anglois de toutes les parties des Indes occidentales, que non-seulement il auroit été en état de conserver son terrein contre toute la puissance Espagnole dans ce pays, mais qu'avec le temps il auroit pu se rendre maître des côtes & des riches mines d'or de la Province de Quito.

Le 13 de Décembre ils partirent de Punta-Arenas, & retournerent à

Ils retournent à la Plata.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

la Plata. Dans leur traverſée ils rencontrerent la barque qu'ils avoient envoyée à la recherche du Capitaine Eaton, ſans qu'elle en eût eu aucunes nouvelles. Ils partagerent le drap de Quito qu'ils avoient pris, & le Capitaine Swan garda le bâtiment. Ils ſe remirent en mer le 23, après s'être munis de tortues : le Capitaine Davis prit à bord quelques Indiens bons tireurs ; au lieu que le Capitaine Swan n'en avoit aucun : les gens de Davis murmuroient même quand il partageoit dans quelque priſe, parce que depuis l'affaire de Guiaquil, dont ils lui attribuoient le peu de ſuccès, ils ne le regardoient qu'avec indignation.

Ils entrent dans la riviere de Saint-Jago.

Les Anglois firent voile à la baie de Panama, & entrerent dans la riviere de Saint-Jago, pour avoir la facilité de jetter l'ancre à Gallo, iſle du voiſinage. Leur deſſein étoit de chercher quelques canots dans les endroits tels que celui dont nous parlons, où les Eſpagnols n'avoient aucun établiſſement, ni aucun commerce avec les Indiens. Depuis la ligne juſqu'au golphe de Saint-Michel, & même juſqu'à la baie de Panama,

on ne trouve point d'Eſpagnols, ni même d'Indiens qui leur ſoient ſujets, excepté ſur les bords d'une ou deux rivieres, où quelques-uns s'occupent à chercher de l'or.

Deſcription de cette riviere.

La riviere de Saint-Jago eſt très large, & navigable pluſieurs lieues en remontant dans le pays. Environ à ſept lieues de la mer elle environne une petite iſle très agréable, au deſſus de laquelle la riviere a une lieue de largeur, & le courant y eſt très droit & rapide. La terre de l'iſle eſt noire, de même que celle des deux rivages oppoſés: elle produit beaucoup de beaux arbres, dont les plus grands & les plus remarquables ſont l'arbre à chou, & celui d'où l'on tire le coton.

Deſcription du coton.

Il y a en cet endroit de deux ſortes de coton, le blanc & le rouge: le blanc croît à une hauteur prodigieuſe; pouſſe des branches qui reſſemblent aſſez à celles de nos chênes: le corps de l'arbre n'a point de nœuds, mais il eſt enflé par le milieu, avec une écorce brune très unie. Quand le coton eſt mur, ces arbres reſſemblent à des pommiers en fleurs. Le coton de cette iſle eſt très beau,

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

mais si court qu'il n'eſt pas propre à être filé. Celui des Indes orientales ſert à garnir des oreillers : les feuilles tombent au mois d'Avril, & il en vient de nouvelles immédiatement à leur place. Le cotonier rouge eſt totalement ſemblable au blanc, excepté qu'on n'en tire pas de coton ; le bois en eſt plus dur que celui de l'autre eſpece ; mais ils ſont tous les deux doux & ſpongieux, propres ſeulement à faire des canots, qui ne ſont pas même de longue durée, à moins qu'on ne les tire ſouvent à terre & qu'on ne les gaudronne.

De l'arbre à chou.

L'arbre à chou eſt le plus haut de tous ceux de ce climat, de même que le cotonier eſt le plus gros. Dampier en meſura un dans la baie de Campêche, qui avoit cent vingt pieds de long : cet arbre n'a de branches que vers le ſommet, où elles s'étendent à la longueur de douze ou de quatorze pieds. Elles ſont couvertes de petites branches longues, ſi bien arrangées, que de loin il ſemble que chaque branche ne forme qu'une grande feuille. Le fruit croît au milieu de ces branches ; il eſt de la groſſeur de la jambe d'un homme

aussi blanc que du lait, & d'un goût très doux, soit qu'on le mange crud ou bouilli. On coupe ordinairement la tête de l'arbre pour en avoir le fruit; & si on le cueilloit autrement, cet arbre périroit en peu de temps. DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

Il porte aussi de petits rejettons entre le chou & les branches, & il y pousse des especes de cérises, qui sont une très bonne nourriture pour les cochons. Le corps de l'arbre, depuis le sommet jusqu'au pied est couvert d'anneaux ronds environ à un demi-pied de distance les uns des autres: l'écorce est mince & cassante, le bois est noir & dur, & l'on trouve une moëlle blanche au milieu du tronc. Cet arbre portant une très belle verdure sert beaucoup à l'ornement des promenades, & les planteurs de la Jamaïque en font grand usage.

Raisons du peu de progrès des Espagnols dans ce pays.

Les Espagnols ont fait peu de progrès dans cette partie du Pérou; ils en ont été empêchés en grande partie, par les pluies abondantes, & par les bois impraticables qu'on y trouve, & ont été intimidés par la férocité des habitants, qui paroissent d'autant plus difficiles à apprivoiser,

DAMPIER. Chap. VI. An 1684.

que leurs rivieres & leurs bois les rendent inacceſſibles. Ceux qui eſſayent de remonter ces rivieres à la rame, ſont expoſés à des embuſcades de chaque côté, & les Indiens ont de ſi bons tireurs, qu'en général leurs fléches rempliſſent leurs intentions. Ils haiſſent mortellement les Eſpagnols, & font leur principale nourriture du plantain & du maïz, dont ils ont de très bonnes plantations.

Les Boucaniers prennent un Chevalier Eſpagnol.

Malgré ces difficultés, notre Auteur, avec quelques-uns de ſes compagnons remonterent à la rame ſix lieues dans cette riviere. Ils arriverent à deux hutes, où ils trouverent quelques oiſeaux, du plantain, & un cochon de la même eſpece que les notres. Ils l'apprêterent & le mangerent avec grand appetit: mais les Indiens, à qui appartenoient ces hutes, auſſi-tôt qu'ils les virent approcher, ſe jetterent dans leurs canots avec leurs femmes, leurs enfants & leurs couvertures, & s'éloignerent avec tant de diligence, qu'il ne fut pas poſſible de les joindre. Après avoir employé environ un jour à cette excurſion, les Anglois retournerent

nerent à leurs vaiſſeaux, demeurés à l'ancre dans l'Iſle de Gallo, qui eſt petite & inhabitée, environ à trois lieues de l'embouchure de la riviere Tomaco. Ils firent la nuit ſuivante une deſcente dans un petit village d'Indiens, qui s'appelle auſſi Tomaco, éloigné de quatre lieues & demie de l'endroit où ils étoient, & prirent tous les habitants, avec leſquels ils trouverent un Chevalier Eſpagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui y étoit venu pour charger du bois.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1681.

Ils ne trouverent dans la barque qui l'avoit conduit que treize jarres de vin, qu'ils emporterent, & ils laiſſerent aller la barque au courant de l'eau. Le même jour trois Indiens d'une couleur tannée, tirant ſur celle du cuivre, bien proportionnés ſans être de haute taille, les cheveux noirs, le viſage long, & fort laids de figure, vinrent à bord dans un canot, les prenant pour des Eſpagnols: ils burent librement du vin qu'on leur donna dans des calebaſſes, & s'en retournerent enſuite.

Ils ſont viſités par des Indiens.

Le 31, deux canots appartenants aux Capitaines Davis & Swan, re-

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

vinrent avec quelques onces d'or, qu'ils avoient trouvées dans une maiſon à ſept ou huit lieues, en remontant la riviere. Cette maiſon appartenoit à une Dame qui demeuroit à Lima, & qui y tenoit quelques domeſtiques pour trafiquer de l'or avec les Indiens; mais à la vue des canots Anglois, ils avoient pris la fuite dans l'intérieur du pays.

Ils interceptent un paquet de lettres.

An. 1685.

Le premier de Janvier 1685, en allant avec leurs canots & leurs priſonniers de Tomaco vers Gallo, les Anglois s'emparerent d'un paquet de lettres Eſpagnoles, par leſquelles ils apprirent que la flotte étoit arrivée d'Eſpagne à Porto-bello, où elle attendoit les Gallions de Lima. C'étoit de cette derniere ville que le Préſident de Panama envoyoit le paquet, pour que la flotte fit le plus de diligence qu'il ſeroit poſſible.

Cette flotte ne va qu'une fois en trois ans aux Indes Occidentales: le premier port où elle aborde eſt celui de Carthagène; elle y demeure ſoixante jours, & ſe rend enſuite à Porto-bello, où elle reſte un mois pour y recevoir de Panama le tréſor du Roi, qui monte, dit-on, à

vingt-quatre millions de piéces de huit, outre l'argent en bares, & les richeſſes des Négociants particuliers qui fraudent les Douanes, en les emballant avec des marchandiſes de différente nature, qu'ils embarquent à la Vera-crux pour Porto-bello.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1681.

Le trentieme jour après l'arrivée de la flotte dans le port de Porto-bello, l'Amiral ſe rend à l'embouchure de la riviere, où il demeure ordinairement une ſemaine pour obliger les marchands; enſuite il retourne à Carthagène pour charger les revenus du Roi, qu'on raſſemble ſur la côte, avec un grand Gallion Eſpagnol, qu'ils appellent la Patache.

Quand toutes ces affaires ſont terminées, la flotte ſe rend à la Havane, où elle prend à bord les richeſſes qu'on y apporte des Iſles Philippines par le vaiſſeau de Manille, ainſi que les tréſors du Méxique, qui viennent de la Vera-crux dans une petite eſcadre qu'on équipe pour leur tranſport.

Porto-bello eſt un endroit très mal ſain, & les commerçants de Lima n'y demeurent que le moins qu'il leur eſt poſſible: mais Panama eſt

Mauvais air de Porto-bello.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1685.

beaucoup meilleur, tant pour l'air, que pour la ſituation. Les pluies n'y ſont pas ſi abondantes que de l'autre côté de la Baye, & de plus le pays eſt découvert du côté de terre, ce qui garentit cette ville des brouillards; elle reçoit auſſi du raffraîchiſſement par les vents de mer qui ſouffient, durant tout le jour, & par les vents de terre qui s'élevent toutes les nuits.

Deſcription de Panama.

Les marchands Péruviens, dont le climat naturel eſt beaucoup plus ſalubre, coupent leurs cheveux quand ils ſont à Porto-bello, pour ſe garentir des fiévres. Notre Auteur dit que la vue de Panama, priſe de la mer, préſente un des plus beaux payſages qu'on puiſſe trouver aux Indes Occidentales. La nouvelle ville, qui eſt très bien bâtie en brique, environ à quatre lieues des ruines de l'ancien Panama, fut réduite en cendres pour la plus grande partie en 1673, par Sir Henri Morgan. Elle eſt très bien ornée, tant par la maiſon du Préſident, que par pluſieurs belles Egliſes, par pluſieurs Monaſteres, & par d'autres édifices publics. Elle eſt environnée d'un haut mur de

pierre, garni de piéces de canon. Le commerce du nouveau Panama eſt très étendu, parce que cette ville eſt l'entrepôt de toutes les marchandiſes du Pérou & du Chili, & une des ſtations de la flotte des Gallions, outre ſon commerce particulier.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

CHAPITRE VII.

Les Boucanniers établiſſent leur croiſiere aux environs des Iſles des Perles : Ils ſont une priſe : Les Singes ſauvages ouvrent les huîtres : Deſcription de Lavelia, Pachea & Perico, ainſi que des Iſles de Tabaco & de Saint Paul : Les Avanturiers ſont près de périr par une trahiſon près de Tobazillo : Ils ſont joints par d'autres Boucanniers : Le Gouverneur du petit Guava leur donne une commiſſion pour agir hoſtilement : Ils ſont voile au Golphe de Saint Michel, & ſont renforcés par le Capitaine Townly, avec cent quatre-vingt hommes : Ils ſont proviſion de chocolat, de poiſſon, & d'autres denrées : Ils dirigent leur

cours aux Iſles des Perles : Deſcription du Sapadillier, du Poirier d'Avogato, du Pommier à étoile, & de pluſieurs autres arbres fruitiers : Ils craignent d'attaquer Panama : Combat naval qui ſe termine par un feu roulant : Timidité des Eſpagnols.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Ils établiſſent leur croiſiere vers les Iſles des Perles.

LES Boucanniers inſtruits de ce qui ſe paſſoit par l'interception du paquet, changerent le projet qu'ils avoient d'abord formé d'aller à Lavelia, & choiſirent pour leur rendez-vous, les Iſles des Perles, par où doivent paſſer tous les vaiſſeaux qui vont de Lima à Panama. Conformément à cette réſolution, ils leverent l'ancre le 7, & ils prirent le 8 un vaiſſeau de quatre-vingt-dix tonneaux chargé de farines. Ils firent enſuite voile à l'Iſle de Gorgonie, éloignée environ de quatre lieues du Continent, & à vingt-cinq lieues de Gallo. Cette Iſle ſituée à 3 dégrés de latitude ſeptentrionale, a deux lieues de long, & une de large; elle eſt remarquable par deux hauteurs qu'on appelle la Selle. On y trouve abondamment du bois & de l'eau; elle

est sujette à des pluies fréquentes, & l'on n'y voit d'autres animaux que des lapins, des serpents, & des singes. Les derniers dans le temps de la basse mer ouvrent les huîtres, pour en tirer le poisson: il y en a une grande quantité, & quelques-unes portent des perles médiocres.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1681.

Le 13 ils avancerent vers les Isles des Perles, autrement nommées les Isles Royales, qui sont en grand nombre, basses & couvertes de bois, environ à douze lieues de Panama. On nomme Pacheca celle qui est le plus au Nord; & Saint Paul celle qui est le plus au Midi; les autres n'ont point de nom particulier, quoiqu'il y en ait de plus grandes que ces deux premieres.

Le 25, la petite escadre composée de deux forts vaisseaux, commandés par les Capitaines Davis & Swan, d'un brûlot de la prise de quatre-vingt-dix tonneaux, & de deux Alléges, entrerent dans un canal profond, bien renfermé au Nord de l'Isle de Saint Paul, qui étoit un lieu très favorable pour carêner. Les Avanturiers nétoyerent les fonds de leurs vaisseaux & de leurs barques,

Ils font une prise près de Panama.

DAMPIER. Chap. VII. an. 1685.

après quoi ils remirent à la voile; pour croiser dans la rade de Panama. Le 31 ils revinrent avec une prise chargée à Lavelia de bled d'Inde, de bœuf salé, & de volailles.

Lavelia est une grande ville, environ à sept lieues de la mer, sur les bords d'une riviere, qui tombe dans la partie septentrionale de la baye de Panama. Cette ville, & celle de Nata, qui est assés considérable, & sur la même riviere, fournissent Panama de cochons, de volailles, de bœufs & de maïz.

Le 14 de Février, les Anglois étant bien munis d'eau, de bois, & de provisions, retournerent entre les Isles, & jetterent l'ancre à dix-sept brasses de profondeur, n'étant qu'à une lieue de Pachea.

Ils vont aux environs de Tabaco.

Le 20, ils mouillerent à une lieue des Isles de Perico; & le 21 ils firent une autre prise, chargée de cochons, de bœufs, d'oiseaux & de sel, venant de Savelia.

Le 24, ils firent voile pour Tabaco, petite Isle de trois milles de long, & d'un mille de large, dans la baye de Panama, à six lieues au Sud de cette ville. Le terroir de Ta-

baco produit beaucoup de mammets, de plantains, de bananes, de cocos & d'autres fruits. La partie de cette Isle, qui est au Sud-oueſt, est couverte d'arbres & de bois propre à brûler; & du côté du Sud il y a un très beau ruisseau d'eau fraîche, qui tombe dans la mer. Il y avoit autrefois une belle Egliſe, qui a été détruite par les Corſaires. Au Nord-nord-oueſt on trouve une petite ville nommée Tobazilla, près de laquelle les Boucanniers jetterent l'ancre le 25. Il s'en fallut peu que leurs vaiſſeaux ne fuſſent détruits par la trahiſon d'un prétendu marchand, qui feignit de vouloir trafiquer ſecrettement avec eux: ſous ce prétexte il s'approcha des bâtiments dans un brûlot; mais quelques Anglois ſoupçonnant ſon deſſein, commencerent à tirer ſur ſon vaiſſeau: alors ceux qui le guidoient ſe jetterent dans leur chaloupe, & le brûlot ſauta en l'air, ſans qu'il en arrivât aucun accident aux Boucanniers. En même-temps une eſpece de radeau qu'ils voyoient venir conduit par un ſeul homme, & qui étoit vraiſemblablement garni de matieres combuſtibles

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

pour attacher à leur gouvernail, diſparut également.

Ces machines étoient de l'invention du Capitaine Bond, dont nous avons rapporté la défection, car l'ignorance des Eſpagnols pour tout ce qui concerne la marine dans les mers du Sud eſt ſi grande, qu'ils ne les auroient jamais imaginées.

D'autres Boucanniers ſe joignent aux premiers.

Le 28, les Anglois furent joints par quatre-vingt autres Boucanniers de leur nation, & par deux cents François qui venoient de la mer du Nord par l'Iſthme de Darien, où ils avoient été très bien traités. Les Anglois ſe partagerent entre Davis & Swan, & les François ſe mirent à bord de la priſe de farine, ſous les ordres du Capitaine Gronet, un de leurs compatriotes. Ils avoient des Commiſſions en blanc du Gouverneur du petit Guava, & ils offrirent d'en faire part aux Capitaines Davis & Swan. Le premier accepta leur offre, mais le ſecond avoit déja une Commiſſion du Duc d'York.

Commiſſions données par un Gouverneur François.

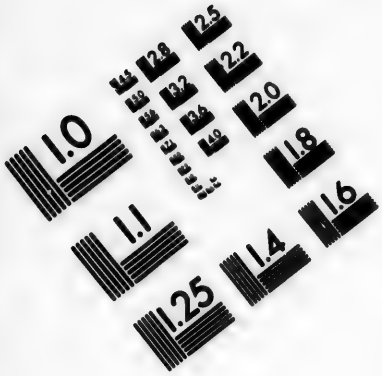
Il étoit alors fort ordinaire que ce Gouverneur donnât des Commiſſions aux Boucanniers, & qu'il leur en remit d'autres en blanc, pour ceux qui

le joindroient à eux : elles ne contenoient réellement autre choſe qu'une permiſſion de pêcher & de chaſſer, tant à la groſſe bête, qu'aux oiſeaux, dans l'Iſle de Saint Domingue, qui appartient en partie aux Eſpagnols, & en partie aux François : cependant ſous la ſanction de ces prétendues commiſſions, les derniers avoient fait de grands ravages en Amérique, tant par mer que par terre.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Avec ce renfort les Boucanniers mirent à la voile le 2 de Mars vers le Golphe de Saint Michel, pour chercher le Capitaine Townley, qu'on diſoit qui traverſoit l'Iſthme avec cent quatre-vingt hommes, & ils le trouverent le lendemain aux Iſles des Perles. Il avoit pris deux barques, l'une chargée de farine, & l'autre de ſucre, avec des jarres d'eau-de-vie & de vin, dont il partagea volontiers les liqueurs avec les gens de Davis & de Swan, parce qu'il avoit beſoin des jarres pour mettre de l'eau. Le temps étoit très ſec, & pour en trouver ils toucherent à la pointe de Garachina, mais il n'y en avoit point ; cependant ils reçurent des rafraîchiſſements des habitants.

Ils joignent le Capitaine Townley.



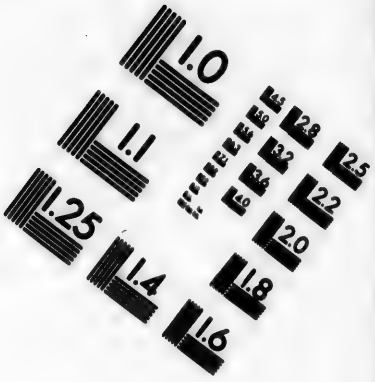
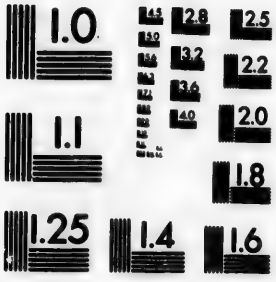
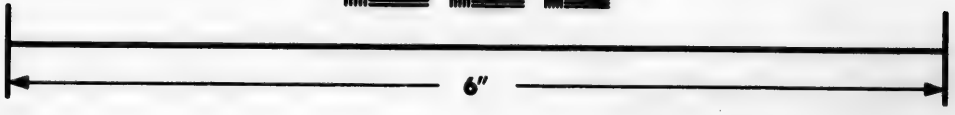


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

qui n'entendoient pas l'Eſpagnol, ce qui fit juger qu'ils n'avoient aucun commerce avec cette nation.

Ils réſolurent de gagner le port de Pines, mais la mer couroit ſi haute près le rivage, que les chaloupes ne pouvoient aborder la terre : elles retournerent à bord, & l'on regagna la pointe, où ils arriverent le 29. Ce fut encore inutilement qu'ils chercherent de l'eau : mais ils firent une priſe chargée de cacao. Alors ils dirigerent leur cours à Tabaco avec le vent Sud-ſud-oueſt, & trouverent en route un canot chargé de quatre Indiens & d'un Mulâtre. On les reconnut pour ceux qui avoient conduit le brûlot, & ils furent auſſitôt pendus pour les punir de cette trahiſon.

Ils deſcendent à Tabaco.

Ils trouverent du bois & de l'eau à Tabaco, & pendant que quelques-uns de l'eſcadre, alors compoſée de neuf voiles, travaillerent à ramaſſer ce qui étoit néceſſaire pour les différentes compagnies ; d'autres apporterent du ſucre des plantations voiſines, pour joindre au chocolat qu'ils avoient fait de leur cacao, avec trois chaudrons de cuivre, qui leur fu-

rent très utiles pour accommoder leurs vivres ; le nombre de leurs hommes étant beaucoup augmenté. DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Le 10 ils quitterent Tabaco, & remirent à la voile pour les Iſles des Perles, ce qu'ils firent à l'inſtigation de leur Pilote, qui les aſſura que les vaiſſeaux du Roi prenoient toujours cette route.

Le 22 ils arriverent à Chepelio, l'une des Iſles les plus agréables de la baye de Panama, quoiqu'elle n'ait qu'un mille de longueur, & un peu moins en largeur. Il y croît une grande quantité de plantains, de ſapadilles, d'avogato, de mammets, de mammets ſapotas, de pommes à l'étoile, & d'autres fruits délicieux.

Le ſapadille eſt à peu près de la groſſeur d'une bergamotte. Le jus en eſt d'abord blanc & gluant, mais il s'adoucit enſuite, & devient auſſi clair que de l'eau de fontaine, en le laiſſant repoſer deux ou trois jours. Le fruit qui eſt dur, quand on le cueille devient tendre & doux à manger : on trouve dedans deux ou trois noyaux noirs, qui reſſemblent aſſés à la graine de courge. Deſcription du Sapadille

L'avogato eſt de la groſſeur d'un De l'Avogato & des Mammets.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

limon, quand il eſt parvenu à maturité il devient d'un verd tirant ſur le jaune, & eſt auſſi doux que du beurre. Il a naturellement peu de gout, mais on le trouve très bon en le mangeant avec du ſucre & du jus de limon, ou avec du plantain grillé & du ſel. On prétend qu'il excite à la débauche : il porte un noyau pareil à celui d'une groſſe prune. L'intérieur du mammet ſapota eſt d'un rouge foncé, & contient un noyau rude, plat & alongé; ce fruit eſt très ſain, d'un gout agréable, & on le regarde comme un des meilleurs de ceux qu'on trouve aux Indes.

Du Pommier étoile.

Le pommier à étoile vient de la hauteur du coignaſſier : le fruit en eſt très gros, & tellement couvert de feuilles, qu'il eſt difficile de le voir ſur l'arbre.

Le 18, les Boucanniers jetterent encore l'ancre à Tabaco, & interrogerent quelques priſonniers qu'ils avoient faits, pour ſavoir les forces de Panama, parce que ſe trouvant alors au nombre de neuf cents hommes déterminés, ils avoient quelque deſſein d'attaquer cette place. Cependant ils changerent d'avis quand

ils furent instruits de la quantité de troupes qui y étoient passées de Porto-bello & d'autres endroits pour la défendre, & furent aussi effrayés de la hauteur des murailles, & de la force de cette ville.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Le 25, les Boucanniers qui avoient alors dix vaisseaux grands & petits, montés par neuf cents soixante hommes, étant à l'ancre près de Pacheca, apperçurent une flotte Espagnole, composée de quatorze voiles qui venoit sur eux. Il y avoit entre autres six vaisseaux de guerre, portant depuis dix-huit piéces de canon jusqu'à quarante-huit, avec plus de huit cents hommes, outre deux ou trois cents qui étoient dans des canots. Le Capitaine Gronet, qui commandoit la prise du port de quatre-vingt-dix tonneaux, montée de trois cents huit hommes, étoit à un mille de ses consors quand on vit les ennemis; mais il se tint toujours sur la réserve, & hors de la portée du combat, tant qu'il y eut quelque apparence de danger. En conséquence de cette conduite, les Capitaines de quelques-uns des autres vaisseaux proposerent le lendemain de le pri-

Poltronerie d'un Capitaine.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

ver du commandement; mais après beaucoup d'altercations, on jugea qu'il étoit plus à propos de le renvoyer lui & ſes gens, dont le plus grand nombre étoient des François, & de lui laiſſer le vaiſſeau qu'on lui avoit donné, en lui ordonnant de ſe ſéparer auſſi-tôt des autres, & de ne jamais penſer à les rejoindre.

Ils ont une légere eſcarmouche avec les Eſpagnols.

Les deux eſcadres tomberent l'une ſur l'autre, les Boucanniers ayant le deſſus du vent, qui leur donnoit un très grand avantage: mais la nuit ſurvint avant qu'elles euſſent pu ſe joindre de bien près, & il n'y eut cette journée que quelques coups de tirés de part & d'autre, avec un homme tué du côté des Boucanniers. Malgré la ſupériorité du nombre & des forces des ennemis, les Anglois auroient pu les battre, s'ils étoient demeurés dans la même poſition: mais ils les tromperent par un échange de fanal durant la nuit, gagnerent le deſſus du vent: firent un feu roulant pendant tout le jour, en tournant dans la baye de Panama, & les Boucanniers revinrent à l'ancre à l'Iſle de Pacheca. Les Eſpagnols ſe contenterent de les obſerver quelque temps à la diſtance

de trois lieues, & enſuite ils ſe retirerent à Panama. La défection de Gronet fut très nuiſible aux Boucanniers, & ils eurent tout lieu de croire que s'il avoit tenu ferme, ils ſe ſeroient peut-être rendus maîtres de la flotte & du tréſor dont elle étoit chargée. Ils eurent encore un grand déſavantage par l'adreſſe avec laquelle les Eſpagnols gagnerent le vent, au moyen des lumieres qui tromperent les Anglois, & ſi leurs ennemis avoient eu aſſés de courage pour profiter de cet avantage, les ſuites en auroient pu être très funeſtes pour les Boucanniers.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

CHAPITRE VIII.

Les Boucanniers mettent à la voile pour l'Isle de Quibo : Ils trouvent le Capitaine Harris : Description de cette Isle, & de quelques-autres du voisinage : De l'arbre nommé Palma-maria : Ils forment le projet d'attaquer Leon, & préparent des canots pour l'éxécuter : Ils pillent la ville de Puebla-nova : Ils sont près de périr par un furieux ouragan : Ils s'avancent contre la ville de Leon : Ils chassent la garde d'une redoute : Situation de cette ville : Ordre de leur marche : Ils entrent dans la place, & après un léger combat ils mettent les ennemis en déroute : Intrépidité d'un vieux soldat qui avoit servi sous Cromwell : Il est tué. De faux rapports épouvantent les Espagnols, qui craignent de les attaquer : Les Boucanniers mettent le feu à la ville à cause du retard de la rançon : Ils vont à Ria-lexa, où ils font un butin médiocre, mais qui leur est très utile. Le feu est mis par

hazard à cette ville : Description des fruits nommés Guava & Poire piquante.

DAMPIER. Chap. VIII.

An. 1685.

Ils se rassemblent à l'Isle de Quibo.

LE premier de Juin, toute la flotte mit à la voile de l'Isle de Pacheca pour celle de Quibo, dans le dessein de chercher le Capitaine Harris qu'ils avoient perdu dans le combat, & en effet il s'étoit rendu avant les autres à Quibo, qui étoit le lieu de rendez-vous, où ils se rejoignirent. Dans la traversée, le Capitaine Branly perdit son grand mât, ce qui l'obligea d'abandonner sa barque, & il fut reçu avec tous ses gens à bord du Capitaine Davis. Ils perdirent en même temps de vue le Capitaine Swan, dont le grand mât fut aussi cassé, & qui retarda son cours pour en réparer le dommage.

Description de cette Isle.

L'Isle de Quibo, autrement nommée Cabaya, a environ sept lieues de long, & près de quatre de large. Elle est située à 7 dégrés 14 minutes de latitude septentrionale ; le terrein en général est très bas, mais on y trouve de bonne eau, de beaux arbres bien garnis : quelques daims, des guanos, des serpents, & beaucoup de gros

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

singes noirs, dont la chair est très bonne à manger. Il y a plusieurs petites Isles au Sud-oueſt & au Nord-est de Quibo, dont une appellée Ranchena est remarquable par la quantité des arbres nommés Palma-maria. Cet arbre est haut & fort droit, avec une petite tête, & n'a que le nom de commun avec le Palmier. Le bois en est dur & plein de nœuds, très propre à faire des mâts, & l'on s'en sert souvent à cet usage.

Ils tiennent conseil sur leurs opérations.

Le 16 de Juin, ils furent joints par le Capitaine Swan, qui avec les autres Capitaines tint un conseil, où l'on examina quelle expédition il convenoit de faire. Après une mure délibération, ils convinrent que la ville de Leon étoit la place le plus à leur convenance pour être attaquée. Ils avoient besoin de canots pour y réussir, parce que cette place est assés avant dans les terres, & ils résolurent d'en faire dans les Isles où ils étoient alors, parce qu'ils y trouvoient en abondance le bois nécessaire à leur construction.

Ils s'emparent de Puebla-Nova.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, ils envoyerent cent cinquante hommes pour s'emparer de

Puebla-nova, où le Capitaine Sawkins avoit été tué en 1610. La ville, qui paroiſſoit beaucoup plus forte qu'elle n'étoit autrefois, fut priſe aiſément par les Boucanniers, qui ne retirerent que très peu de profit de cette expédition, pas même des proviſions. Après avoir fini les canots qu'ils jugerent néceſſaires pour chaque vaiſſeau, entre leſquels il y en avoit un de trente-ſix pieds de long, & de cinq ou ſix pieds de profondeur, ils mirent à la voile pour Rialexa, qui eſt le port de la ville de Leon. Le 9 d'Août ils quitterent leurs vaiſſeaux, & monterent ſur trente & un canots, au nombre de cinq cents vingt hommes. Environ à huit lieues du rivage ils furent en grand danger d'être engloutis par un grain, qui fut très violent pendant aſſés de temps, le vent ſoufflant avec une fureur terrible, la mer élevant ſes vagues juſqu'à la hauteur des montagnes, pendant qu'un tonnerre affreux augmentoit encore l'effroi, ce qui reprit à pluſieurs fois; mais il ne leur en arriva aucun accident.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

Le 12 au matin ils deſcendirent près d'une redoute, qu'on avoit éle-

Ils débarquent à Rialexa.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1695.

vée pour ſe garentir des invaſions; mais ils s'en rendirent maîtres par ſurpriſe; & les Indiens chargés de la défendre, ſe retirerent précipitamment vers la ville. Quatre cents ſoixante & dix Boucanniers les y ſuivirent avec la plus grande diligence qui leur fut poſſible, les autres ayant été laiſſés à la garde des canots. Quoique cette ville ſoit à vingt milles dans les terres, le chemin qui y conduit eſt uni, au milieu d'un pays plat & de grands pâturages, entrecoupés par quelques petits bois. A ſix milles de l'endroit du débarquement eſt une ſucrerie; & à dix milles on trouve une belle riviere d'eau fraîche, qui eſt guéable; enfin à dix-huit milles eſt une ville Indienne, qui a auſſi de très bonne eau.

Deſcription de Leon.

La ville de Leon eſt ſituée dans une plaine: les maiſons en ſont baſſes, bâties de pierre, couvertes de tuiles creuſes, & accompagnées de grands jardins. Il y a cinq Egliſes, outre la Cathédrale, & la ſituation en eſt ſi belle & ſi douce, que quelques voyageurs l'ont nommée le Paradis des Indes Occidentales. Près de cette ville eſt un volcan très élevé,

d'où il ſort de temps en temps de la fumée & des flammes qu'on voit aſſés ſouvent de la mer. Cette place n'eſt pas d'un grand commerce, mais elle eſt riche en ſucre, en pâturages & en troupeaux. On dit auſſi qu'il y a une bonne manufacture de chanvre.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

Les Boucanniers ſe mirent en marche vers huit heures du matin, le Capitaine Townley conduiſant l'avant garde, compoſée de cent hommes. Le Capitaine Swan le ſuivoit avec cent autres: après lui venoit le Capitaine Davis à la tête de cent ſoixante & dix; & le Capitaine Knight conduiſoit l'arriere-garde. En entrant dans la ville, le Capitaine Townley fut attaqué par un parti de deux cents Cavaliers Eſpagnols, qui prirent la fuite auſſi-tôt que deux ou trois de leurs principaux Officiers eurent été démontés. L'Infanterie au nombre de cinq cents hommes étoit rangée en bataille dans une grande place, nommée la Parade, ſuivant l'uſage des villes bâties dans les Indes par les Eſpagnols, où il y a toujours au moins une de ces places: mais auſſi-tôt que les fantaſſins virent la déroute de leur Cavalerie,

Les Boucanniers entrent dans cette ville.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

ils prirent également la fuite, & abandonnerent la ville à la merci des ennemis.

Ils y mettent le feu.

En quatre heures de temps toutes les troupes des Boucanniers y entrerent, mais il reſta quelques hommes fatigués en chemin, inconvenient inévitable dans les grandes marches. De ce nombre fut un vieux ſoldat âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont les cheveux étoient tous blancs, & qui avoit ſervi ſous Cromwel en Irlande. Il ſe nommoit Swan, & les Eſpagnols le tuerent ſur la place, parce qu'il refuſa abſolument de recevoir quartier. Ils en firent quelques autres priſonniers, entre autres un nommé M. Smith, qui avoit demeuré long-temps aux Canaries, & parloit très bon Eſpagnol. Cet homme fut conduit devant le Gouverneur, qui l'interrogea ſur les forces des Boucanniers. Il répondit qu'elles montoient à quinze cents hommes, dont il y en avoit mille dans la ville, & cinq cents dans les canots. Cette tromperie fit un tel effet ſur ſon Excellence, que quoiqu'elle fut à la tête de plus de mille hommes, elle jugea qu'il ſeroit contre la prudence de moleſter

molester les ennemis, & envoya un drapeau de tréve pour propoſer de racheter la ville par une rançon. Cependant les Boucanniers y mirent le feu le 14, parce que les Eſpagnols ne remplirent pas aſſés promptement les propoſitions qu'ils avoient faites pour la garentir.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

M. Smith fut échangé pour une Dame, & les Boucanniers ayant mis en liberté un Gentilhomme, ſur la promeſſe qu'il fit de leur livrer cent cinquante bœufs à Ria-lexa, ils retournerent en bon ordre à leurs canots, & le lendemain ſe rendirent à ce port, où leurs vaiſſeaux jetterent l'ancre l'après midi, les Anglois ayant formé la réſolution de ſaccager auſſi cette ville, encouragés par le ſuccès qu'ils avoient eu à Leon.

Ils reviennent à Ria-Léxa.

Ils trouverent outes les maiſons vuides, à l'exception de cinq cents charges de farine, d'un peu de poix, de gaudron, de quelques cordages, de ſucre qu'ils trouverent dans le voiſinage, & de cent cinquante bœufs qui leur avoient été promis par le Gentilhomme qu'ils avoient mis en liberté à Leon ſur ſa parole. Les Boucanniers y demeurerent une

Ils y mettent auſſi le feu.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

semaine, & mirent enſuite le feu à la ville, ſans qu'on ſut, dit notre Auteur, qui en avoit donné l'ordre; après quoi ils retournerent à leurs vaiſſeaux, s'embarquant à bord de leurs canots près de la redoute. On y avoit mis cent ſoldats avant le débarquement des Anglois pour s'oppoſer à leur deſcente: mais ils abandonnerent ce poſte, & prirent la fuite avec précipitation à la premiere décharge de deux piéces de canon qu'on tira ſur eux. S'ils avoient eu plus de courage, ils étoient poſtés de façon à pouvoir repouſſer une armée de cinq milles hommes; cette redoute étant garentie au-deſſous par une barricade de grands arbres joints enſemble l'eſpace de ſoixante pieds, qui traverſoit preſque en entier le canal, enſorte que les Boucanniers furent plus d'une demi-heure à s'y ouvrir un paſſage.

Deſcription de cette ville.

La ville de Ria-lexa eſt fort grande: il y a trois Egliſes, un Hôpital, avec un beau jardin, & pluſieurs maiſons très grandes & très belles, à quelque diſtance les unes des autres, ce qui occupe beaucoup de terrein. L'air y eſt mal ſain parce que

lés environs en ſont marécageux, quoique la ville ſoit bâtie ſur un fonds de ſable. Entre les différentes ſortes de fruits qui y croiſſent en abondance ; on remarque particuliérement le guava, la poire piquante, le melon & la pomme de pin.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

Le guava eſt un fruit qui reſſemble aſſés à la poire, avec une écorce dure, & plein de petites graines. Il eſt aſſés agréable quand on le mange verd, & a une vertu aſtringente, mais quand il eſt mur ſon effet eſt contraire ſur le corps humain. On le fait cuire au four, où l'on en fait des compôtes: il eſt auſſi très bon en pâte. Il vient ſur un arbriſſeau, qui n'a rien de joly, & qui porte une écorce blanche & polie, avec de longues branches menues, couvertes de feuilles ſemblables à celles du noizetier.

Du fruit nommé Guava.

La poire piquante eſt commune dans toutes les Indes: elle ſe plaît dans les terreins ſabloneux & ſtériles, particuliérement près de la mer, d'où elle tire des particules ſalines. Elle croît ſur un arbriſſeau qui s'éleve rarement de plus de quatre pieds, pouſſe différentes branches,

De la poire piquante.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

où l'on trouve deux ou trois groſſes feuilles rondes & épaiſſes, garnies de piquants au moins d'un pouce de long, & auſſi larges que la paume de la main. Le fruit vient à l'extrêmité de cette eſpece de feuille; il eſt de la groſſeur d'une prune de Sainte Cathérine, d'un rouge foncé quand il a atteint ſa maturité; plein de petites graines noires, & d'une chair rouge & ferme, très raffraîchiſſante. La trop grande quantité de ce fruit, rend l'urine de couleur de ſang. Le melon & la pomme de pin ſont trop connus pour en donner la deſcription.

CHAPITRE IX.

Davis & Swan se séparent : Description de l'Indigo, & de la maniere de le préparer. De la Cochenille & du Silvestre : Les Boucanniers sont attaqués de maladies : Le Capitaine Townley cherche inutilement des raffraîchissements : Jet d'eau naturel dans l'Isle de Tangola : On s'empare de deux Indiens, dont un conduit à un de leurs établissements, où l'on trouve beaucoup de Vinello : Description de cette plante : Quelques Boucanniers tombent dans une embuscade en allant chercher des vivres : Ils sont près de périr tous, & sont secourus très à propos : Description du Snook : Ils font leurs efforts pour se rendre maîtres d'un vaisseau dans la rade d'Acapulco, contre les remontrances du Capitaine Swan, & ne peuvent réussir : Cette entreprise leur est très préjudiciable : Ils se rendent maîtres d'une petite quantité de farine, de fromage & de chocolat. Ils se trouvent

dans un grand embarras, faute de proviſions: Ils débarquent près de Sallagua, & deux des plus courageux de leurs gens ſont prêts d'être taillés en piéces: Ils croiſent à la hauteur du Cap de Corientes pour attaquer le vaiſſeau de Manille, qui leur échape: Swan & Townley ſe ſéparent: Dampier demeure avec le premier.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Les Boucaniers ſe ſéparent. Dampier reſte avec le Capitaine Swan.

LE 25 d'Août Davis & Swan ſe ſéparerent, le premier voulant tenter la fortune ſur la côte du Pérou, & les Capitaines Knight & Harris réſolurent de demeurer avec lui. Swan forma le projet d'aller plus loin vers le Nord: Dampier préfera de ſuivre la même route, & le Capitaine Townley avec deux barques prirent le même parti. Ils ſouffrirent beaucoup quelque temps après des fiévres malignes, qu'on jugea qu'ils avoient gagnées à Ria-lexa, & elles leur emporterent pluſieurs hommes. Le 27 Davis & ſes Conſors ſortirent du port avec un vent frais de terre, le Capitaine Swan les ſalua de quinze canons, & ils lui répondirent avec onze. Le 3 de Septembre le

Capitaine Swan mit à la voile avec le Capitaine Townley & deux barques, ce qui faiſoit en tout quatre bâtiments, montés de trois cents quarante hommes, ils firent voile à l'Oueſt, & éprouverent de furieux ouragans ſur la côte. Le 14 ils découvrirent le Volcan de Guatimala, qui eſt ſur une haute montagne fourchue, & vomit des flammes & de la fumée immédiatement avant les gros temps. Ce Volcan ſitué à 12 dégrés 50 minutes de latitude, tire ſon nom d'une ville qui eſt au pied de la montagne, à huit lieues de la mer du Sud, d'où l'on tranſporte tous les ans en Europe une grande quantité d'Indigo, d'Anatta, de Silveſtre & de cochenille.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1686.

L'indigo eſt une plante qui croît à la hauteur d'un pied & demi, ou de deux pieds, remplie de petites branches couvertes de feuilles ſemblables à celles du lin, mais plus fortes & plus nourries. Après les avoir coupées, on les jette dans une citerne à moitié pleine d'eau, & on les y laiſſe tremper juſqu'à ce qu'elles ſoient en quelque ſorte diſſoutes. Ce qui reſte entier, tenant trop de la

Deſcription de l'Indigo.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

nature du bois pour se dissoudre, en est retiré quelque temps après: l'eau qu'on a toujours tenue dans une agitation continuelle, devient noire comme de l'encre; on la laisse ensuite reposer: l'indigo tombe au fond comme une lie, on le retire: on le fait sécher au Soleil, où il se durcit, & on le transporte en Europe. Cette plante est très commune à la Jamaïque, où l'on voit des campagnes immenses qui en sont toutes couvertes.

De l'Anatta.

L'Anatta ou Otta est la feuille d'une fleur rouge, qui croît sur un arbrisseau de sept à huit pieds de hauteur. Quand elle est ceuillie on la jette dans l'eau, où on la laisse tremper comme l'indigo, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute: on laisse sécher la substance qui se précipite au fond de l'eau, & l'on en fait des rouleaux qu'on transporte en Europe, où l'on s'en sert dans les teintures rouges. L'Anatta est beaucoup plus cher que l'indigo.

De la Cochenille.

La Cochenille est un insecte qu'on trouve sur un arbre nommé Toona, qui ressemble assez à la poire piquante, mais dont le fruit est plus gros; au sommet croît une fleur rouge,

qui se renverse sur le fruit quand il mûrit, & sert à le garantir totalement des pluies & de rosées. Ces fleurs se fannent bientôt à la chaleur du soleil ; le fruit s'ouvre aussi large que l'ouverture d'une pinte, & le dedans paroît plein de petits insectes rouges avec des aîles très déliées. Après s'être nourris de la substance du fruit où ils sont nés, ils périroient dans la coque faute de nourriture, si les Indiens ne les faisoient sortir de leur inactivité, en secouant les branches de l'arbre : les insectes sortent & continuent à voltiger autour jusqu'à ce que fatigués par le mouvement & par la chaleur du soleil, ils tombent morts sur un drap blanc qu'on a eu soin d'étendre au dessous de l'arbre, & on les y laisse deux ou trois jours jusqu'à ce qu'ils soient entiérement secs. Ces animaux sont rouges tant qu'ils peuvent voler, ils deviennent noirs quand ils tombent, & blanchissent en séchant ; mais ils changent un peu de couleur quelque temps après, & produisent une très belle teinture écarlate.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Le Silvestre est la graine d'un fruit qui ressemble beaucoup à celui du

Du Silvestre

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Toona : on la tire de ce fruit quand il eſt mûr, & elle produit une belle couleur rouge, mais moins eſtimée que celle de la cochenille. La fleur du Silveſtre eſt jaune : dix ou onze des fruits ne peuvent produire qu'une once de graine, au lieu qu'on tire une once de cochenille de trois ou quatre fruits.

A huit ou dix lieues de terre aux environs de la montagne de Guatimala, on trouve quantité de bois flottants & des pierres-ponces, emportées vraiſemblablement de la montagne par les pluies qui ſont fréquentes & très violentes. Le 24, étant à la latitude ſeptentrionale de 14 degrés 30 minutes, le Capitaine Townley deſcendit à terre, avec neuf canots & cent ſix hommes : ſon intention étoit de marcher à une ville nommée Téguantepeque qu'on ne pouvoit douter qui ne fût aux environs de cet endroit. Il eſpéroit y trouver quelque raffraîchiſſement pour les malades, parce que plus de la moitié des gens d'équipage de ce Capitaine & de ceux de Swan étoient en très mauvais état : mais comme ſi cette ville eût diſparu

par quelque enchantement, il ne fut pas poſſible au Capitaine Townley de la trouver; & il retourna à bord en plus mauvais état qu'il n'en étoit ſorti. Le 2 d'Octobre il avoit été jetté ſur des bas fonds, où tous ſes canots avoient été renverſés. Il y périt un de ſes hommes; il mouilla ſa poudre; perdit une partie de ſes armes à feu, & fut enſuite attaqué par un corps de deux cents Indiens & Eſpagnols, qu'il eut beaucoup de peine à repouſſer.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Townley ayant rejoint le Capitaine Swan, ils mirent à la voile avec un bon vent d'Eſt-Nord-Eſt, & dirigerent leur cours à l'Oueſt. Après avoir fait environ vingt lieues, ils trouverent l'iſle de Tangola, où l'ancrage eſt très bon, & où le bois & l'eau ſont en abondance. Ils ſuivirent enſuite la côte juſqu'à Guatulco, qui eſt à 15 degrés 20 minutes, & l'un des meilleurs ports du Méxique.

Ils mouillent à l'Iſle de Tangola.

Il y a une petite Iſle, environ à un mille à l'Eſt du port; mais la partie occidentale de ce port eſt la plus ſûre pour les vaiſſeaux, parce qu'ils y ſont à couvert des vents de Sud-Oueſt, qui y ſouffient ſouvent

Jet d'eau naturel.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

avec violence. L'eau de la mer entre fortement ſous un rocher, qui a pardeſſus une petite ouverture d'où elle ſort en formant un jet, même dans le temps le plus calme. Ce jet d'eau eſt une marque ſûre pour reconnoître le port qui court au Nord-Eſt, a trois mille de profondeur & un mille de large. On trouve au fond un beau ruiſſeau d'eau fraîche, près duquel étoit autrefois une ville qui fut ravagée par François Drake; & il n'en reſte préſentement d'autres veſtiges qu'une vieille chapelle ruinée, près d'un groupe d'arbres. Le terrein, couvert de différents arbres, s'éleve comme un amphitéatre depuis le rivage, & forme le coup d'œil le plus agréable.

Il s'empare de deux Indiens.

Le Capitaine Swan, dont la ſanté étoit très mauvaiſe, deſcendit à terre avec tous les malades, & un chirurgien pour en prendre ſoin: mais Townley à la tête d'un détachement, marcha vers l'Eſt pour chercher quelque ville & des habitants. Environ à une lieue de Guatulco, il trouva une riviere nommée Capulita, très rapide & très profonde: cependant quelques-uns de ſes gens la traver-

ſerent à la nage, & ſe ſaiſirent de deux Indiens, qu'ils crurent être des ſentinelles poſées pour examiner leur conduite; mais ils n'avoient aucune liaiſon avec les Eſpagnols. DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

L'un des deux fut amené à bord, & l'autre ſervit de guide pour conduire les Anglois à un des établiſſements du pays, où ils trouverent une grande quantité de vanille, parfum qu'on vend très cher en pluſieurs endroits des Indes occidentales, & qu'on fait infuſer pour mettre avec le chocolat ou avec le tabac, ce qui lui donne une odeur délicieuſe. C'eſt une gouſſe de quatre pouces de long, remplie d'une graine noire, qui vient d'une fleur jaune, produite par une eſpece de vigne, qui s'attache comme le lierre aux arbres qu'elle rencontre.

Le 10 d'Octobre, ils envoyerent quatre canots du côté de l'Oueſt, dans l'eſpérance de faire des priſonniers qui leur donnaſſent des connoiſſances du pays; & on leur ordonna d'attendre les vaiſſeaux au port d'Angels. Le 12 l'eſcadre mit à la voile du port de Guatulco, après que ſes gens ſe furent bien munis de bois & Ils envoyent pluſieurs canots à la découverte.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

d'eau, ainſi que d'une grande quantité de petites tortues, dont ils tuerent trois ou quatre par jour; ce qui ſervit beaucoup à les raffraîchir, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis long-temps. Le 22, deux des canots ayant été ſéparés des autres revinrent à bord, après avoir eſſayé de débarquer à un endroit où ils avoient vu beaucoup de bêtes à corne dans un pâturage; mais la mer y étoit ſi haute, que leurs canots avoient été renverſés, qu'ils avoient eu un homme de noyé, avoient perdu quatre fuſils, & avoient eu le reſte de leurs armes gâtées par l'eau de la mer.

Deux de ces canots ſont en grand danger.

Ils n'eurent point de nouvelles des deux autres canots juſqu'au 31, que le Capitaine Townley, étant à portée du rivage entendit tirer quelques coups de fuſil. Il monta dans un canot, & gagna la terre, où il vit au milieu d'un lac d'eau ſalée, un peu éloigné de la mer, les deux canots ſur leurs rames. Jugeant par leur diſpoſition qu'ils étoient inveſtis des deux côtés, il mit auſſi-tôt ſes hommes à terre; mais à leur approche, quelques Eſpagnols, qui ſous le cou

vert des rochers empêchoient le retour des canots avec leurs armes à feu, prirent auſſi-tôt la fuite, & leur laiſſerent le paſſage ouvert. Si le Capitaine Townley ne les eût ſecourus auſſi à propos, ils auroient été affamés, ou ſeroient devenus les victimes de la cruauté de leurs ennemis. Ce lac eſt ſitué à 16 degrés 40 minutes de latitude ſeptentrionale.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Après avoir ainſi recouvré leurs canots, les avanturiers continuerent leur cours à l'Oueſt, juſqu'à une grande riviere deux lieues à l'Oueſt du roc des Algatroſſ. Les Eſpagnols avoient élevé une redoute ſur le rivage pour empêcher aucuns ennemis de pouvoir y deſcendre, ou y faire de l'eau; & quoique cet ouvrage fut alors défendu au moins par deux cents hommes, ils quitterent la place quand ils virent les Boucanniers diſpoſés à deſcendre, & ils ſe contenterent d'avoir tiré vingt ou trente coups ſans aucun effet. Les Anglois y trouverent une grande quantité de ſel, deſtiné à préparer le Snook, qui eſt un poiſſon gros & rond, d'environ un pied de longueur, qu'on trouve en abon-

Ils font une entrepriſe infructueuſe.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

dance dans ces lacs d'eau salée. Ils furent informés qu'un vaisseau richement chargé étoit arrivé depuis peu de Lima à Acapulco, & Townley proposa de l'enlever dans le port. Le Capitaine Swan lui représenta la difficulté de l'entreprise, & la nécessité de se pourvoir de maïz & d'autres provisions qu'ils trouvoient en abondance dans l'endroit où ils étoient, mais l'opiniâtreté de Townley l'emporta, & l'on prépara aussi-tôt les canots pour cette expédition. Ils étoient à peine en mer qu'ils furent près d'être submergés par un furieux ouragan, qui leur causa beaucoup de dommage. Ils ne sauverent leurs vies qu'avec les plus grandes difficultés, & furent obligés de rester un jour au Port-marquis, havre très sûr à une lieue Est d'Acapulco, pour faire sécher leurs armes & leurs habits. La nuit suivante ils entrerent sans bruit dans le port d'Acapulco; mais ils trouverent le vaisseau si bien gardé, qu'ils furent forcés de renoncer à cette entreprise, & de se retirer en très mauvais état.

Ils s'emparent de quelques provisions.

Ils débarquerent ensuite au Nord-Ouest de la montagne de Pataplan à

la latitude de 17 degrés 30 minutes. Ils ne trouverent qu'un misérable village Indien, sans aucun rafraîchissement, & entierement abandonné des habitants, à l'exception d'une femme mulâtre, & de quelques enfants, qu'ils emmenerent. Cette femme les conduisit sur le passage d'un homme qui menoit des mulets, & ils s'emparerent de quarante charges de farine, de chocolat & de fromages; après quoi ils trouverent une assez grande quantité de bêtes à corne. Quand ils se furent chargés d'autant de provisions qu'ils en pouvoient mettre à bord de leurs vaisseaux, ils renvoyerent la femme & ses enfants, avec un présent de quelques vieilles hardes & d'autres bagatelles, pour lesquelles elle leur fit de grands remerciments. Le Capitaine Swan, malgré ses pleurs & ses instances retint un des garçons, âgé d'environ huit ans, qui lui parut avoir de l'esprit, & qui devint par la suite très intelligent, aussi ne pouvoit-il avoir de meilleur maître que ce Capitaine.

DAMPIER, Chap. IX. An. 1685.

Ils trouverent sur cette côte une grande quantité de tortues, & le poisson qu'on nomme Juif, sans doute

Du poisson Juif.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

parce qu'il eſt le plus eſtimé des gens de cette nation. Il a la forme du merlus, eſt fort gras & d'un goût très doux; porte une groſſe tête, avec des nageoires & des écailles proportionnées: il peſe quelquefois plus de quatre cents livres.

Le 21, ils quitterent cet ancrage, & continuerent leur cours avec un bon vent de terre venant du Nord, dans l'eſpérance de trouver une ville qu'ils croyoient ſituée à 18 degrés & quelques minutes; mais ils n'en rencontrerent aucune, pas même la ville de Colima, qu'on leur avoit dit très riche, & un peu avancée dans les terres. Pour en faire la recherche ils ſuivirent la côte à la rame dans leurs canots l'eſpace de vingt lieues, ſans qu'il fût poſſible de deſcendre d'un côté ni de l'autre; ils ne virent aucune marque d'habitants, quoiqu'ils paſſaſſent devant la fertile vallée de Maguella. Enfin ils apperçurent un cavalier qu'ils pourſuivirent, après avoir gagné la terre avec aſſez de difficulté, dans l'intention de le prendre priſonnier: mais il trompa leur attente, & ils le perdirent bientôt de vue dans les bois, où ils ne purent ſuivre ſes traces.

Le 28, ils retournerent aux vaiſſeaux demi-morts de fatigue, & totalement découragés : cependant le lendemain, les deux Capitaines ſe mirent encore dans les canots avec deux cents hommes, dans la réſolution de chercher une ville nommée Sallagua. Pendant qu'ils ramoient, en ſuivant le rivage, ils virent deux cavaliers ſur la côte, dont un par dériſion but à leur ſanté d'une bouteille qu'il tira de ſa poche. Ils répondirent à ſa politeſſe par un coup de fuſil, qui tua ſon cheval : l'autre cavalier prit auſſi-tôt la fuite ; & deux des Boucanniers s'étant dépouillés, gagnerent le bord à la nage, dans le deſſein de ſe rendre maîtres de celui qui étoit démonté. Ils ne purent y réuſſir, parce qu'ils étoient ſans armes, & qu'il les tint éloignés avec un long couteau qu'il avoit à la main. Le 30, ils retournerent à bord de leurs vaiſſeaux ſans avoir pu trouver d'endroit commode pour débarquer, parce qu'ils avoient vu toujours la mer très haute.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Le premier de Décembre, ils arriverent au port de Sallagua, ſitué à 18 degrés 22 minutes de latitude, où

Ils arrivent au port de Sallagua.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

les vaiſſeaux ont un bon abri. Ils y virent une grande maiſon de chaume qui paroiſſoit neuve, & pluſieurs Eſpagnols à pied & à cheval, qui faiſoient une parade militaire, tambours battants & enſeignes déployées. Quelques-uns ſe détacherent pour parler aux Boucanniers, qui étoient deſcendus au nombre de deux cents. Deux des avanturiers ſe rendirent maîtres de deux chevaux, après en avoir renverſé les cavaliers, les monterent auſſi-tôt, & pourſuivirent les fuyards, juſqu'à ce qu'ils en fuſſent environnés. Alors ils reçurent pluſieurs bleſſures, & auroient certainement été tués, ſi quelques-uns des plus actifs de leurs camarades ne fuſſent venus à temps à leur ſecours, lorſqu'ils étoient déja démontés, & avoient leurs piſtolets déchargés.

Quand les Eſpagnols eurent pris la fuite, les Boucanniers ſuivirent un grand chemin pierreux avec de petits bois d'eſpace en eſpace, qui conduiſoit dans le pays. Ils firent deux mulâtres priſonniers, & apprirent d'eux que cette route menoit à une grande ville nommée Oarrha, éloignée de la mer de deux grandes

journées de cheval, & qu'il n'y avoit presque aucuns habitants dans tout cet espace. DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Etant retournés à leurs vaisseaux, ils leverent l'ancre le 6 d'Octobre, dans l'intention de croiser à la hauteur du Cap Corrientes, & de guêter un bâtiment très riche des Isles Philippines, qu'on attendoit dans la mer du Méxique. Aux environs de ce Cap, la terre est peu élevée, inégale, & avec assez de bois; mais les arbres n'y sont pas gros. Notre Auteur, & quelques-uns de ses compagnons y furent attaqués d'hydropisie, & chercherent un Alligator, parce qu'on prétend que les testicules de cet animal mises en poudre, sont un remede souverain contre cette maladie; mais ils ne purent en trouver quoiqu'ils soient très communs sur la côte du Méxique. Ils n'en eurent pas besoin, & leur maladie ne fut pas de longue durée. Remede contre l'hydropisie.

Les Boucanniers ayant établi leur croisiere à la hauteur du Cap, demeurerent à attendre le vaisseau de Manille, se tenant à une lieue de distance les uns des autres, pour être plus sûrs de ne le pas manquer, depuis Ils ont une escarmouche avec les Espagnols.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

le Cap juſqu'au Capitaine Swan, qui demeura à dix lieues de terre. Le 24, quatre canots qu'on avoit envoyés peu de jours avant chercher des proviſions à la Vallée des Pavillons, autrement dite Vallée Valderas, revinrent à bord, après avoir eu aſſez peu de ſuccès. Cette vallée eſt ſituée dans une baie profonde entre le Cap Corientes, & la pointe de Pontique : elle a environ trois lieues de large, & forme peu à peu une pente douce en s'éloignant du bord de la mer, où la deſcente eſt aiſée ; la vue ſe termine ſur une colline verte ttès agréable. On y trouve quelques riches pâturages remplis de bêtes à corne & de chevaux, & entrecoupés de bouquets de bois, garnis de belles oranges, de limons, de guavas & d'autres fruits, comme ſi la nature avoit deſtiné ce terrein pour en faire un jardin. Les canots y deſcendirent trente-ſept hommes, qui après avoir marché environ trois mille ſans trouver aucunes maiſons, tomberent dans un corps de cent cinquante Eſpagnols, infanterie & cavalerie. Les Boucanniers pour éviter d'être renverſés par les chevaux, ſe retirerent en bon

ordre dans un bois ſerré, où ils ſoutinrent avec beaucoup de bravoure l'attaque de leurs ennemis; tuerent le chef avec dix-ſept cavaliers, & mirent le reſte en fuite. DAMPIER Chap. IX. An. 1685.

Dans cette eſcarmouche, les avanturiers eurent quatre hommes tués & deux bleſſés, qu'ils emporterent ſur des chevaux à leurs canots. Ils mangerent un de ces chevaux, & n'oſerent retourner dans le pâturage, quoiqu'il y eût beaucoup de gros bétail, crainte d'y trouver un plus grand nombre d'ennemis.

Le 25, jour de Noel, ils célébrerent la fête avec beaucoup de décence, & ſe régalerent de quelques gros poiſſons juifs que prirent leurs Moſkittes. Le 28, le Capitaine Townley retourna à bord après une ſemaine d'abſence avec quarante boiſſeaux de maïz qu'il apporta d'un village Indien, ſitué à l'Eſt du Cap Corientes, environ à cinq lieues dans les terres. Les habitants avoient pris la fuite à ſon approche, après avoir mis le feu à deux maiſons pleines de maïz. Le premier de Janvier 1686, leurs proviſions étant épuiſées, ils furent obligés de s'arrêter à la vallée Difficultés pour les proviſions. An. 1686.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1686.

de Valderas pour en avoir de nouvelles, & ils jetterent l'ancre environ à un mille du rivage à ſoixante braſſes de profondeur.

Ils manquent le vaiſſeau de Manille.

Ils y demeurerent ſept à huit jours à chaſſer & à ſaler des proviſions, dont ils ramaſſerent environ pour deux mois; & ils en auroient pu avoir davantage s'ils avoient eu aſſez de ſel. Pendant qu'ils furent à terre, les Eſpagnols parurent ſouvent en groſſes troupes ſur les hauteurs; mais ils n'oſerent attaquer les Boucanniers, parce que les Capitaines Swan & Taylor deſcendirent tous les jours à terre, ayant preſque toujours avec eux deux cents quarante hommes. Pendant qu'ils étoient dans ces occupations néceſſaires, le vaiſſeau de Manille paſſa à l'Eſt, comme ils l'apprirent peu de temps après par quelques priſonniers qu'ils firent.

Ce fut une grande perte pour eux d'avoir manqué ce vaiſſeau, qui eſt chargé ordinairement de la plus grande partie des richeſſes que les Indes ont produites pendant l'année. Nous en parlerons plus amplement, ainſi que de la ſituation & du commerce d'Acapulco, d'où ce vaiſſeau prend ſouvent

ſouvent le nom, lorſque nous rapporterons l'expédition de l'Amiral Anſon.

DAMPIER. Chap. IX.

L'attente de ce vaiſſeau étoit le ſeul objet qui avoit engagé le Capitaine Townley à croiſer dans ces mers; & cette attente ayant été trompée, Townley & Swan ſe ſéparerent. Le premier retourna à la côte du Pérou, & Swan prit ſon cours à l'Oueſt, penſant qu'il pourroit enfin trouver quelque ville riche, ou quelque mine d'or ou d'argent ſur la côte. Il fut trompé dans ſes eſpérances: ce pays n'eſt habité que dans l'intérieur, & ne fait point de commerce, ou au moins très peu avec la mer du Sud; tout celui de l'Europe étant porté à la Vera-cruz, qui eſt ſitué du côté de l'Eſt.

An. 1686.

Townley & Swan ſe ſéparent.

Le Capitaine Townley avoit pris avec lui trois ou quatre des habitants de l'Iſthme, qui s'étoient attachés aux Boucaniers, & avoient marqué leur déſir de ſe joindre à eux: mais ennuyés de ce genre de vie, ils lui demanderent à retourner dans leur pays natal; Townley promit de les mettre à terre, & il tint exactement ſa parole.

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

CHAPITRE X.

Déſcription du fruit nommé Pengouir : Le Capitaine Swan cherche la riviere de Callacan : Il fait un priſonnier, qui le conduit à une ville nommée Santa-Pecaque, où il trouve des proviſions en abondance : Cinquante de ſes gens ſont tués par leur mauvaiſe conduite : Il met à la voile pour la Californie : Remede ſingulier de Dampier pour l'hydropiſie : Le Capitaine Swan perſuade à ſes gens avec aſſez de difficulté de faire un voyage aux Indes orientales : Il eſt en danger d'être mangé par eux, faute d'autre nourriture : Ils arrivent à la vue des côtes des Indes orientales.

Ils arrivent aux Iſles Chametley.

LE ſept de Janvier, les Boucanniers mirent à la voile de cette baye avec un bon vent de Nord-eſt ; & le 20, ils jetterent l'ancre dans la partie orientale des Iſles Chametley à la latitude de 23 dégrés 11 minutes. Ces Iſles ſont au nombre de ſix, peu

élevées, couvertes de quelques arbrisseaux, mais sans bois, avec un terrein de roc vers la mer, excepté dans la partie septentrionale, où l'on trouve deux bayes dont le fonds est de sable. Le fruit nommé Pengouin y croît en abondance: il y en a de deux especes, le rouge & le jaune. DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Le rouge n'a point de tige, & il naît immédiatement de terre: on en voit jusqu'à soixante & soixante & dix sortir d'une même racine, qui croissent serrés les uns près des autres. Il a la forme d'une quille, & la grosseur d'un petit oignon sec. Il est environné de feuilles piquantes d'un pied & demi ou deux pieds de long. Description des Pengouins.

Les jaunes viennent dix-huit ou vingt rassemblés sur une tige verte, d'environ un pied de hauteur. Ils sont aussi environnés de feuilles piquantes d'un demi pied de longueur & d'un pouce de largeur. Le fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, couvert d'une écorce épaisse & rempli de petites graines noires. Le goût des pengouins de l'une & l'autre espece est le même: il est piquant & agréable sans jamais nuire à l'estomach, mais il cause des démangeai-

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

fons à l'anus. Ces fruits ſont très communs dans la baye de Campêche, & les feuilles en embarraſſent ſouvent les chemins. On trouve dans les Iſles de Chametley quelques Guanoes, & des Veaux-marins en petite quantité. C'eſt le ſeul endroit au nord de l'Equateur à l'exception des Iſles-Marie, où notre Auteur rapporte avoir vu de ces Veaux.

Suite des expéditions du Capitaine Swan.

Le Capitaine Swan prit cent hommes avec lui dans les canots, & s'avança vers le Nord, pour chercher la riviere Callacan, qui paroît être la même que celle nommée Paſla. On penſe qu'elle eſt dans la Province de Callacan, à 24 dégrés de latitude ſeptentrionale, & qu'elle a une ville très riche ſur ſes bords. Ils firent trente lieues ſans voir aucune marque de riviere; mais quoique la terre fût très baſſe, ils n'oſerent y aborder, à cauſe de la force des Houles. Cependant ils deſcendirent enſuite vers la partie occidentale d'un lac d'eau ſalée, à ſept lieues Nord-nord-oueſt des Iſles de Chametley. Ils y trouverent une maiſon, où ils prirent ſept ou huit boiſſeaux de maïz, & furent informés par un

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

priſonnier qu'il y avoit ordinairement une grande quantité de gros bétail en cet endroit, mais que les Eſpagnols l'en avoient chaſſé. On leur dit auſſi qu'ils pourroient trouver des proviſions dans une ville Indienne, éloignée d'environ cinq lieues, & ils ſe mirent auſſi-tôt en marche pour y aller. Ils trouverent à l'entrée de cette ville un gros corps d'Eſpagnols & d'Indiens qui s'oppoſerent à leur paſſage; mais ils les mirent bien-tôt en fuite, & après ce combat, ils ramaſſerent tout le maïz qu'ils purent trouver, & le conduiſirent à bord.

Ils remontent la riviere de Saint-Jago.

Le 2 de Février, quatre-vingt hommes eurent ordre de marcher à une ville nommée Roſario, ſituée ſur une riviere de même nom. Ils y enleverent environ quatre-vingt-dix boiſſeaux de maïz, qui leur étoit plus précieux dans les circonſtances où ils ſe trouvoient que toutes les richeſſes des Indes. Comme ils manquoient de vivres, ils ne furent pas même tentés de viſiter des mines d'or qu'on leur dit être à deux lieues de la ville. De Roſario, les vaiſſeaux firent voile à la riviere de Saint-Jago,

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

l'une des plus considérables de cette côte. Ils croyoient trouver sur cette riviere une ville considérable ; & soixante & dix hommes furent envoyés pour la remonter dans des canots, pendant que les vaisseaux jetterent l'ancre à l'embouchure. Ceux des canots trouverent un grand champ de maïz ; & firent prisonnier un Indien, qui promit de les conduire à une ville de sa nation, nommée Santa-Pecaque : On envoya pour cette expédition huit canots avec cent cinquante hommes.

Description de Santa-Pecaque.

La ville de Santa-Pecaque, auprès de laquelle on trouve quelques mines d'argent, n'est pas grande ; mais elle est bâtie proprement, dans une plaine agréable près d'un bois ; & l'on trouve aux environs beaucoup de bled & de bestiaux. Un esprit de mutinerie s'étant mis alors entre les hommes, ils refuserent de marcher en ordre, arriverent au maïz, & en chargerent cinquante-quatre chevaux pour les conduire aux canots. Ce convoi, conduit par cinquante hommes, tomba dans une embuscade, d'où il ne s'en sauva pas un seul, & ils furent tous taillés en piéces.

Après cette perte, les autres devinrent plus traitables, & se retirerent à leurs canots, sous le commandement de leur Capitaine, avec la discipline convenable. DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Le lendemain de ce fatal événement, le Capitaine Swan donna ses ordres pour faire de l'eau & pour mettre à la voile, & ils partirent le 21 pour la Californie, avec un vent de Nord-ouest & d'Ouest-nord-ouest.

Le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la partie orientale de l'Isle du milieu des Isles des trois Maries. Elles sont situées à 21 dégrés 40 minutes de latitude, & contiennent environ quatorze lieues d'étendue Sud-ouest & Nord-est. Le terroir en est sec & pierreux, couvert de bois plein de brouſſailles si épaisses qu'il est très difficile de passer au travers. Ils y trouverent une racine qui porte une feuille épaisse & pointue comme celle du Pengouin, & les Indiens de Californie la regardent comme une bonne nourriture quand elle est cuite au four. Le goût en ressemble assés à celui de la plante nommée Bardane ou Glouteron; on trouve aussi quelques cédres épars dans cette Isle. Ils abordent aux Isles des Trois-Maries.

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Notre Auteur remarque que les Guanos, les lapins & les Racons (eſpece de gros rats) ſont très communs dans ces Iſles, ainſi que les pigeons, les tourterelles, les tortues & les veaux-marins. Swan donna le nom d'Iſle du Prince George à celle du milieu, où il jetta l'ancre.

En cet endroit, M. Dampier qui ſe ſentoit très incommodé de ſon hydropiſie, fut enterré environ une demi-heure juſqu'au col dans du ſable chaud, qui lui occaſionna une tranſpiration très abondante; enſuite il fut enveloppé bien chaudement, & mis au lit dans une tente, opération dont il fut très ſoulagé.

Les Boucanniers prennent la route des Indes orientales.

Les Boucanniers ſuivirent la côte, en paſſant entre les Iſles & le Cap Corientes: ils firent de l'eau à quatre lieues au nord de ce Cap dans un petit ruiſſeau qui vient du Continent, & le 31 de Mars, ils dirigerent leur cours aux Indes orientales. Le Capitaine Swan avoit trouvé beaucoup de ſes gens oppoſés à ce voyage, parce qu'ils doutoient qu'il fût poſſible; mais le plus grand nombre le déſiroit dans l'eſpérance d'y trouver un ſort plus heureux, d'autant que

dans la partie où ils étoient, ils n'avoient pas eu de grands avantages, & qu'ils n'avoient pas lieu d'y attendre plus de succès. DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Le 20 de Mai, vers quatre heures du matin, faisant cours à l'oueſt, ils découvrirent la terre à huit lieues de distance; ce qui leur causa d'autant plus de joie qu'il ne leur restoit que pour trois jours de provisions, & que les hommes murmuroient fortement contre Swan qui les conduisoit sans pouvoir leur dire où ils alloient. Dans tout ce voyage, ils ne virent ni poissons ni oiseaux, excepté une compagnie de Boobies qu'ils jugerent venir de quelques rochers voisins, étant alors, suivant le calcul de M. Dampier à cinq mille neuf cents soixante & quinze milles à l'oueſt du Cap Corientes dans le Royaume du Méxique.

Danger que court le Capitaine Dampier.

Ils arriverent en cet endroit fort à propos pour le Capitaine & pour quelques autres; car les hommes qui s'étoient d'abord opposés à ce voyage, avoient formé entre eux la résolution de tuer le Capitaine Swan, aussi-tôt que leurs provisions seroient consommées, afin de le manger,

DAMPIER. Chap. X. An. 1684

ainſi que Dampier, & les autres qui leur avoient fait prendre cette route. Le Capitaine étoit fort gras, & ils s'en ſeroient très bien regalés; mais notre Auteur étoit trop maigre pour leur faire un bon repas, à moins que leur faim n'eût été exceſſive.

Fin du Tome ſeptieme.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Septieme Volume.

A

ALEXIS Michaelowitz, Czar, eſt trompé par ſon premier Miniſtre 203. Il découvre cette ſupercherie, 205. Son portrait, 243. Sa ſobriété, 245. Ses établiſſements, 246. Deſcription de ſon camp, 247. Il tue un Officier. Son repentir, *ibid.* Sa paſſion pour la chaſſe, 248.

Amapalla, iſle de la mer du Sud. Sa deſcription, 327.

Ambre-gris; on contrefait aiſément cette ſubſtance, 300.

Anatta, arbriſſeau de l'Amérique. Sa deſcription, 392.

Aves, (iſle d') dans la mer du Sud. Sa deſcription, 290. Oiſeaux qu'on y trouve, 291.

Avogato, fruit de l'Amérique, ſa deſcription, 273.

B

BASILOWITZ (Jean) Czar de Ruſſie. Sa biſarrerie, 235. Sa cruauté envers un Ambaſſadeur, 236. Fermeté d'un Anglois, 237. Préſent que le Czar reçoit d'un cordonnier, 238. Un voleur lui donne un ſoufflet, 240.

Béluga. Deſcription de ce poiſſon commun en Sybérie, 264.

Berghen, ville de Norvege, ſa deſcription, 67.

Boaris Iwanowitz, Miniſtre du Czar. Ruſe dont il ſe ſert pour lui faire prendre une femme de ſon choix, 203. Il épou-

ſe la ſœur de la Czarine, 204. Il eſt banni, 250. & rappellé, 251. Sa mort, *ibid.*

Boobi ou oiſeau niais, ſa deſcription, 290.

Borandie. Mœurs des habitants de ce pays, 118. Leurs habitations, 119. Leurs uſages, 122.

Boſchouwer (Marcellus de) ſous-facteur Hollandois, traite avec le Roi de Ceylan, 4. Ce Monarque le fait Prince de Migonne, 6. Il eſt nommé adminiſtrateur du Royaume, 14. Il fait punir les auteurs d'une conſpiration, 16. Il remporte une victoire ſur les Portugais, 18. Il revient en Hollande avec le titre d'Ambaſſadeur, 19. Il ſe retire en Dannemarck: ſa mort, 20.

C

Cacao. Deſcription de l'arbre qui porte ce fruit, 292.

Caracas, côte ſur la mer du Sud: Sa deſcription, 292. & 294.

Catharina (Donna) Reine de Ceylan: meſures qu'elle prend pour conſerver le trône à ſes enfants, 2. Elle refuſe l'alliance des Portugais, 3. elle épouſe Cenuwieraat, 4. Mort & funérailles de ſon fils, 9. Mort de cette Princeſſe, 14.

Caviaires, mets fait d'œufs d'eſturgeon. Maniere de les apprêter, 265.

Cenuwieraat, Prince de Ceylan forme une confédération avec les Portugais, 2. Il aſſaſſine le Prince d'Ouve, 3. Il monte ſur le trône, 4. Il ſe prépare à faire la guerre aux Portugais, 6. Il abdique la couronne, 14.

Ceylan, continuation de l'hiſtoire de cette Iſle, 2. *& ſuiv.*

Chou (arbre à) ſa deſcription, 358.

Cingaleſes de Ceylan trompent les Portugais, 22.

Circaſſie, Mœurs des habitants de cette Province, 233. Les femmes y ſont adonnées à l'ivrognerie, 234.

Cochenille, inſecte de l'Amérique, ſa deſcription, 392.

Coton: Deſcription de l'arbre qui le produit, 357.

Czar, nom de l'Empereur des Ruſſes: Etendue de

ſes Etats, 190. Proceſſion où il porte la bride du cheval du Patriarche, 212. Origine du nom de Czar, 255. Titres qu'il prend, 256. Ses revenus, 259. Commerce que fait ce Prince, 260.
Czarowitz, nom qu'on donne au Prince royal de Ruſſie, 205.

D

DAMPIER (William) fameux voyageur; ſes commencements, 278. Il ſe fait Pilote, 279. Il ſe joint à des Boucanniers, 280. Leurs premieres expéditions, 282. Ils ſe ſéparent. Dampier traverſe l'Iſthme de Darien, 283. Il ſe joint à des François, 285. Il paſſe à la Virginie, 286. il ſe joint au Capitaine Cooke, 298. On refuſe de les recevoir à l'iſle de Mayo, 301. Ils abordent à Saint-Jago, 302. Ils paſſent le détroit de Lemaire, 304. Ils arrivent à l'iſle de Juan Fernandez, 305. Ils délivrent un Moskitte, 308. Ils ſe joignent au Capitaine Eaton, 312. Ils vont à Lobos de la mer, 313. Ils prennent trois vaiſſeaux Eſpagnols, 314. Ils mouillent aux iſles de Gallapagos, 315. Mort du Capitaine Cooke: Davis lui ſuccede, 321. Dangers où ſont expoſés une partie de leurs gens, 324. Ils arrivent à Ria-Léxa, 326. Ils abordent à Amapalla, 328. Trouble qui y arrive, 331. Le Capitaine Eaton les quitte, 335. Les Capitaines Swan & Harris ſe joignent à eux, 339. Ils pillent & brûlent Payta, 341. Ils reviennent à Lobos de la mer, 348. Ils manquent leur projet ſur Guiaquil, 354. Ils prennent mille négres, 355. Ils entrent dans la riviere de Saint-Jago, 357. Ils prennent un Chevalier Eſpagnol, 361. Ils croiſent aux iſles des Perles, 366. Ils font pluſieurs priſes, 367. Ils ſont joints par d'autres Boucanniers, 370. & par le Capitaine Townley, 371. Ils deſcendent à Tabaco, 372. Ils vont à l'iſle de Quibo, 379. Ils prennent Puebla-Nuova, 380. Ils s'emparent

de Léon, & y mettent le feu, 383. Ils brûlent Ria-Léxa, 385. Ils se séparent : Dampier reste avec Swan & Townley, 390. Ils vont à Tangola, & à Guatulco, 395. Ils arrivent au port de Sallagua, 403. Ils manquent le vaisseau de Manille, 408. Le Capit. Townley les quitte, 409. Ils perdent cinquante hommes à Santa-Pecaque, 414. Ils abordent aux isles des trois Maries, 415. Ils prennent la route des Indes Orientales, 416. Swan & Dampier sont en grand danger, 418.

E

Élan, chasse de cet animal, 64. Maladie à laquelle il est sujet, 65.

F

Fernandez (isle de Juan) sa description, 305.
Flamand ou *Flamingo* : Description de cet oiseau, 299.

G

Gallapagos, isles dans la mer du Sud : leur description, 315.
Guava, fruit d'Amérique, sa description, 387.
Guiaquil : Description de cette ville, 350. Son commerce, 353.

H

Hécla, montagne d'Islande, 177. Sa description, 178.
Hollandois (les) font un Traité avec le Roi de Ceylan, 5. Ils forment une confédération contre les Portugais, 26. Ils les battent sur mer, 27. Ils font un nouveau Traité 30. Ils s'emparent de Pontegale, 31. Ils se rendent maîtres de Callature, 32. Ils entreprennent le siege de Columbo, 33. Ils s'en rendent maîtres, 42. Le Roi de Ceylan leur devient contraire, 45. Ils lui déclarent la guerre, 47. Ils s'emparent de l'isle de Manaar, 48. Ils se rendent maitres de Jafnapatnam, 53. Ils prennent tous les établissements des Portugais, 57.

I

Jago (Saint) riviere : sa

description, 357.
Indigo, plante d'Amérique : sa description & maniere de le préparer, 391.
Iſlande : Fontaine ſinguliere qu'on trouve dans cette iſle, 180. Bruits affreux cauſés par les glaces, 182. Sentiment ridicule des habitants ſur ce bruit, *ibid.* Climat de cette iſle, 183. Deſcription des habitants, & de leur religion, 184.
Juif, poiſſon de la mer du Sud : ſa deſcription, 401.

K

Kola, ville de Laponie : ſa deſcription, 101. Eſtime qu'on y fait du tabac, 102.

L

Laponie : Deſcription de ce pays, 85. Mœurs des Lapons : leurs ſuperſtitions, 86. Leurs habillements, 87. Leurs funérailles, 104. Leur dévotion à Saint Nicolas, 105. Leur jalouſie, 106. Leur éloignement pour la guerre, 109. Diſpoſition des femmes à la débauche, 110. Animaux de ce pays, *ibid.*
Léon, ville d'Amérique : ſa deſcription, 382. Les Boucanniers s'en rendent maîtres, 384.
Licorne : Rêveries au ſujet de ce prétendu animal, 188.
Lions marins : leur deſcription, 308.

M

Mammet, fruit d'Amérique : ſa deſcription, 374.
Manaa (iſle de) ſa deſcription, 49.
Manta, village Indien : ſa deſcription, 338.
Marie, femme du Czar Aléxis : comment elle parvient au trône, 203.
Martres : Deſcription de ces animaux, & de la maniere dont on en fait la chaſſe, 264.
Michael, Czar de Moſcovie, eſt empoiſonné, 241.

N

Nashokin, Miniſtre de Ruſſie : ſon portrait, 252. Son adminiſtration prudente, 253.
Nicolas (iſle de Saint) ſa deſcription, 301.

Norvège: Mœurs des habitants de ce Royaume, 63.

O

Ouve, Prince de l'isle de Ceylan, forme une conspiration avec les Portugais, 2. Il est assassiné par Cenuwieraat, 3.

P

Palmetto, arbre d'Amérique: sa description, 352.
Panama: Description de cette ville, 364.
Panua (le Roi de) a la tête tranchée à Ceylan, 8.
Papinowgorod, ville de Sybérie, 148. Politesse du Gouverneur, *ibid.* Description de la ville, 150.
Payne, Capitaine Anglois: ruse dont il se sert pour échapper aux ennemis, 289.
Payta: Description de cette ville, 341.
Penguin: Description de cet oiseau, 167.
Penguouin, fruit d'Amérique: sa description, 411.
Périvoskicks, animaux de Sybérie, 271.
Perles (isles des) description de ces isles, & de leurs habitants, 286.
Pézora, pays & villes de Russie: description des habitants, 129.
Piara, ville d'Amérique: sa description, 343.
Plica, maladie des Polonois, 231. Haute opinion qu'ils ont de cette infirmité, 232.
Poire piquante: description de ce fruit, 387.
Polonois: leur grossiéreté, 229. Leur penchant à l'ivrognerie, 230.
Pommier à étoile, fruit d'Amérique: sa description, 374.
Porto-bello: particularités sur la flotte des gallions de cette ville, 362. Description de la ville, 363.
Portugais. On se prépare à leur faire la guerre à Ceylan, 7. Désavantages qu'ils ont en mer, 13. Ils forment une conspiration, qui est découverte, 15. Ils sont défaits dans une bataille, 18. Ils élevent de nouveaux forts, 22. Ils sont trompés par les Cingalèses, 23. Ils sont taillés en pieces, *ibid.* Belle défense qu'ils font à Co-

lumbo, 24. Ils ſont battus ſur mer par les Hollandois, 27. Ils le ſont ſur terre par Raja-Singa, 28. Ils perdent le fort de Batecalo, 29. Pontégale leur eſt enlevé par les Hollandois, 31. Ils perdent auſſi Callature, 32. Les Hollandois leur prennent Columbo, 42. Ils font un Traité avec le Roi de Ceylan, 45. Les Hollandois leur enlevent l'iſle de Manaar, 49. Ils perdent Jaſnapatnam, 53. Ils ſont dépouillés de toutes leurs poſſeſſions, 57.

Puna, iſle de la mer du Sud : ſa deſcription, 351.

Q

Quibo, iſle de la mer du Sud : ſa deſcription, 379.

R

Remore : Deſcription de ce poiſſon, 295. Il retarde le mouvement des vaiſſeaux, *ibid.*

Rennes, uſage qu'on fait de ces animaux, 92. Leur deſcription, 94. Conjurations pour les faire marcher, 97.

Ria-Léxa, ville de l'Amérique : ſa deſcription, 386.

Rock-fish, poiſſon de la mer du Sud : ſa deſcription, 307.

Ruſſie. Situation de ce pays 190. Ses productions, 192. Méfiance & ignorance des Ruſſes, 194. Leur religion & leurs Egliſes, 195. Leurs prieres, 196. Des Papas ou Pretres, 197. Leur mariages, 199. Dureté des Ruſſes pour leurs femmes, 201. Punition de celles qui tuent leurs maris, 202. Pourquoi ils tiennent leurs enfants cachés, 206. On les marie ſans leur conſentement, 207. Jeûnes fréquents dans ce pays, 208. Champignons de Ruſſie, 209. Utilité des jeûnes des Ruſſes, 210. Erection du Patriarchat de Moſcow, 211. Solemnité du Dimanche des Rameaux, 212. Ornements des Patriarches, 213. Réjouiſſances que les Ruſſes font à Pâques, 215. Ivrognerie commune, même chez les Dames 216. Funérailles des Ruſſes, 217. Suites

funeſtes de l'ivreſſe, 218. Des images ou ſtatues, nommées Sts. Nicolas, 219. Des Moines & des Religieuſes, 221. Muſique ridicule des Ruſſes, 222. Gouvernement civil, 223. Punitions des criminels, 225. Leur dévotion ſuperſtitieuſe envers Saint Nicolas, 228. Leur langue, 229. Dépopulation de la Ruſſie, 248. Grand uſage qu'on y fait des bains, 260.

S

Samoïedes, peuples dépendants de l'Empire des Ruſſes, 154. Leur religion & leurs mœurs, 155. Ils adorent le ſoleil, 156. Leur façon de vivre, 266. Leur prétendue ſcience dans la magie, 267. Productions de leur pays, 268. Leur jalouſie, 269.

Santa-Pécaque, ville d'Amérique: ſa deſcription, 414.

Sapadille, fruit d'Amérique: ſa deſcription, 373.

Sel (iſle de) ſa deſcription, 299.

Sybérie. Commerce de peaux qu'on fait dans ce pays, 125. Défenſes rigoureuſes d'y vendre des peaux de martres, 126. Forme des barques de Sybérie, 127. Miſere de ceux qui y ſont exilés, 138. Leurs logements, 140. ſtérilité du pays, 146. Mœurs des habitants, 152. Loix excellentes de Sybérie, 153. En quel temps ce pays fut ſoumis aux Ruſſes, 235. Etendue de cette Province, 262. Nourriture des habitants, 263. Des chaſſes qu'on fait en Sybérie, 264.

Silveſtre, fruit d'Amérique: ſa deſcription, 393.

Singa (Raja) monte ſur le trône de Ceylan, 26. Il ſe retire dans les montagnes, 28. Il défait l'armée des Portugais, 29. Il donne audience au Général Hollandois Hulſt, 45. Sa politique, 46. Les Hollandois lui déclarent la guerre, 47.

Snapper, poiſſon de la mer du Sud: ſa deſcription, 306.

Sorciers, qui prétendent vendre le vent, 77. Conjectures ſur cette fourberie, 81.

T

TARTARES de Crimée : deſcription de ces peuples, 273. Leur nourriture, 275.
Tortues de terre & de mer : leur deſcription, 317.
Trombes. Deſcription de ce phœnomene, 185.

V

VANILLE, arbriſſeau de l'Amérique méridionale : ſa deſcription, 397.
Veau marin. Deſcription de cet animal, 307.
Vitorza, ville de Sybérie : ſa deſcription, 128.
Voyage au Nord. L'Auteur ſe fait Chirurgien de vaiſſeau, 59. Il part de Copenhague, 60. Il relâche à Shalot, 61. Il arrive à Chriſtiana ou Obſlo, 62. Il va à la chaſſe de l'élan, 65. Il combat un préjugé ſur cet animal, 66. Il arrive à Berghen, 67. Il paſſe à Drontheim, 69. Il fait un voyage aux mines, 70. Il en donne la deſcription, 71. Travail des mineurs, 73. Il retourne à Drontheim, 75. Il eſt chargé d'acheter le vent d'un prétendu magicien, 77. Ils éprouvent une violente tempête, 80. Il aborde en Laponie. 83. Il fait un voyage dans l'intérieur du pays, 89. Il échange du tabac pour des fourures, 91. Ils ſe mettent ſur des traîneaux, 92. Il entre dans la Laponie Moſcovite, 99. Il arrive à Kola, 101. Il revient au vaiſſeau, 108. Ils vont au Spitzberg, 112. Il fait un voyage par terre, 115. Il part pour la Sybérie, 120. Il arrive à Vitorza, 125. Il y fait un commerce avantageux 131. Il entre en Syberie, 133. Il rencontre des exilés, 135. Il ſe rend à Papinowgorod, 148. Il paſſe par le pays des Samoïedes, 154. Il part pour la Zemble, 157. Il tombe malade & ſe guérit, 159. Il va au détroit de weygatz, 161. Ils ſont très incommodés des ours, 163. Ils reviennent au Groenland, 174. Il aborde en Iſlande, 176. Il va au mont Hécla, 178. Il eſt près d'y périr, 179.

Il revient en Dannemarck, 186.

W

Wardhus, capitale de la Laponie : ſa deſcription, 84.

Weygats (Détroit de) pêche qu'on y fait des chevaux marins, 162. Origine du nom de ce détroit, 164. Prodigieuſe quantité d'ours, 165.

Z

Zemble, pays du Nord, 157. Les habitants adorent le ſoleil, *ibid.* Idoles de ce pays, 158. Légéreté des habitants, 169. Leur portrait, 170. Forme de leurs canots, *ibid.* Leurs habits de plumes, 172. On en amene deux en Dannemarck, 187.

Zourick, animal de la Samoïedie, 270. Une troupe de ces animaux fait fuir un régiment de cavalerie, *ibid.*

Fin de la Table du ſeptieme Volume.

ERRATA.

Page 19, *ligne* 19, qu'un, *liſez* où un.
Pag. 156, *lig.* 2 *à fine*, tous, *liſez* tout.
Pag. 199, *lig.* 16, nature, *liſez* nation.
Pag. 227, *lig.* 20, derruire, *liſez* détruire.
Pag. 324, *lign.* 2, habitant *liſez* habitants.

S.
ants ado-
bid. Ido-
58. Légé-
nts, 169.
170. For-
ots, *ibid.*
plumes,
ene deux
, 187.
l de la
o. Une
nimaux
ment de
ibid.

e.

un.
out.
on.
ruire.
tants.